

Le Jugement du Concasseur

Daniel LAUDRIN



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants causes, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le Jugement du Concasseur est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur, de l'auteur et de leurs bataillons d'avocats du cabinet Davy, Zylberman & Poirault.

Graphisme : SRİ & CONSORTS © 2012.

« L'ouvrage que l'on publie est loin, assurément, d'offrir un recueil de ces pensées nobles et pures qui élèvent l'âme et l'imagination, de donner un choix de ces mots dont le son doux et harmonieux flatte si agréablement l'oreille ; la langue, dépouillée de tout ornement, ne s'y laisse apercevoir que sous des formes burlesques et triviales. Des peintures hardies, mais grossières, des termes ignobles ou barbares, y remplacent continuellement ces nuances fines et délicates, ces métaphores ingénieuses qui concordent si bien avec la politesse et l'urbanité française. »

*In **Du bas-langage, ou des manières de parler usitées parmi le peuple** — Ouvrage dans lequel on a réuni les expressions proverbiales, figurées et triviales ; les sobriquets, termes ironiques et facétieux ; les barbarismes, solécismes ; et généralement les locutions basses et vicieuses que l'on doit rejeter de la bonne conversation.*

Tome premier, Imprimerie L. HAUSSMAN, Paris, 1808.

1

Tout y est, à ce qu'il me semble. À tourner sur ce manège étrange et envoûtant tout autant que dérangeant et involontaire. Je vais, je viens, je me baguenaude dans l'involonté et c'est le panard quand même. Depuis que ce phénomène existe, ça a commencé ici, je ne m'en plains jamais. De là où je suis, base de départ mais hélas d'arrivée aussi, pourquoi donc me plaindrais-je ? De me retrouver, de me réunir ? D'en revenir bien sûr, je n'en reviens pas de revenir ici !

Donc ça tourne mais je ne suis pas malade. Au contraire, je ressens un plaisir à tourbillonner ainsi. Un monceau d'objets et aussi de sujets virevoltent avec moi, provisoirement. Des arbres, des maisons, des chaises, des bancs, des ventouses pour déboucher des canalisations, des réfrigérateurs, des képis, des camions, des poubelles, des camions-poubelles, des mammouths laineux, des pygmées, des poêles à charbon, des vélocipèdes, des vitamines, des fourgons cellulaires, la chapelle des Chambauds, le président de la Pâlaconnie, des percolateurs, des antennes de téléphones mobiles, des locomotives, des vapeurs, des chiens, de la peinture, des salons de jardin, des usines, des femmes nues, des fers à repasser, des hommes cravatés, la rue Danton, des bateaux, des pompes à vélo,

des employés de banque, le mausolée de Lénine, des cons, des soldats, des pastilles pour la toux, des fonctionnaires, des valises, des bouteilles de whisky, le Pape, le château de Versailles, des guitares, la cathédrale de Sainte-Mamelles, des poissons-lunes, le catalogue des Trois Suisses, des virus (dictionnaire de la grippe de A à Z), le musée Grévin, la station de métro Mairie de Montreuil, la tête de Louis XVI sur une hallebarde, le 13 rue de l'Église, un bocal de cornichons, des téléviseurs, la rue de Romainville, des chaussures, des pieds, des gens bien habillés, la caisse primale de sécurité sociale du Morbihan, la tour Eiffel, des trous du cul, des carnets de notes, des terrasses de café, des frites, des castagnettes, des burkas vides, des guitares, des femmes (cantatrices tentatrices ?) chauves, des fauteuils roulants, des avions, des boîtes de conserve, des belles et jeunes filles qui sentent bon les belles et jeunes filles, la gare de Perpignan, la partition originale de la *Symphonie héroïque*, des coureurs à pied, une cour de récréation avec des mômes qui jouent à la marelle, des odeurs fétides, la pointe du Raz, la tête de Robespierre, un tramway, la grotte de Lascaux, une choucroute garnie et beaucoup d'autres choses, des objets divers, des personnages banals poussant la banalité jusqu'à l'ordinaire le plus excessivement complet et quelques quidams remarquables, je ne sais pas pourquoi, mais je les remarque.

Mais je reviens déçu d'un voyage vain.

C'est à n'en pas douter un cyclone, un ouragan, un typhon, une tornade, une trombe, une tourmente, au moins ! Rien d'apparent dans l'œil, même dans le fond. Pas plus de traces de conjonctivite que par ailleurs de traces d'ophtalmologiste. J'y suis aussi, je tourne dans ce manège et je chute, avec une telle régularité dans la vitesse, tant pour la chute que pour la rotation, que j'en viens illico à me questionner sur mon état : Dors-je ? Ai-je un grain ? Si je ne dors pas, je fais semblant ! Me mens-je ? Mais d'ailleurs me soucie-je de vraisemblance ? De fait, je m'accoutume par force à ce scénario déroutant. Pas d'envie de dévomir, pas de « cœur » qui déborde par l'œsophage, pas de serpillière dégueulasse à essorer dans les latrines.

Le lavabo sur lequel j'amerris est d'une liquidité perturbante. Une salade verte s'y noierait ! Je me tiens penché sans gerber et l'eau coule, nullement ralentie par l'absence de bonde. C'est une cascade, une cataracte, un bruit qui devient infernal, je m'y noie, je n'en veux plus, je n'en peux plus. Alors !! Enfin, les pieds bien calés sur le sol, d'une pression modérée mais ferme sur la manette, je ferme le robinet mitigeur. Je n'ai aucun doute, je sais où je suis puisque j'en suis parti en y restant, j'y reviens me retrouver pleinement.

Instantanément pour ne pas dire tout de suite, je retrouve l'habituel brouhaha de la cursive. Le parfum aussi qui s'était jusqu'alors, depuis mon retour, abstenu de m'enquiquiner. Ce mélange improbable de merde et d'eau de javel agrémenté selon l'ergastule de divers effluves de désodorisants à la violette ou au lilas ou je ne sais quoi... Bref, ça ne sent pas la rose ! J'ai opté personnellement pour un spray « boisé » qui, selon le texte sérigraphié, devrait me rappeler l'humus de la profondeur des forêts, les champignons, la sève de pin... Et qui envoie dans ma cellule une fragrance acide et chimique qui prend le tarin et la gorge et qui à la moindre surdose provoque une suffocation mortelle, ou presque.

Il y a de la jactance qui voyage haut entre les niveaux, en aveugle. Des engueulades entre les taulards. Le préposé à la bibliothèque de l'étage fait passer son chariot récupérateur et ses listes de bouquins de grille en grille alors même que le préposé au passage du balai et du lave-pont n'a pas fini son taf. D'où le ton qui grimpe, la haine qui affleure, la violence rentrée qui veut sortir, le vocabulaire qui s'enrichit... Comme d'habitude le maton de service se marre, l'abruti ! Ambiance ondulée de la taule...

M'est-il de plus en plus difficile de revenir à cette pénible réalité pénitentiaire ? Peut-être... Peut-être pas. Je sais, en ignorant pourquoi, le provisoire étrange de cette situation. Je change d'époque, de lieu, même en dehors de toute volonté, je me divise et simultanément je me multiplie jusqu'à la finale, habituelle et circulaire, chute. Car toujours, c'est la chute finale et je me

regroupe camarade ! Je ne suis absent de nulle part et étrangement présent ailleurs. Car si je me dédouble je ne me multiplie pourtant que par un !

Le futur ne me fait pas rire, dans cette cabane presque neuve et pour le moment modèle. Neuf mètres carrés rien que pour moi, chiotte compris, c'est le grand luxe. Pas de porte, mais une grille du côté de la coursive, avec une cellule identique en face, de l'autre côté du puits, à une bonne dizaine de mètres. Une fenêtre définitivement grillagée qui regarde le ciel, la lumière électrique bien protégée et très automatique. Bref, presque le bonheur pour le taulard courant ! Je me suis, une fois, pointé, à l'issue d'une de mes escapades involontaires et purement magiques, dans une autre époque, plus tard, au même endroit. Avec le plumard à trois étages... Une foule énorme, des condamnés pour tout ou rien, des babioles... Parce qu'un nullissime nabot avait compris que c'est la trouille qui vote, toujours ! Comment se faire élire ? Faire peur, d'abord, et prédire la sécurité individuelle et collective ensuite.

Alors ce retour erroné ! Qui donc venais-je retrouver là ? L'odeur de merde qui ne se cache plus derrière l'eau de javel... Le désodorisant spécial... Le parfum des panards en plus, de transpiration, le plomb dans les encoignures... Tellement de monde que je suis passé inaperçu. Je ne suis pas resté longtemps, heureusement. Je ne m'attendais pas là, il fallait que je dégage. C'était une simple erreur de ce système paradoxal et aléatoire qui me promène dans des drôles d'histoires sans que j'y puisse quoi que ce soit ou presque, je suis moi tout le temps, je ne suis surpris de rien, pas même du pire, et pourtant, pire il y a ! Mais ne mangeons pas le pâté avant d'avoir tué l'évêque !? Les mecs dans la cellote ont dû se demander un peu ce qui se passait... Enfin, ça les aura distraits un moment.

En attendant je fais couler un léger filet de flotte dans mes mains et je me poireaute, pardon, je m'asperge le visage et le torse. Suite de quoi, je me lessive les crocs hardiment et j'enfile une liquette, un futsal, bref : je me fringue. Je ne suis pas en avance puisque le chariot de bouquins arrive devant ma grille. Mais en avance sur quoi

serais-je ? Je ne rends rien aujourd'hui, je n'ai pas terminé le dernier livre que j'ai emprunté. Le passage du caddie de la bibliothèque, le fait que j'en sois au débarbouillage, cette suite d'évènements communs, répétitifs et habituels, journaliers autant que quotidiens, me mettent à l'écoute de mon estomac. Mon retour, le pif presque dans la flotte du lavabo, me turlupine. Ai-je pris mon petit-déjeuner ce matin ? Pas le moindre souvenir de tartines beurrées, de confiture, de café au lait... Pas de bol qui traîne, ce n'est pas de bol ! Ce récipient pratique m'aurait excité la mémoire s'il était resté en vue ! Pas de miettes tout est net ! Heureusement, je cantine assez pour avoir quelques en-cas justement en cas de petite faim inattendue comme présentement c'est le cas.

J'attrape élégamment une boîte de choucroute dans mon placard, l'ouvre avec non moins d'élégance et entreprends d'en manger le contenu. Mais à peine y plongé-je mes doigts affamés et gourmands que les haut-parleurs de l'établissement se mettent à crachoter et à chuinter une impossible musique incompréhensible. On se croirait dans *Les vacances de monsieur Hulot*, de Jacques Tati, sur le quai de la gare. Je cesse ma mastication choucroutière dont l'acidité crisse derrière mes tympans. Je cesse assez pour entendre la voix du chef, tous les matons sont chefs quand on est détenu, la voix du chef donc, un de ces chefs spécifiques qui sont plus chef que les autres chefs puisque même ceux-ci les appellent comme ça ; la voix planquée dans les crachouillis, qui annonce :

- Bérigand, palais de justice ! (tice, tice, fait l'écho).

Tous les prisonniers vous le diront, sauf les muets certainement et sauf aussi ceux qui refusent de parler car bien rares sont ceux qui jaspinent ! Et puis il y a les exceptions qui confirment la règle et les évêques qui confirment les premiers communians cannibales et je m'arrête là pour ce qui est des confirmations. Enfin, tous les prisonniers pourraient vous dire, à la condition formelle qu'ils en aient envie, que les visites au parloir et les transferts, qu'ils soient vers le palais de justice, vers l'hôpital et même vers la morgue d'icelui, sont une récréation. Un moment agréable, une rupture dans la terni-

tude du quotidien, une éventuelle chance de lorgner une frangine légèrement vêtue qui trottoirise aux environs du lieu où les gardes-mobiles nous trimbalent et même, cela existe, cela a existé et cela existera encore, une occasion de s'évader.

Sur le plan de l'évasion, je dois dire que je suis le meilleur ! Mais je ne maîtrise pas tout... À chaque fois que je me tire, je reste ! Ce qui signifie que j'y suis sans y être, que je suis ailleurs tout en étant là et quand je me réunis, que je me retrouve entier et unique, ce n'est, jusqu'à présent, jamais dans la nature mais bien plutôt dans ma cellule ! J'avoue (à moi-même uniquement et quand je suis certain d'être seul) que je ne comprends rien ! J'y travaille. Il s'agit vraisemblablement d'une question de réglage. Je me demande à chacun de ces foutus voyages pourquoi je reviens au milieu d'un fatras bizarroïde d'objets hétéroclites qui disparaissent à l'instant précis auquel je me réapparais : À moi ! Autre problème et non des moindres, quand je pars c'est pour vivre et je vous garantis que je suis bien et bel et bon vivant ! Mais au retour je n'ai de souvenirs que de dehors... Que fais-je ? Que fait ce moi qui reste quand l'autre moi part ? La part qui part vit mais la part qui ne part pas vit aussi ! M'enfin !... Il me faut donc m'astreindre à la mémoire double ! Mais je ne sais pas si c'est possible, je n'y arrive pas ! Avec plus de pratique j'arriverais sans doute à maîtriser le moment du départ et le moment du retour, la destination aussi bien dans le temps que dans l'espace, les gens que je souhaite rencontrer et pourquoi pas, la météo et l'heure du métropolitain, voire même celle de l'autobus. Bien, cela étant dit et bien dit, n'ayant plus rien à dire, je prends mon blouson de jean suspendu à la patère située sur la cloison du WC sous la fenêtre aussi close que grillagée. Pour rencontrer ce juge qu'il convient d'appeler « Madame le juge » ou, et c'est ce que je préfère, ne pas l'appeler du tout, il faut être correctement vêtu, nippé, prêt pour se faire la belle et je ne parle pas ici d'une belle dérouilleuse de quéquettes ; et pourtant... Hélas ...!

Je pars tranquille sur la coursive, je mate les matons qui m'attendent en bas des escaliers en parlant de la série télévisée amé-

ricaine qu'ils ont regardée hier soir chez eux en buvant une petite bière pendant que bobonne, fatiguée par sa journée de burlingue ou d'usine finissait la vaisselle avant de finir de repasser le linge avant de finir de le ranger avant de mettre une lessive en route avant de préparer pour le matin les habits des marmots, avant de vérifier que les devoirs ont été faits avant de se laver et avant d'aller se coucher en espérant que ce connard de mari n'aura pas tout à l'heure envie de tirer un coup.

C'est au moment précis où je mets le pied droit sur la première marche que ça commence. Je ne suis pas là où j'étais, c'est plutôt Rocamadour ! Un escalier de pierre qui chute vertigineusement ! Je le reconnais mais quand même ! Comme ça subitement ! Mais, mais !! Pas d'accord ! C'est trop tôt, ce n'est pas le moment, je proteste intérieurement, je me bats en silence, je ne veux pas voyager tout de suite et finalement je débarque en bas, devant la matonnerie qui se marre. Sans doute ai-je grimacé en descendant tant j'ai souffert pour différer ce départ involontaire ! Je me suis naufragé à la rampe comme un accroché à une bouée ! Mais le résultat est là ! Je prends le pouvoir ! J'ai mis le panard sur une marche métallique et je me suis retrouvé au même instant dans un escalier en pierre, dans une ville, à l'extérieur. J'ai lutté en me répétant que j'étais en prison ! Et j'y suis revenu ! Quand j'y pense... C'est parfaitement ignoble ! Choisir de revenir en cabane !

Mais il faut bien que je maîtrise le phénomène si je veux m'en servir un jour pour m'esbigner définitivement ! Aujourd'hui, je ne vois pas comment...

Passage des portes, passage de relais, je suis le témoin, de matons en matons en matons en flics. On me colle les bracelets et on sort dans la rue. Mon carrosse m'attend. Un véhicule banalisé comme disent les lardus. Ils ont raison, une caisse normale, moteur électrique, cent kilomètres par heure maximum, trois cents bornes d'autonomie maximum (sans utiliser le gyrophare), huit heures pour une recharge totale, changement de batterie en cinq minutes, un progrès intelligent mais hélas l'électricité reste atomique... Je ne fais

pas attention à la durée du voyage dans notre bolide silencieux. Je suis concentré sur le paysage, je guette les meufs et je suis déçu car il n'y en a pas l'archouille à se baguenauder. J'aperçois tout de même quelques valseurs bien suspendus hélas engoncés dans des pantalons cons avec l'entrejambe à la hauteur des genoux. Quelques images trop fugitives du fil à couper le beurre des strings, puis le pont, le quai et la lourde lourde qui se referme au cul de la bagnole.

Fouille, bien sûr : « Écartez les jambes ! Penchez-vous en avant ! Toussez ! » Si je pouvais en lâcher un ! Un discret pour le bruit mais supérieurement parfumé... avec des nuances dans le gras et le pestilentiel voire dans le méphitique et le nauséabond ! Pas moyen, dommage. Voilà un bien joli métier : surveilleur auscultateur de tout-à-l'égout, inspecteur de trous de balles ! Mineur de fondement ! Un métier d'avenir avec des avantages en nature ! Une vocation de proctologue qui foire ?

Il ne se passe rien de particulier pendant notre longue déambulation souterraine jusqu'à cette porte qui ouvre, enfin, sur la lumière grise dégueulasse du hall du palais. Des escadrins, encore, gris jaune dégueulasse aussi, en marbre usé. Vieilles splendeurs du royaume... Des bureaux tristes posés à l'entrée des couloirs tristes avec des mecs fringués comme des croque-morts tristes, des huisseries qui ont l'air de se faire chier mais qui sont là pour vérifier :

- Bérigand, Bérigand... Oui ! Je l'ai ! (Il a l'air con et content de lui) juge Ringard, deuxième porte à gauche. Votre avocat vous attend.

Effectivement ce matin là, mon maître vint. De fait, je vois le bavard un peu plus loin qui va et vient à grandes enjambées d'échassier en poireautant dans le couloir. Il regarde sa tocante quand on se pointe sous son tarin. Pas l'air content le défenseur. Un des keufs tambourine pour la forme sur la porte du juge Ringard. Pour la forme seulement car il y a un sas dans l'épaisseur monumentale du mur. Depuis le bureau personne ne peut entendre ce qui se passe dans le couloir et réciproquement. D'autant moins que les portes,

énormes, sont capitonnées de vieux cuir usé. Qu'y a-t-il dans ce capiton ? Des dossiers planqués ? Des cols de chemise de condamnés à mort ?

Je n'ai pas le temps d'approfondir cette question ô combien importante. L'huis pivote. L'avocat, qui tout de même m'a salué et auquel j'ai rendu son salut bien que celui-ci me convienne, s'évacue par l'ouverture. D'une traction légère sur la chaîne du bracelet, le flic m'incite à faire de même. Ce que je. Je connais les lieux, j'y suis déjà venu. Une nouvelle fois, donc, nous nous retrouvons dans cette pièce horrible qui pue le renfermé, ce qui est logique sans doute, dont les murs sont cachés par des armoires métalliques moches, des étagères branlantes moches, elles-même couvertes de dossiers poussiéreux moches. Un greffier discret mal habillé et néanmoins moche est assis sur une moche chaise devant une moche table sur laquelle trône un bel ordinateur. Le juge Ringard, qui est une vieille femme acariâtre que je soupçonne fortement d'avoir des cors aux pieds, un cor de chasse, un corps mort au port et un vélo d'appartement dans sa salle de bains, me sourit aimablement quand même et me prie de m'asseoir. Les lardus sont sortis après m'avoir libéré les paluches. Mon avocat à moi, le mien, celui qui est là présent dans sa robe avec ses lunettes de myope et ses cheveux crades et rares, s'impatiente déjà. À peine a-t-il eu le temps de poser son cul sur sa chaise, qu'il regimbe :

- J'espère, Madame le juge, que cet interrogatoire ne va durer trop longtemps... Je dois plaider au civil à t'heure.

- Maître... (Elle cherche dans ses fafs le blase du bavard qu'elle connaît bien mais c'est pour l'emmerder et pour montrer de quel côté se trouve le pouvoir.)

- Nocud ! affirme-t-il.

- Maître Nocud, nous devons éclaircir un certain nombre de points qui restent obscurs encore aujourd'hui au sujet de cette affaire. Pour cela nous devons reprendre les témoignages un à un depuis le début. Vous devriez savoir, Maître Nocud, que je n'ai pas

pour habitude de convoquer un suce-pet (détenu préventivement) et son avocat dans mon bureau, pour des brouilles et que ce que vous appelez « interrogatoire » durera le temps nécessaire ! Hhhmmmmfff... Pffffp... (Elle inspire et elle souffle...) J'ose espérer que votre client se montrera coopératif ce qui aurait pour effet prompt d'accélérer le processus dans lequel nous nous engageons conjointement autant qu'immédiatement ! Des commentaires ? Proofff... (Elle se penche légèrement sur un côté pour plus de facilité : Elle pète.)

C'est dingue comme certaines personnes ont le pouvoir de m'emmerder ! Elles m'emmerdent du premier coup, sans hésitation ! Qu'elles loufent ou non ! La tronche, je ne parle pas des traits qui sont en général involontaires, mais de la façon de les utiliser et de les mettre en valeur quand ce n'est pas le contraire. Elle, la juge Ringard, aurait pu se lever un peu plus tôt ce matin et s'épiler les bacchantes qu'elle porte de manière ostentatoire, avantageuse et disproportionnée. Avec ce mélange de poil et de tif qui lui descend sous les esgourdes comme des favoris, elle pourrait ressembler à un officier magyar, à un cavalier teuton du dix-huitième siècle ou au général Dourakine. Il ne lui manque que le monocle et le couvre-chef. Je les lui mets mentalement et je trouve que le bada, avec une plume de la garde impériale russe, lui sied parfaitement. J'essaye le casque à pointe... Cette image me fait sourire, ce qu'elle prend bien entendu pour un manque de respect de ma part :

- Ça vous fait rire !

- Ah ?

- Oui ! Pourquoi riez-vous ?

Je me tourne vers mon avocat :

- Ris-je ?

L'avocat se tourne vers la juge :

- Pouvons-nous commencer, madame le juge ?

La juge se tourne vers le greffier :

- Pouvez-vous nous lire le dossier de l'affaire du cambriolage de la Banque de Pâlaconnie, s'il vous plaît ?

Le greffier, qui semble peiner à enlever son index droit de sa narine gauche, ce qui le fait nasiller :

- Pardon, c'est à moi que vous parlez Madame le juge ?

- À qui voulez-vous donc que je m'adresse ? Vous voyez quelqu'un d'autre là, dans votre petit coin peinard ? Il ne vous manque que la radio, une chaise longue, une vahiné peut-être, à moins que vous ne préfériez un solide gaillard ? Un rugbyman peut-être !?

- Ah non, pas de mec ! Mais d'accord pour la vahiné, elle commence quand ?

L'avocat :

- Est-ce que ce greffier débile se fout de notre gueule ou est-ce simplement une impression ?

La juge :

- Vous, l'avocat, vous parlerez quand on vous le demandera ! La justice ici, c'est moi ! Comme la loi !

À moins que la magie n'opère, comme dit le cliché journalistique, et que je me dédouble, je risque vraiment de m'emmerder. À ce rythme conversationnel sensationnel, on n'est pas sorti de l'auberge ! Les dialogues ont quelque chose de distrayant dans le superflu, mais alors les acteurs sont mauvais ! Inimaginable ! Quand je pense qu'ils sont payés pour cette archi nulle représentation. Et je ne parle ni des décors, ni des costumes, ni du texte qui sert de base à cette infâme comédie dramatique nulle à déféquer dans ses braies ! Je me décide à intervenir avant qu'ils n'aient le temps de l'ouvrir de nouveau : je me lève sans prononcer le moindre mot et je fais le tour de ma chaise avant de me rasseoir. Les trois comédiens, les rois de l'improvisation à l'improviste (dit-on improvisation ?), en restent coi.

De mon côté, je suis satisfait de mon jeu, tout en retenue et en finesse. Chacun a pu voir dans ce simple mouvement toute l'élégance, la classe, le talent, qu'écris-je, le génie dont je suis capable, modestement, bien sûr. J'en tire sur mes manches avant de me frotter les paluches l'une contre l'autre et réciproquement. Suite de quoi je me contente de ne rien faire.

Là-dessus, le greffier se ressaisit. Il tente de rouler une boulette entre son pouce et son index mais la matière étant trop liquide il choisit finalement d'en coller la gluance sous le dessus de sa table qui de fait en est le dessous. Après un effort assez long aux yeux des spectateurs dont je suis, il parvient à ses fins. Il cherche ensuite à ses pieds le dossier du cambriolage de la Banque de Pâlaconnie qui lui sert depuis un certain temps de reposoir pour ses pauvres arpions fatigués. Tandis qu'il se redresse et qu'il entreprend de dénouer la sangle qui enserre le tas de chemises multicolores et déformées, Ringard s'adresse à l'avocat :

- Vous n'ignorez pas, Maître, que cette affaire a pris une dimension diplomatique, que l'ambassadeur pâlaconnard a été rappelé sur son confetti et que la Pâlaconnie menace encore aujourd'hui de déclarer la guerre à la France si le butin du vol ne lui est pas restitué.

- Madame le juge ! Laissons là ces affaires diplômes attiques (à tics ?). Au dernier recensement, la Pâlaconnie, cet îlot roteux battu par les prouts, ce puant repaire de pirates et de pavillons de complaisance, de pavillons de banlieue et de cabinets d'aisance, ce paradis fiscal, ce caillou minuscule situé au nord de l'océan Tique et à l'extrême ouest de la mer Michel, ne comptait que très peu d'habitants et, parmi ceux-ci, seulement quatre militaires armés de canifs et de manches de pioche ! Les civils sont là-bas bien mieux armés que l'armée !

- Certes, Maître, mais...

On entend un drôle de bruit qui peut rappeler le démarrage à la manivelle d'un camion d'avant-guerre, la Première Guerre, bien sûr.

Le greffier tousse, a-t-il la touffe ? Non ! Par ces menus « Rheurheurheu », il signale poliment qu'il se tient prêt pour commencer sa lecture.

Enfin ! Nous sommes là depuis si longtemps que je commence à rêvasser, je m'imagine dans ma petite cellule mignonne et que je commence à décorer avec goût, dans laquelle j'aimerais recevoir quelques gonzesses de passage... Je m'y vois tout de suite, posé assis sur mon grabat, dégustant avec mes doigts ce délice choucroutier que j'ai lâchement abandonné sur la table et qu'un de mes voisins a déjà dû me faucher.

- SALAUD !

Ne voilà ti pas que j'ai gueulé sans le faire exprès, avalé par l'image mentale dans une réalité absolument virtuelle ! Évidemment ça surprend un peu... Moi le premier dirais-je ! Le greffier s'engouille et requinte, la juge s'interloque, l'avocat espère trouver là l'occasion de nous faire virer et d'ainsi pouvoir plaider au civil où, à l'entendre, on l'attend à t'heure.

- EEEEEH BIEN, BÉRIGAND ! beugle-t-il.

- Excusez-moi, je me suis absenté involontairement...

- GREFFIER, PROCÉDEZ À LA LECTURE DU DOSSIER ! goulante la vioque Ringard en me regardant avec dans les yeux un mélange de surprise, de haine, de désirs, de pus et de méchanceté.

Il commence. Voix de basse avec des fluctuations curieuses dans l'aigu aigre, des accélérations rappelleuses et l'accent beurré de la banlieue Est de Questembert (Morbihan) :

- Le douze décembre douze à Yzeure moins le quart précisément, un jour de grève sur le tas des agents de propreté, des éboueurs, des charcutières et des forgerons et, selon le seul témoignage dont nous disposons, qui est celui du directeur de la Banque de Pâlaconnie qui en est aussi le seul employé : un homme, que le témoin unique a formellement reconnu comme étant monsieur Bérigand lui a, par surprise, sauté sur le dos par derrière, lui a

enfoncé un sac en toile sur la tête, l'a bâillonné, ligoté, avant de vider le coffre de tout le pognon qu'il contenait et de l'embarquer ainsi que deux caisses contenant chacune un quintal d'or pur.

- Madame le juge... tente d'intervenir mon avocat.

- Soyez gentil de ne pas interrompre la lecture de ce dossier, Maître !

- Mais... bêle-t-il encore, en vain (car c'est un maître vain dont je mesure la petitesse.)

- Poursuivez greffier...

- Le témoin, qui est parvenu à se libérer après plusieurs jours de lutte et grâce à un couple d'habitants de la rue qui squattait le hall d'accueil de la banque, a alerté la police immédiatement le dix-sept décembre de la même année. Interpellés en vitesse grâce à la redoutable efficacité de la police, le couple d'habitants de la rue, au nombre de trois individus tous de sexe masculin sauf un qui s'est avéré, après examen, être une femme ; est passé aux aveux après seulement cinq minutes de torture policière. En fait, ces tristes personnages ont avoué beaucoup de choses très sales, des jeux auxquels ils se sont adonnés librement dans la banque en profitant du fait que le directeur employé de celle-ci portait une cagoule en sac de patates. La police, déçue, a dû reprendre son enquête là où elle l'avait (lâchement) abandonnée : nulle part ! HEUREUSEMENT, Madame la juge, le procureur Joseph-Antoine Cidrolin a eu, à ce moment précis, la géniale intuition qu'il devait vous confier cette enquête, ce qu'il fit... (La voix, soudain, vibrante d'émotion) Ce jour-là, je me suis moi-même personnellement et solennellement adressé au procureur pour lui dire : « MONSIEUR, VOUS M'ÉPATÂTES ! ».

L'avocat :

- C'est dans le dossier ce fatras de mots inutiles et chiants ou cet imbécile de greffier va nous réécrire en direct tous les bouquins de Marcel Prout ?

La juge :

- Je vous en prie, Nocud, ayez l'amabilité de vous taire tout en fermant votre gueule poliment, merde ! Greffier, reprenez votre lecture...

- Donc, dès que vous avez pris l'enquête en mains, les choses se sont décantées rapidement et le nombre de suce-pets a maigri assez pour se stabiliser au nombre de un, ici présent, contre lequel un faisceau d'éléments concordants à charge converge, comme vous le signalez si intelligemment dans ce rapport que je vous lis présentement. (Le greffier se lève et pointe son doigt vengeur.) ET CE COU-PABLE DÉSIGNÉ, BÉRIGAND, C'EST VOUS ! (Il se rassoit, la voix vibrante.) Aidée par le commissaire Molux et ses hommes, grâce au flair exceptionnel de ces enquêteurs d'élite qui sont et qui font la gloire et le prestige de notre magnifique police nationale à nous autres, nous avons pu procéder à votre arrestation, le douze aussi, d'un autre mois et d'une autre année, à la demie, alors que vous sortiez du *Capé de la Fente* à Rochetort-en-Fer. En accord avec monsieur le procureur Cidrolin (qui a demandé à sa maman, quand même), nous avons pris depuis cette date la décision de vous maintenir derrière les barreaux pour les besoins de l'enquête que nous poursuivons tout de même, comme aujourd'hui et maintenant dans ce bureau puisqu'il convient de trouver pour chaque jour une tâche nouvelle et ainsi justifier nos mirifiques salaires.

Il émet un bruit de cafetière électrique, voire de percolateur, à moins que ce ne soit le bruit des anciens bus à plate-forme, en reprenant son souffle. Vu son teint cramoisi (et Champlure), il frôle l'apoplexie. Il parvient de justesse à l'éviter sans léviter malgré le fait qu'en recherchant un rythme nouveau pour sa respiration, il se lève mais sans pour autant s'élever ni même élever le débat puisqu'il est ici interdit et qu'il serait malséant de débattre contradictoirement pendant l'instruction (publique).

- Madame le juge, je ne vois rien jusqu'à présent dans votre dossier qui implique que mon client soit emprisonné, je m'indigne avec protestation ! Je proteste avec indignation ! déclame mon bavard.

- Nous étudierons cette question en t'heure et hanhan... En temps et en heure, Maître ! Greffier, pouvez-vous poursuivre la lecture de ce dossier qui accable monsieur Bérigand ?

- IL N'ACCABLE PERSONNE D'AUTRE QUE SON AUTEUR, CE DOSSIER ! gueule Nocud.

- SILENCE OU JE FAIS ÉVACUER LA SALLE ! répond la juge en collant une baffe sévère à son bureau. La douleur à la paluche qui s'en suit lui fulgure le bras tout entier et la rassoit, elle reprend ses esprits, souffle sur ses doigts malmenés, ce qui recoiffe joliment ses bacchantes et elle ferme enfin son clapet.

Je me sens partir sans avoir aucunement envie de me retenir. D'autant plus que la sensation est bien agréable ! Prendre congé des trois ahuris qui semblent s'amuser de leur petit jeu, rituel pour ne pas dire cultuel, de l'injustice officielle me paraît être au contraire le meilleur moyen de me reposer. Des vacances, brèves sans doute, mais vraies ! C'est à peine si j'ai le temps de me poser cette idiote question : Où vais-je ? Je laisse les trois corniauds chasser les coquecigrues et je décanille. J'essaye de les garder en vue quand même, histoire de me souvenir ensuite de ce qu'ils auront dit et fait pendant mon absence. Manquerait plus qu'ils m'emmènent et que je ne puisse ensuite me retrouver ! Le burlingue entier part avec moi, sur la droite, assez loin et quelque peu flou.

Ce n'est pas Rocamadour comme je le craignais quand j'étais encore dans les escadrins à l'intérieur de la prison. Heureusement ! Cette ville si belle est par trop pentue pour que ma paresse la supporte. Mais si un jour ils ont la triste idée d'inventer le terrain plat, je n'irai pas quand même car leur bled perdra beaucoup de son cachet ! Et puis les escaliers, à l'horizontale, ça manque de pratique ! Certaines villes sont comme ça, magnifiques avec des pourcentages de côtes indécentes et de descentes éprouvantes rien que d'y penser... Uzerche, Curemonte, Pré-en-Pail, Le Puy, Vézelay, Lagleygeolle, etc. Ce n'est donc pas Rocamadour mais, quand même ! Car dédoublement ou non, je crapahute ! Je reconnais les lieux, mais je ne vous dirai pas où ils se trouvent, cela ne vous regarde pas ! Je descends vers le port de pêche. Je cherche mes complices.

Car je suis effectivement coupable du cambriolage de la Banque de Pâlaconnie...

J'ai longtemps vécu (déjà ?), ignorant l'existence de ce pays, la Pâlaconnie, et sans m'en porter plus mal. Mais après en avoir appris l'existence, j'ai eu la subite envie de m'enrichir. Pas du tout dans le

but de devenir citoyen pâlaconnard ! Le passeport pâlaconnard est, et de loin, le passeport le plus cher du monde. C'est aussi, à ma connaissance, le seul pays pour lequel la nationalité est, officiellement, à vendre et donc à acheter. Vous êtes Argentin argenté, Russe ou Américain du Nord, président antillais, empereur africain, Colombien amateur de colombienne, voire Européen plein aux as mais avec tous les flics du monde sur les endosses : dès demain vous pouvez être un Pâlaconnard ou une Pâlaconnasse ! Pareil pour toutes les couleurs, toutes les religions et toutes les nationalités ! Il suffit de raquer ! C'est peut-être un des seuls avantages de la richesse dans ce cas car il élimine le racisme. Vous êtes le pire criminel de guerre, achetez mon passeport ! Pédophile assassin ? Bienvenue chez nous ! La Pâlaconnie n'a signé et ne reconnaît aucun traité d'extradition avec aucun pays au monde, ni même ailleurs.

La population pâlaconnasse jouit d'un revenu par habitant largement supérieur à la moyenne des pays les plus riches de la planète. La plupart de ces citoyens n'habitent d'ailleurs pas la Pâlaconnie où il fait en permanence un temps de merde et où tout est si affreusement cher que personne ne peut rien y acheter sauf le passeport. D'ailleurs il n'y a ni boutique, ni café, ni restaurant, que dalle ! Pas même un bureau de tabac ! Il y a quelques médecins... Des chirurgiens spécialisés dans la chirurgie plastique, la réparation... Laissez-les... Ils ont quelques casseroles au cul et quelques médicaments pour les urgences, mais il vaut mieux éviter d'être malade ! Les urgences pâlaconnasses sont, grâce au charlatanisme, bien développées, un cimetière ! Les seuls résidents permanents sont des personnages sur lesquels plane la menace du mandat d'arrêt international, des truands de haut-vol, des politiciens véreux, des argumenteurs de toutes confessions, bref, le dessus du panier de la criminalité planétaire, des gens qui vivent dans l'impossibilité de quitter leur minuscule territoire minable sous peine de se voir immédiatement appréhendés.

Les plus importantes mafias y ont leur siège social. Les habitants

font leurs commissions à distance et ils sont livrés, selon la météo, soit en avion (ils ont fait construire une piste sur la mer), soit en bateau, ce qui est le plus fréquemment le cas, mais le voyage est long et difficile. Il vaut mieux ne pas se tromper en écrivant la liste des courses ! Si vous tombez en panne de gaz, la panne peut durer six mois ! C'est comme la durée des averses dans ce beau pays. Quand la météo annonce une journée pluvieuse avec des averses, en général il n'y a qu'une seule averse. Elle commence un jour et elle se termine deux semaines après pour une pause de dix minutes ! Puis elle reprend ! C'est juste une question d'habitude. Autant vous dire que, de l'avis des Pâlaconnards, en Écosse il fait toujours très beau !

C'est grâce à un repentis (cela arrive une fois de temps en temps) que j'ai appris, en lisant les journaux, que ce petit pays existait.

(Je parle, je raconte, je marche dans la ville et je me surveille en même temps. J'ai toujours le bureau de la juge Ringard dans mon angle de vue. Je m'y vois presque immobile mais peut-être marmonnant ? D'ailleurs je surprends parfois quelques regards étonnés de la juge et de ma vermine. Le greffier s'est endormi sur le clavier de l'ordinateur, bouche ouverte et langue pendante comme celle d'un clebs qui transpire. Quel tableau !)

Parce qu'il faut bien comprendre que, même avec des thunes, le caviar, le homard et compagnie, la télévision par satellites, les matchs de foot, le porno du samedi soir, les petites greluches en CDD de six mois, les domestiques et tout le toutim, la Pâlaconnie a tout d'une prison ! D'ailleurs les péripatéticiennes de tout sexe embauchées (quoique débauchées) par la truanderie locale sombrent vite dans des dépressions insondables et se retrouvent inutilisables, bonnes pour le rebut, en congé de maladie de longue durée ! Sans compter les suicides qui font partie des menus désagréments ! Les patrons sont obligés de se rabattre sur la domesticité, mentalement et moralement plus solides, mais ces larbins qui refusent tous ces changements de rapports, hormis quelquefois les plus défraîchis... On a beau être riche, on se lasse de tout... Ceux qui craquent choi-

sissent de leur mieux le pays vers lequel ils vont en fonction des crimes dont on les accuse, des traités d'extradition, de la peine de mort, de la manière de l'administrer et du confort des prisons. Celui qui m'a informé, involontairement, par l'intermédiaire de la lucarne magique, a choisi la France parce qu'il y a sa famille, des amis haut placés (pour combien de temps ?) et parce qu'il y a mis une bonne partie de son pognon ; de quoi voir venir la levée d'écrou ; qui rouille ici dans les coffres de l'agence locale de la Banque de Pâlaconnie.

J'ai vite mesuré l'ampleur de la tâche. La prudence me conseillait de n'avoir pas de complices mais en réalité il eût été bien imprudent de n'en pas avoir. Il y a parfois des profits trop lourds pour un seul homme. Le résultat n'aurait pas été le même... A posteriori il aurait même été très très différent ! Donc, et n'étant pas toujours très prudent, ni prude d'ailleurs et bien que cela n'ait rien à voir, j'ai contacté deux de mes anciens collègues d'école, l'Inuit de l'Ouest Nanouk Herbléd, bien qu'il fût parfaitement dingue, ravagé de syphilis et père de six fils lisses. Fraîchement sorti de cabane après quarante-sept années de cachot humide et obscur pour avoir raccourci toutes les nonnes d'un couvent, au nombre de douze, ainsi que le chien, deux porcs, un abbé, quatre poules, un moine bouddhiste égaré, un substitut et un homme politique en retraite. Mais grâce à sa bonne conduite, son repentir sincère, et surtout à la disparition de son dossier (ainsi que la disparition saugrenue de la tête d'un juge), ses quarante-sept années de bagne pour enfants ont été ramenées au versement d'un franc symbolique, quelques années après que l'euro est devenu la monnaie du pays.

Malgré les plaintes et les légitimes revendications offusquées des nombreuses parties civiles (le procès eut lieu au stade de France, retransmis en mondovision, lunovision et marsovision), il est absolument libre et l'État l'a même dédommagé, un peu, parce qu'il s'est plaint que sa vie était foutue. Ce en quoi il a parfaitement tort maintenant (à ce moment du récit), mais peut-être avait-il raison avant que je l'embringue dans ce coup fumant. Il a gardé son sabre

qu'il manie toujours avec une ahurissante (au moins) dextérité de la main gauche. Pour le casse de la banque pâlaconnasse, il était hors de question qu'il trimballe son outil et c'est bien comme ça ! Ce mec est d'une rare dangerosité, surtout quand il est bourré (de 22 heures à 8 heures et de 12 heures à 18 heures, le reste du temps il a la gueule de bois et il est démâté quand même). Mais il n'a peur de rien et sait être involontairement futé, ce qui est utile en cas de besoin.

Deuxième collègue, Atman Cirrehb, alias Bob, ne me demandez pas pourquoi. Ancien zouave, ancien tirailleur sénégalais, ancien de la marine, ancien du tonneau, né natif d'un plou de l'hémisphère Ouest, enfin... juste à côté. Cet empaqueté de mes bijoux de famille, cet échalas pâle amateur de bières de même couleur et autres, ce grand zigoto qui porte remarquablement bien une fine moustache pour souligner l'énorme fraise de son tarmouze de pochtron, tarbouif qui prend parfois, selon la saison, l'apparence d'une coloquinte verruqueuse jaunâtre. (Certaines de ses connaissances l'ont surnommé « le Nasique ».) Lui, malgré sa moustache de traître et ses mœurs bizarres, ce sportif qui s'est, je crois, fait quelquefois basculer sur le terrain de l'enquête, j'en ai besoin parce que c'est un costaud avec des bradillons comme des cuissots de footeux. Pourtant, malgré que cette thune soit facile et bonne à faucher, Bob hésite. C'est qu'il a trouvé depuis peu un petit job qui lui convient dans une usine agroalimentaire du quartier, il est aciduleur de bonbons. Auparavant il était carabineur de cuites mais, comme il prenait son emploi trop à cœur, il a dû démissionner. Comme il est de nature trouillard, il peut préférer un salaire de manoeuvre à durée indéterminée à une fortune immédiate, presque honnête et alléchante. Il en faut ? Il paraît qu'effectivement il faut de tout... J'aurais aimé mettre dans le coup mon voisin Patrick pour son sens pratique mais Patrick étant patraque, je m'abstins.

On se réunit dans ce trocson, on avale quelques bibines, on se met d'accord, tout va pour le mieux dans la belle amitié. (Ce qui n'a pas l'air d'être le cas chez le juge Ringard, je fais attention, je sur-

veille du coin de l'œil.) Le plan est simple, très simple, trop simple peut-être. Simple à ce point que je regrette presque de devoir en parler aux simplets que j'ai choisis pour complices. La banque n'ouvre que rarement. À quoi bon ouvrir alors que l'on n'a ni visites de clients, ni personnel, et que toutes les transactions se déroulent secrètement ? Seul le directeur vient quotidiennement pour « jouer » en bourse des sommes colossales placées par les Pâlaconnards réfugiés ici. Pour ce jeu-là, pas besoin de monnaie sonnante et rébuchante, un clavier suffit, relié à toutes les bourses du monde, sauf aux miennes ! L'employé directeur arrive donc vers dix heures du matin, il ouvre la porte de la banque, il entre et il referme derrière lui. Le midi il réapparaît, il sort pour aller casser la croûte au troquet du coin de la rue qui d'ailleurs et par hasard s'appelle *Le troquet du coin de la rue*, alors qu'il aurait pu tout aussi bien s'appeler autrement ! Enfin... Retour au bureau pour l'heure de la sieste, le directeur employé disparaît à nouveau dans les entrailles mystérieuses de son agence bancaire. Il n'en ressort que tard, vérifie plutôt deux fois qu'une que le système d'alarme est bien enclenché, et rentre ensuite chez lui où il est attendu par sa Pâlaconnasse et toute une tribu de petits mômes pâlaconnards blafards, laids et puants comme le sont d'ordinaire les enfants de Pâlaconnie et d'ailleurs, sauf les miens (et les vôtres ?) bien sûr.

J'erre sur le port. Dans l'eau, quelques arrière-trains à vapeur fument en attendant de lever les voiles. Les lavandières du Portugal haranguent les morues et braillent leur chanson en cognant du battoir sur la gueule des marins ahuris. Comme à son habitude quand elle ne descend pas, et en dehors du repos de l'étable, la marée monte. Ne trouvant pas mes collègues, je monte aussi et longs sont les escaliers de la misère qui mènent vers toi, juge Ringard ! Car vraiment, ça chauffe sur la droite. Je me vois, posé sur la chaise, m'essuyant le front avec ma manche et c'est bien car à remonter ces escaliers, la transpiration m'Eugène, je sue. Je fais un effort de volonté fantastique (cet effort de volonté figurera un jour dans le livre des efforts de volonté, tant il est beau, unique, rare et cher), je fais cet effort pour revenir dans le bureau sans vouloir pourtant partir d'ici.

Mission impossible ! Le retour s'effectue brutalement sans tourniquet et c'est toujours ça de gagné !

- Maître Nocud, je me vois dans l'obligation de saisir le bâtonnier ! Vous dépassez les limites de la bienséance ! Vous êtes un malotrou ! C'est déplorable !

- Mais non, Madame le juge ! C'est de votre côté que se trouve la faute ! C'est vous qui me faites mal au trou car enfin ! Ça me troue le cul ! C'est une injustice que de garder mon client en prison alors que l'accusation ne repose que sur un témoignage impossible et idiot ! C'est une absurdité de le maintenir ainsi depuis trois ans derrière les barreaux !

- Comment ça ? Vous osez...

- Mais bien sûr ! Et même, voyez : je crains pour sa santé mentale !

- Vous persistez...

- Je vais alerter l'opinion ! Je vais en référer au procureur Cidrolin, au ministre de la Justice, au président de la République, au roi, à l'empereur, au Pape, à...

- C'est cela ! Êtes-vous sûr de n'oublier personne ? L'ambassadeur de Pâlaconnie, pourquoi pas !

- J'exige que vous m'expliquiez comment le directeur de la banque a pu reconnaître mon client alors que celui-ci lui avait mis un sac opaque sur la tête après lui avoir sauté sur le dos et avant de le bâillonner et de le ligoter.

- Vous venez d'admettre qu'il s'agissait de votre client !

- Pas du tout ! Ce n'est qu'une manière de présenter les faits, rien d'autre ! D'ailleurs, qu'il s'agisse de mon client ou non ne change rien au fond : quand on a la tête dans le sac, on ne reconnaît personne !

- Le commissaire Molux a organisé dans ses locaux une confron-

tation au miroir sans tain, au cours de laquelle le témoin a formellement reconnu votre client !

- Ah, vous voyez donc où se trouve l'incohérence ! Comment a-t-il pu reconnaître quelqu'un qu'il n'avait jamais vu ? Il s'agissait d'un piège ridicule ! D'ailleurs cette procédure a été annulée !

- Greffier ! Oh oh ! Il roupille ce con ! GREFFIER !!

- Hmmm ? (Le greffier se coince la langue dans le clavier de l'ordinateur.) HUMMM !

- Comment est-il possible d'atteindre de tels sommets dans la bêtise ? demande Nocud étonné.

- On se le demande, vous avez raison, Maître... répond la juge. Greffier, poursuivez donc la lecture du résumé de l'investigation de Molux !

Moi, je me marre. Je me marre d'autant plus que je connais déjà l'ineptie du dossier de l'enquête de Molux, ignoble minus qui a réalisé un travail à sa hauteur. Ce qui me surprend réellement, c'est le temps. Pas la météo dont je me contrefous ! Le temps qui semble ne pas être sur les mêmes rails ni dans le même rythme quand je suis ici et quand je m'en échappe. Ainsi, j'ai erré assez longtemps dans cette ville portuaire en recherchant mes complices alors qu'ici, à part cette engueulade et l'endormissement abrupt du scribouillard de service, rien n'a bougé... Pourtant les interférences dans le vortex espace-temps sont monnaies courantes, un exemple ? Je suis en ce moment même en train d'écrire cette phrase alors que vous êtes en ce moment même en train de la lire ! Étonnant non ? aurait dit Pierre Desproges.

Le greffier parvient à se libérer en tirant sur sa baveuse avec toutes ses mains. Au bon moment, j'en étais presque à me demander si je ne m'étais pas fourvoyé en revenant entier ici, mais cette rigolade me réchauffe le cœur et me rassure ! J'ai bien fait. Le greffier a pris un coup de jus en bavant. Il a la langue qui pendouille et il lui faut à nouveau l'aide de toutes ses mains pour lui permettre de la réinté-

grer dans son orifice buccal. Enfin, il est prêt à reprendre sa lecture en chuintant :

- Nous javons prochédé à l'arrechtachion du coupable, pardon, du préjumé chuche-pet alors qu'il chortait du...

- On sait tout ça ! Venez-en aux faits qui nous intéressent ! Merde alors !

Le greffier avale un litre de salive, il s'étrangle, il tousse, il rote, il lâche une caisse et enfin il peut reprendre normalement son déchiffrement :

- Le témoin a formellement reconnu le présumé, une première fois au travers du miroir, mais le présumé se plaignant, affirmant qu'il ne pouvait en être autrement parce qu'il était le seul civil, en slip et avec un œil au beurre noir, entouré de gardiens de la paix en uniforme. Le témoin a accepté une deuxième expérience et il l'a reconnu une seconde fois quand il l'a croisé dans le couloir quelques instants plus tard, à l'odeur cette fois-ci, le témoin étant un « nez » qui possède un flair exceptionnel, à un tel point qu'il est embauché chaque année par des truffiers du Périgord qui n'ont pas confiance en leurs truies.

- Décidément, la débilité de ce dossier ne se dément pas ! s'insurge Nocud. S'il faut croire que le flair de la victime et du seul témoin qui ne sont qu'une seule et même personne est infaillible car d'une finesse assez exceptionnelle pour repérer les truffes, j'ai bien l'impression que c'est mon client et moi-même qui passons pour des truffes ! Tenez ! Une preuve supplémentaire : le sac dont l'agresseur s'est servi pour envelopper la tronche du banquier pâlaconnard avait, si je ne m'abuse (il feuillette des papelards sur ses genoux, il suit les lignes avec ses gros doigts dégueulasses, il poursuit), contenu des pommes de terre, effectivement, mais aussi des navets, des radis, un panais, du tapioca, *Le Télégramme de Brest*, la culotte d'un zouave, de la crème anglaise, des préservatifs, des sex-toys, quelques carottes, les oranges amères de mémère, des pâtissons, la semence d'un tapissier onaniste, une paire de bottes

dépareillées, une botte de poireaux, du vinaigre balsamique, une glace vanille-framboise, un bouquet garni et la main de ma sœur. Nous savons tout ça grâce à la police scientifique et non pas par le témoin victime, parce que le Pâlaconnard n'a rien senti d'autre que des patates pourries ! Et malgré tout, il a reniflé mon client ?!

- Ce n'est pas le moment de plaider, Maître ! Vous n'êtes pas devant la cour !

- D'accord. Cette séance est-elle terminée ? J'ai encore une petite chance pour...

La juge l'interrompt brutalement :

- Greffier, reprenez la lecture du rapport du commissaire Molux, je vous prie, que les choses soient claires, comment en est-il arrivé à soupçonner Bérigand ?

Bien que je sois le premier concerné par cette lecture, j'ai une furieuse envie de refoutre le camp. Si je m'améliore techniquement, je suis encore bien loin de tout maîtriser. Je ne parviens pas à choisir précisément le moment et, de plus, je pars toujours dans l'inconnu ! L'endroit de l'atterrissage reste aléatoire et incertain. Mais comme paradoxalement je reste, ce n'est pas grave tant que je peux m'unir... Je vois le greffier qui recule, la juge avec, le bureau, les étagères, l'avocat et moi, tout ça dégage dans les lointains alors que, tranquillement, je reprends ma déambulation. J'ai quitté un port et si j'en juge au blaire, je me rapproche du porc. Car voici que je baguenaude dans un paysage champêtre, agreste et bucolique, que je reconnais formellement, mais je ne vous dirai pas où se trouve cet endroit idyllique puisque, globalement, on n'en a rien à battre. Sachez tout de même que de l'endroit où je suis maintenant, j'aperçois au sud, ce sud étant à ma droite, le bâtiment de l'élevage intensif de cochons et de cochonnes du gros Léon Hardebrais, Léon que l'on a du mal à reconnaître quand il est avec ses bêtes. Même le banquier pâlaconnard ne s'y retrouverait pas à l'odeur ! Droit en face à condition que je ne tourne pas ma tête ni d'un côté ni de l'autre, c'est-à-dire vers l'Est, je vois au loin le clocher de Saint-Locdu-le-

Vieux où, un jour, mais il faisait nuit, naquit Bérurier. Enfin, juste derrière mon derrière, à l'Ouest, je peux voir, quand il ne pleut pas, les six coupoles qui coiffent la cathédrale Sainte-Mamelles qui a aussi donné son nom à la ville. Sainte-Mamelles, ceinte de six seins est-elle saine ? Je l'ignore et m'en bats les couettes. Ce dont je ne me fous pas, c'est de la puissance qualitative de l'instinct qui me conduisit jusqu'ici.

La juge Ringard souffre de l'odeur. Elle demande au bavard s'il a une idée de la source de ce parfum de lisier qui envahit son bureau. N'obtenant pas de l'avocat de réponse satisfaisante, elle se lève et elle se dirige vers... Ah !!! Que va-t-il se passer ? Il n'y a évidemment ni porte, ni mur, ni palais, ni quai, ni fleuve, ni rien. J'ai un peu peur, je m'immobilise, je regarde. La juge ouvre une porte invisible, fait deux pas, ouvre une deuxième porte invisible et sont visibles maintenant les deux lardus qui m'ont amené. Elle s'en fout, elle avance encore dans le pré, vers sa gauche. Elle hèle dans le vide. D'ici que le gros Léon rapplique ! Mais non, suis-je bête, il est dans une autre dimension. Je ne l'entends pas puisqu'elle a quitté le bureau. Mais j'ai bien peur de barjoter ! D'où vient-il celui-là ? Un huissier apparaît, une pince à linge sur le blaire. Aux questions de la juge, il répond en écartant les bras en signe d'ignorance. Mais j'ai autre chose à faire qu'à contempler la juge, je dois bouger et je dois bouger d'autant plus vite que, vraiment, ça pue !

Ah ! Cet instinct fabuleux qui m'amène ici ! Car c'est à Sainte-Mamelles que Nanouk Herbléd a passé son enfance. C'est ici qu'il a mis des bottes à sa première chèvre, qu'il a violé sa première femme, qu'il a raccourci son premier curé (ou l'inverse ?). Naturellement, c'est ici qu'il aime revenir, se ressourcer à l'ombre des six seins de la sainte. Je marche d'un bon pas sur le chemin des pèlerins qui viennent chaque année, le jour de la sainte Mamelles, pour acheter du fromage et des espadrilles. Déjà je vois le pont qui enjambe la Limace, cette rivière laiteuse qui paresse entre les collines et les mamelons roses et bruns de ce magnifique pays.

Je suis venu ici une fois, il y a longtemps. Nanouk nous avait

conviés, Bob et moi, ainsi que nos familles, pour un pique-nique sur le col de l'été russe. Bob vint donc avec sa femme de l'époque : un solide barbu, et moi-même j'y allai avec mes maîtresses du moment, Sabine et sa sœur Paulette. Je ne raconterai pas les péripéties ubuesques de ce pique-nique dont sainte Mamelles se souvient encore et qui trouve sa place d'ores et déjà dans les manuels d'histoire. Sachez seulement que nous dûmes fuir, poursuivis que nous étions par la populace locale, par les chiens et les chats, le père Noël, miss Mamelles, les tortues, les apprentis-charcutiers magiciens du collège du bout de lard et bien sûr, par la maréchaussée ! Nanouk, qui était venu seul pendant une semaine pour préparer les festivités, n'avait pas été capable de résister à ses pulsions hétéroclites. Il avait réussi à convaincre la fille des fermiers du col à le suivre dans l'étable. Là, il avait essayé d'adapter la trayeuse électrique sur les nichons de la demoiselle. Elle s'était défendue, l'avait assommé d'un coup d'enclume bien placé sur la théière, et avait profité de l'inconscience du lascar pour placer un gobelet sur le pénis flasque, avant de mettre en marche la machine.

Bob et moi arrivions au lieu de rendez-vous. Nanouk était planqué depuis sa mésaventure. Il s'était enfui de la ferme après avoir coupé le tuyau de la trayeuse avec son sabre, faute de pouvoir extraire sa bite gonflée du gobelet ! Ignorant la situation, Bob et moi et nos femmes respectives n'avions pas prêté ni donné attention à la troupe qui nous avait emboîté le pas. D'où la cavalcade qui avait résulté de nos retrouvailles avec Nanouk. Il fallait le voir courir avec quatre gobelets en inox et un mètre de tuyau de caoutchouc noir émergeant de sa braguette ! Il s'était juré ce jour-là qu'il se vengerait de cette demoiselle qui n'avait pas froid aux yeux. Car la bêtise de Nanouk est là, ancrée et hélas apparemment définitive ! Nanouk persiste à considérer les femmes et la plupart de ses contemporains comme du gibier de basse-cour ! Il prend régulièrement des calottes sur le museau quand il se pointe dans un quelconque chez lui, sa femme de ce moment appréciant peu de devoir nourrir la famille entière sans l'aide de ce fainéant ! Il ne comprend rien, il n'arrive pas à suivre et le coup d'enclume qu'il a

pris sur la calebasse n'a rien arrangé...

Quoi qu'il en soit, je m'approche du pont qui enjambe la Limace. Les choses ont l'air calme dans le bureau de la juge, le greffier se fabrique un sandwich aux rillettes en tartinant copieusement le clavier de l'ordinateur mais il l'essuie au fur et à mesure avec sa cravate. L'avocat et la juge ont l'air de sommeiller dans les fafs, moi aussi. Je suis ici car j'ai le sentiment que Nanouk y est revenu. Je ne l'ai pas trouvé au port, il n'est certainement pas chez lui car il n'aime pas prendre des beignes, il n'est pas entaulé je le saurais !

En pensant à la taule, je jette encore un œil vers le bureau de la juge. Mon défenseur a sorti des papiers de sa serviette et il les montre à Ringard. J'ai l'impression que les choses tournent bien, à mon avantage, et que je vais enfin être libéré bientôt... Encore faudra-t-il que le proc accepte ! Mais pourquoi refuserait-il ? Je persiste dans la bonne conduite, le silence, la méditation. En apparence je suis un prisonnier exemplaire. Dans la réalité je suis surtout absent ! En attendant, il ne faut pas que je traîne trop ici, si je ne trouve pas Nanouk dans les minutes qui viennent, il faut que je me réintègre au palais de justice.

C'est de l'autre côté du pont. Je vois, loin devant, quelqu'un qui cavale. Je jurerais qu'il s'agit de mon vieux pote Herbléd ! Inutile de gueuler pour le héler, il disparaît à l'horizon, entre les premières maisons de la ville. Je suis sur le pont, étonné par un drôle de bruit, un glouglou étrange pour ne pas dire glauque. Mais je commence ma balade curieuse et circulaire annonciatrice du retour. Je m'y prépare. Quand même, je dévale vers la rivière et je vois la source de la musiquette infernale : un corps sans tête est encore en état de marche ! Debout ! Il tourne en rond, grotesque et titubant et à chacun de ses pas, une gerbe de sang jaillit de ce vide pourpre entre ses épaules. Un gigantesque abreuvoir à mouches, là, précisément où se trouvait le cou surmonté d'une tête. Nanouk a, une fois de plus, été dans l'incapacité de résister à ses pulsions assassines ! C'est lui l'assassin de la ville de la sainte aux six seins !

Je commence à planer, mais le corps martyr plane avec moi comme tout l'environnement proche et tout un tas d'accessoires imbéciles autant qu'inutiles en ces circonstances, une bourriche vide, une brebis pleine et un tas de fumier. Mais la marche de l'été ne dure pas, il se casse la gueule ? Ça ne risque plus de lui arriver puisque sa gueule, je la découvre à côté de l'endroit où le corps vient de se coucher. Elle est posée sur l'herbe, un œil ouvert qui regarde dehors et un œil fermé qui regarde dedans. J'examine pour savoir si je connais ce mec. Non, il ne me dit rien ou plutôt il essaye de me parler ! Mais la descente est amorcée, je sens que je vais atterrir instamment me rejoindre dans le bureau de Ringard. Je me penche quand même, plié en deux, aidé par la pente, une main posée de chaque côté, sur cette tronche esseulée dont les lèvres s'ouvrent comme celles d'une carpe et qui fait des bulles sanguinolentes : « Blubblubblubb »... Je tends l'oreille, je ne comprends rien, je gueule :

- QU'EST-QUE TU RACONTES, FACE DE PETS !?

Et merde ! Trop tard ! Je me retrouve penché au dessus du bureau, les mains à plat, le pif à cinq centimètres du tarin de la juge qui pue de la gueule. Elle me regarde avec horreur ! Je prends conscience de la situation... Je ne vais peut-être pas sortir de prison tout de suite... Je me rassois, penaud et contrit, tout en retenant avec difficulté une énorme envie de désopiler :

- Excusez-moi Madame le juge... Je crois que je me suis endormi et que j'étais dans un rêve...

Elle ne me regarde même plus, elle se tourne vers Nocud :

- Maître Noduc...

- Nocud !

- Oui, bon... Nocud ou Noduc, quelle importance, de toute façon on n'existe que dans l'imagination de l'écrivain... Alors on ne va pas s'emmerder pour une question de blazes ! Je crois que vous avez raison et que la prison se montre néfaste pour la santé mentale de

votre client. Vous devriez rapidement, dès qu'il sera sorti, l'accompagner chez un psychiatre... Je transmets mon accord pour sa libération conditionnelle à ma hiérarchie, cela devrait aller assez vite.

- Merci Madame le juge, je n'en attendais pas moins de vous, pas plus non plus... Puis-je disposer ? J'ai encore une petite chance de pouvoir plaider...

La juge Ringard se lève, elle écarte les bras à la manière d'un flic qui fait la circulation, Il ne lui manque que le bâton blanc, elle fait des moulinets, elle contourne son bureau pour ouvrir la porte :

- Allez ! Circulez mon brave ! Dites aux argousins de rappliquer derechef, qu'ils rembarquent ce voyarre bizou... euh... ce voyou bizarre...

3

Le processus de libération a été lent mais ne dit-on pas que qui va piano... Enfin j'ai vu la levée d'écrou et le jour est arrivé. Surprise à la sortie : Nanouk est présent, tranquille, souriant, dégagé de toutes pressions superfétatoires, suppositoires, aléatoires et rédhitoires. Malgré les frimas qui saluent de bourrasques neigeuses et de brouillard givrant mon retour sous le ciel libre, il est en short avec des tongs sous les panards, un sweat à capuche sur le dos, une visière Ricard sur le front, et il s'appuie négligemment sur le fourreau garni de son sabre comme sur une canne. Je regrette de n'avoir pas avec moi un appareil-photo, le cliché vaudrait son pesant de rigolade ! D'autant que ce brave ami Herbléd tient la canne-sabre très écartée du corps, qu'il écarte aussi largement les jambes, les arpions perpendiculaires en dix heures dix et qu'une de ses roubignoles (la gauche, apparemment) dépasse sous la culotte courte, coincée par l'élastique. Il sourit en grand pour dévoiler ses chicots d'orang-outang :

- K'cest ?

Car c'est une de ses caractéristiques. Nanouk, sauf circonstances particulières et fortement alcoolisées, ne parle que par bribes

contractées, mot après mot, mais très rarement plus d'un mot à la fois. J'entends donc : Alors mon frère, comment vas-tu ?

- Bien ! Et toi ? C'est sympa de venir me choper à la lourde !

- Hey !

- T'as pas froid, fringué comme ça ?

- Froid ?... Pas !

Le plus surprenant est qu'il n'y a aucun carrosse en vue ! Les conditions de circulation sont tellement difficiles que les bagnoles restent alignées le long des trottoirs, les bouteilles alignées derrière le comptoir, les soldats alignés dans la cour de la caserne, et que même les immeubles sont frappés d'alignement. Nous migrons rapidement vers le troquet le plus proche afin d'y déglutir un litre ou deux de vin chaud et quelques tranches de museau-vinaigrette avec un demi-pain de quatre livres et une douzaine d'œufs durs chacun. Suite de quoi, malgré l'heure encore matinale, nous pouvons prendre un petit apéro accompagné d'amuse-gueules, sandwiches aux rillettes, veau marin, bouillabaisse, goulasch, bortsch et choucroute et commander en même temps le plat du jour qui, justement, consiste en un merveilleux cassoulet avec un jarret arrière de porc par personne, un kilo de sardines grillées et la moitié d'un canard confit. Le tout noyé dans la sauce et les fayots. Sitôt avalé la tarte Tatin du dessert, le café, le rhum et la tablette de chocolat, on lève le camp. Je parviens de justesse à réfréner l'ardeur coupante de Nanouk qui semble avoir le bricmann nerveux et l'envie de trancher dans le vif pour régler l'addition. J'aboule mon épargne de pécule, je me ruine, mais c'est une situation provisoire. Je préfère raquer et rester tranquille, je ne veux pas retraverser la rue dans l'immédiat, même si j'ai un ridicule petit pincement au cœur en pensant à ma cellule. Je m'y étais habitué...

Pas beaucoup de monde à se promener dans les rues. Le sol est gelé et glissant, nous y glissons de concert. Nous croisons une vieille dame qui rampe vers une épicerie, un épicier patinant sur une boîte de conserve, un pare-chocs de Dauphine qui ripe vers la casse, un

cardinal pourpre et couperosé qui dodeline de la mitre et qui s'accroche à sa crosse, un imam en mobylette dont les pneus, à clous, sont crevés, le gardien de but du VOC accroché à la barre transversale et André Verschueren.

Le métropolitain circule, il nous emmène jusque chez Nanouk, enfin, là où il crèche actuellement, une fois de plus réconcilié avec une de ses femmes, à moins que celle-ci soit neuve ?... Curieusement, icelle a gardé toute sa tête. Je remarque cet état de fait à l'évidence qu'elle n'est pas enceinte. Berthe, puisque c'est son nom, est une authentique Alsacienne blonde tressée sans stress qui sait multiplier les talents puisqu'elle est aussi stéatopyge, callipyge et jeune. Elle porte un caleçon blanc tellement tendu sur les rondeurs qu'il me permet de les admirer. Ses nibards volumineux vaquent librement à leurs occupations sous le tee-shirt trop petit et ajouré de la dame. Trois années d'abstinence, ça travaille quand même un peu du côté des gonades et la liberté doit soulager la main droite dès que l'occasion se présente. Surtout quand on reste jeune comme mézigue, qu'on se fout du temps qui passe. Je me questionne sur les suites.

Comment expliquer le charme de Nanouk ? Comment ce mec bedonnant et parfois bidonnant, qui marche comme une barrique, dont les roustons en liberté ballottent sur les cuisses d'haltérophile, comment se fait-il qu'il plaise aux meufs ? D'ailleurs, plait-il vraiment ? Le sabre ? Sans doute le sabre n'est-il pas étranger à ce pouvoir sur la gente féminine... Et la façon de s'en servir, naturellement ! Car à n'en pas douter, c'est un maître du braquemart ! De la lame ! Toujours est-il que Berthe nous attend et qu'on est en retard ! Personnellement, mon ignorance me dédouane. Je ne savais pas qu'elle nous attendait et même, je ne savais pas qu'elle existait ! C'est vrai qu'on a traîné un peu au restaurant mais il faut du temps pour bâfrer comme on l'a fait !

Elle n'est pas souriante la môme ! Elle ronchonne, elle marmotte, elle renaude, elle couine et elle n'a pas tort : la marmite est fumante sur le coin de la cuisinière, elle répand dans la pièce le déli-

cat parfum d'un bœuf bourguignon qui nous fait saliver. La table est mise avec trois couverts, le compte est bon. Après avoir changé de tenue suite à une injonction de sa fidèle gonzesse (qui pendant son absence m'adresse des œillades énamourées et me palpe le pacsif parce qu'on ne sait jamais), Nanouk revient prendre sa place à table, chemise blanche, cravate beige rayée de noir, veste rouge vif, pantalon de jogging vert avec des chaussettes bleues qui recouvrent le bas du futa et des charentaises aux panards. Avant de s'asseoir, il pose la marmite au milieu de la table. Une belle miche de pain attend la morsure du couteau, un jéroboam de bourgogne attend qu'on libère son goulot. Dès lors, hors du bruit des mâchouilles et du tintement des godets et des couverts, le silence s'installe. Le bourguignon est parfait, chacun s'en délecte. Il est accompagné de pâtes de Chine et ce mariage gustatif est réussi. Quand, en trois mots, Nanouk m'indique qu'il doit s'esbigner pour aller chercher mon auber, mes biftons qu'il a planqués dans une de ces cachettes dont il a le secret, je hoche du chef tout en envoyant dans l'espace confiné de la kitchenette ce fameux rot sonore qui m'a maintes fois valu les félicitations du jury. C'était entendu avec lui, que si l'un de nous deux se faisait enchrister, l'autre devait récupérer l'artiche et le planquer. C'est ce que ce brave Nanouk a fait. Quant à l'or, alors là, mystère ! C'était le taf d'Atman, on verra plus tard ! Comme chacun sait que les pâtes vont bien avec la Chine, je ne contrarie pas mon complice qui me propose en deux mimiques de faire une petite sieste en l'attendant... Après l'absorption d'un café et d'un fond de tasse de gnôle, une eau-de-vie de cidre qui vient directement du producteur, un paysan de Cosca à Arzal (Morbihan) qui fait le meilleur cidre du coin, donc le meilleur alcool, après avoir lavé la vaisselle, Nanouk se barre.

Ensuite, que dis-je ? aussitôt, tout de suite, maintenant, je visite, j'explore, je découvre, je m'émerveille, je plonge, je vais, je pars, je retiens, je tousse, je viens, je reviens, je m'amuse, je trifouille, je tri-pote, je tirlipote, j'escalade, je descends en rappel, j'envoie, je nage, je fais de la barque, je compte les points, j'éternue, bref, je ne m'ennuie pas. D'autant moins qu'après un hurlement quand même assez

monstrueux genre « HEUYYOUAISOUAISOUAISAHHHHHHHH !!!! », Berthe se lance dans une interminable et orgasmique tyrolienne qui ne s'interrompt que par la force des choses quand elle a la bouche pleine. Elle a la voix qui porte, la belle Berthe, je crains l'arrivée des poulardins en cas de plainte des voisins pour tapage diurne ou atteinte à l'ordre public ! Mais je n'arrête pas pour si peu puisque, après tout, je reste, pour ma part, parfaitement silencieux. Enfin elle ferme sa gueule quand, parfaitement rincé, vidé, je cesse de bouger et de la bouger. Avec tout ce que j'ai bouffé et tout ce que je viens de donner, je roupillerais bien quelques minutes. Un petit somme vespéral vite fait, d'autant que l'après-midi se tire déjà vers la neuille. Pour ce faire, je me laisse choir sur le côté, j'admire le somptueux profil de Berthe, je ferme les yeux...

Encore ! J'ai une vague impression de déjà-vu ! Le pont devant moi, plus loin la cathédrale : aucun doute, me voici de nouveau à Sainte-Mamelles ! Je dors ? Parce que si je dors, je rêve ! Si je rêve, je ne crains rien. Malgré la fatigue, je fais un fantastique effort de concentration. Je regarde autour de moi, je vois le haut du clocher de Saint-Locdu, toujours ce paysage calqué sur un précédent voyage... C'était il y a déjà longtemps, chez Ringard... Mais pas de juge Ringard à l'horizon. Dans l'image fluctuante et floue que j'ai sous les yeux quand je mate sur ma droite, je vois... je *me* vois, allongé sur le plumard de Berthe, à côté d'elle qui est si belle et si débordante de tous les côtés ! Mais retour dans cette réalité spéciale et mamellaire. La Limace se prélassait encore sous le chaud soleil de l'été. Tiens ? Remarqué-je, même les saisons ne voyagent pas avec moi ! Je me mets en marche vers le pont et ! c'est de l'autre côté du pont, loin, je vois quelqu'un qui cavale. Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar ! Je cours, je descends vers la rive : l'émondé tourne en rond en faisant des « floc-floc » sanguins...

- Oh ! Il va se faire couper la tête combien de fois celui-là ?!

- De qui parles-tu ? me demande une Berthe éberluée.

Lui répondre me ferait passer pour un absolu dingue, pour un

vrai con, et il faudrait en plus que j'explique à Berthe que son bonhomme bombonne est un criminel sanguinaire, un amputeur mondain, un assassin sans scrupules, un étêteur de pedzouilles qui n'étête pas que des pedzouilles, un sadique zoophile et que, malgré tout ça, c'est quand même mon pote ! Mais comment peut-elle l'ignorer ? Si je rajoute que je peux être ici, avec elle, dans ce plumard confortable et doux et, en même temps, à l'instant même et aussi simultanément que possible, en plein été, courir sur le pont qui enjambe la Limace à Sainte-Mamelles, sentir l'odeur terrible des cochons du gros Léon Hardebrais et découvrir une des œuvres de Nanouk, j'ai bien peur qu'elle ne passe dans les vapes, qu'elle dépressionne, qu'elle tombe malade ! Pour éviter cette épreuve et tous les dommages collatéraux qui en découleraient comme la crise de foie, le rhume des foins, la pituite matinale, l'otite du rectum, la grippe A, la grippe B, la schizophrénie, le scorbut, la déripette et j'en passe, je me lève et je file dans les chiottes avant de passer dans la salle de bains. Dans l'immédiat après douche, je reviens dans la carrée pour me fringuer et je constate que la belle Berthe s'est assoupie le tarin dans l'oreiller.

De retour dans la cuisine, je note l'absence de Nanouk. Je patiente en dégustant les quelques délicieux morceaux de bourguignon qui restent et en finissant les deux litres de jaja qui traînent au fond du jéroboam.

Soudain, la nuit tombe : Paf !

C'est vrai qu'ici, c'est l'hiver ! Berthe se pointe à son tour et tout comme moi, elle remarque :

- Il n'est pas revenu le salaud !

- Le salaud ? Pourquoi tu dis ça ?

- Ben tiens ! Il est parti chercher ton flouze, s'il se re pointe pas... Il y a un bon paquet ?

J'élude. Berthe n'a pas besoin de savoir, c'est vrai que l'on vient de s'offrir une bonne partie de jambes en l'air mais je ne vois pas

encore de raisons de la mettre au parfum. Pourtant je dois faire un effort. J'ai passé un si bon moment... elle a su être si douce... Avec en plus une technique sûre malgré la sophistication... Merde ! Je tombe amoureux ? Si vite ? À peine sorti de prison je m'en invente une autre, même si ça n'a rien à voir, je ne sais pas laquelle des deux emprisonne le plus ! Non ! Ce n'est qu'une faiblesse passagère due au manque, rien d'autre ! Quant à Nanouk... Je commente :

- Peut-être qu'il est parti loin... Il ne t'a jamais emmené à Sainte-Mamelles ?

- Sainte-Mamelles ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

- Rien, laisse tomber ! Je t'expliquerai...

En attendant de lui expliquer quoi que ce soit, j'ai besoin de récapituler : Nanouk portait une tenue estivale quand il est venu me chercher à la sortie de la taule. Alors qu'il gelait et que les rues et les trottoirs étaient verglacés... Étrangement bizarre autant qu'inso-lite et curieux quand j'y pense... À chaque fois que je pars pour Sainte-Mamelles, c'est l'été ! Pourtant c'est bien l'hiver ici, il n'y a pas à se gourer !

Berthe est partie se doucher et éteindre les incendies que je lui ai fourrés dans quelques orifices... j'avais des réserves en tout genre, y compris les pétards, les feux de Bengale, les fusées de toutes les couleurs... jusqu'au grand bouquet final soleil avec les gerbes d'étincelles dans tous les sens et la gigantesque explosion aussi discrète que la collision de deux ou trois plaques tectoniques. En toute modestie.

Pour Berthe, c'est l'heure de la vague épuratrice, moi, je sens une énorme fatigue qui m'agrippe les boyaux de la tête. Je retournerais bien me pieuter un moment. Mais la disparition, ou plutôt l'absence de réapparition, de Nanouk me turlupine. La réaction de Berthe aussi ! Elle semble persuadée qu'il s'est barré avec le pognon. J'ai du mal à y croire. D'ailleurs que sait-elle ? À part bibli-quement je ne la connais pas ! Depuis quand est-elle avec Nanouk ? Le sabreur est quand même mon pote depuis un sacré bail ! Je

n’imagine pas qu’il puisse me trahir pour des thunes ! À un certain stade, l’amitié se mue en fraternité vraie et ça fait longtemps qu’avec Nanouk on a passé ce cap. Enfin, c’est ce que je persiste à croire malgré ce silence pesant pendant que j’étais coffré... Crédule et romantique ? Peut-être... Je n’ai aucun problème pour l’accepter malgré ses menus défauts, les têtes de con qu’il sème par-ci par-là, sa façon de traiter les femmes, la richesse extrême de son vocabulaire, sa manière discrète et élégante de se fringuer... Plus j’y pense, plus je me heurte à l’impossibilité de penser que ce trois-quarts débile est un traître. D’ailleurs il me semble être bien trop con pour avoir pu penser à me trahir. Et puis, il manque sérieusement de motivations. Ce qui n’est éventuellement pas le cas de ce foireux de Bob...

Parce que, quand même, personne ne pourra jamais me faire avaler que Molux, qui était con comme une valise sans poignée mais qui avait presque le même QI qu’une huître et dont la seule ambition était de devenir ministre de l’Intérieur — il avait pour cette charge toutes les qualités requises —, le commissaire Molux donc, aurait trouvé seul le présumé coupable ? En l’occurrence mézigue ! Molux a, depuis, cassé sa pipe, peu de temps après ce dernier succès, tué lâchement par la déception, lui qui, après avoir léché tant de culs politiques, pratique visant à servir sa suprême ambition, a été invité sévèrement à prendre sa retraite de manière anticipée par le ministre qui craignait pour son larfeuille. Une véritable promotion ! Ce qui en fait n’était qu’une gentillesse ! Il aurait dû se réjouir Molux et partir gaiement à la pêche. Au lieu de ça, cette cruelle et néanmoins tardive reconnaissance de son incalculable incompétence professionnelle le fit sombrer dans le puits sans fond de la plus emmerdante dépression qu’il vainquit d’une solide prise de médicaments noyés dans un alcool sans nom fabriqué à base de choux brocoli, de choux de Bruxelles, d’endives et d’huile de friture, mélange harmonieux dans lequel on ajoute un tiers de purin pour donner du goût.

L’évidence est que j’ai été balancé ! Et pour ce faire deux solu-

tions, deux énergumènes. Personne d'autre, à ce que je sache encore aujourd'hui, n'est ni n'était au parfum de notre casse de la Banque de Pâlaconnie. Ni avant, ni après ! Alors ? Comment se sont déroulés les faits après... Molux a essayé de faire croire que le banquier avait le meilleur pif du monde ! Mais il a fallu au procureur Cidrolin une sacrée dose de crédulité pour marcher dans ce plan vaseux. Molux espérait se faire de la pub, je ne pense pas que celle-ci l'ait servi.

Soyons positif : Pour le moment je suis à l'abri, au chaud et il n'y a pas d'urgence absolue. Je suis en règle ! Même si je reste raide comme un passe-lacet, je n'y changerai rien maintenant ! Demain est un autre jour... Berthe, douchée, vêtue d'un très seyant tablier, prépare un repas léger, frugal dirais-je, pour ce soir. Je me décide à étudier le programme de la télévision, sait-on jamais ?

C'est comme ça que je me retrouve dans les pantoufles de l'homme civilisé parfait moyen, presque allongé sur le cuir en vrai plastique du canapé, les arpions négligemment posés sur la table du salon, un verre d'un excellent scotch whisky single malt en provenance d'Islay dans la main droite ; une douce, plantureuse et nue Berthe amoureusement câline couchée en travers, la tête sur mon ventre jouant distraitemment de la menotte avec les boutons de ma braguette ; en train de regarder une émission de télé-réalité absolument et indubitablement débile sur la nième chaîne. Je n'ai jamais encore vu plus con ! Même la brave Berthe entrave l'immonde bêtise ! Quand je pense à la quantité de personnes émerveillées devant ce triste spectacle...

Il faut être de bonne humeur et avoir le moral au beau fixe ! Je suis loin de la cabane ! Merci Ringard, merci Nocud ! Et merci à tous vos ancêtres jusqu'à la vingtième génération pour avoir eu à un moment et peut-être seulement là, à cet instant précis, l'envie de tirer un coup pour jouir et non pour se reproduire mais... voilà que le résultat de ces turpitudes animales me sort après tant de siècles de hasard et de bicyclettes éclectiques de l'infâme prison dans laquelle je croupissais.

Avant d'en arriver là, vautrés avachis sur le skai, on a pris un petit apéro, très sagement : trois bouteilles de champagne. Nanouk est un prévoyant de la cave, tant mieux pour nous. On a mangé frugalement une dinde farcie, trois kilos de frites, une bûche glacée et on a bu un autre jéroboam de pinard et un petit café que je persiste encore à accompagner d'alcool. Je me trouve bien, dans une torpeur amorphe évolutive conduisant à plus ou moins brève échéance vers un profond sommeil tranquille. J'en arrive presque à envier Nanouk même si je fais d'autre choix que lui en matière d'arme et que je n'ai pas pour habitude ce petit défaut mignon qui consiste à décapiter mon prochain. Je nage dans le confort, le luxe et la luxure qui sont les siens. Pour le moment, qu'il m'ait trahi ou non, je n'en ai rien à chaloir ! Je sens peser sur mes paupières toutes les fatigues et les émotions du jour, et elles pèsent quasiment autant que tous les mets délicieux que j'ai avalés m'appuient sur le bide. Je n'ai aucune envie de me promener, sinon pour aller enrouler ma bidoche dans le torchon. Je ne sais même pas si j'ai encore assez de force pour récompenser Berthe.

Finalement on va se pagnoter, je laisse Berthe s'amuser mais, la fatigue aidant, elle gagne rapidement la partie et le ramollissement du jouet l'aide à s'endormir. Hélas ! Pendant la sieste elle n'a pas bougé, le pif dans le kapok, l'admirable paire de fesses tournée vers le ciel, le septième, évidemment ! Elle pionce sur le dos, elle roupille en sursaut, la margoule béante, le tarin pincé et ça donne une musique dans le genre punk à fond les décibels, on dirait un hélico qui hoquète dans une tonne en inox ! Ce n'est pas crédible un vacarme pareil, c'est impossible ! Je lui colle des beignes, je siffle, je lui mets mon majeur dans l'oreille : rien n'y fait ! Dépité, incapable de m'endormir dans de pareilles conditions, je m'assois sur le bord du plumard. Je n'hésite pas longtemps. Je me fringue jusqu'à remettre mes pompes et je m'évacue jusqu'à la cuisine. Je me fais chauffer un petit jus et je réfléchis.

Rien n'a voulu changer depuis tout à l'heure, Nanouk n'est pas là et je suis encore plus crevé d'avoir voulu faire un dernier plaisir

crépusculaire à Berthe. J'avale le caoua et je vais m'allonger dans le salon, comme tout à l'heure, sur le skaï du canapé. Le ronflement de Berthe est, d'ici, discret comme un aspirateur, je peux enfin en écraser.

Il est encore et toujours habillé avec goût. Sa veste rouge fonce un peu, par plaques, la cravate aussi. Impossible de parler de sa liquette puisqu'elle a tout simplement disparu. Il n'en reste que le col que persiste à tenir l'étrangleuse. Il a en revanche toujours ce magnifique futsal de jogging vert avec les chaussettes bleues qui montent jusqu'à mi-mollets. Parce que c'est lui qui me réveille. Il Moscou comme s'il y avait une urgence. Et on dirait qu'il y a ! Je m'extirpe comme je peux, difficilement, du sommeil et du canapé. Immédiatement je vois que Nanouk sanguinole du bedon. Ce n'est qu'ensuite que je fais attention à sa tenue, aux taches, aux manques. Je frémis à l'idée qu'il ait décapité Berthe. Je m'arrête sur le seuil de la cuisine pour écouter et j'entends la monstrueuse mélodie régulière de cette loco haut-le-pied domestique. Dans l'entrée, derrière la lourde, il a posé une valochette en aluminium. Accroché à la poignée de la lourde, le fourreau du sabre, un peu taché lui aussi. Rassuré, je fais un café. Nanouk m'a suivi en titubant. Je pense qu'il a perdu quelques litrons de raisiné et que ceci explique cela. Mais en entrant dans la cuisine il lâche un mignon petit rototo, un renvoi de bébé parfumé à l'eau-de-vie qui ne laisse planer aucun doute : sa titubation est due et uniquement due à l'état d'ivresse ! Le raisiné

qu'il a sur le bide ne doit pas sourdre d'une plaie mortelle, il n'a même pas l'air d'y faire gaffe. Il se pose sur une chaise tandis que je prépare le jus.

Je l'abandonne un moment, urgenté par une tenace autant que matinale envie de licebroquer, importante malgré le peu de sommeil. Libéré de quelques litres parfumés, je reviens et m'assois à mon tour. Il brimbale du chef, le tarin presque sur la table, il tente de me regarder par en-dessous à chaque mouvement ascendant, sans beaucoup de réussite. La mélodie cafetière remplace pour quelques broquilles le ronflement berthien. Je jette un coup de châsses chassieux vers la pendule qui m'indique, involontairement, qu'il n'est pas encore six plombs ! Je ne souffre pas d'un réveil aussi tôt — car j'ai l'expérience du placard —, mais je souffre encore de la fatigue engrangée la veille.

Nanouk n'a toujours pas décoincé le moindre mot, moi, de mon côté, je me tais soigneusement, je ne fais aucun bruit, sauf celui, presque discret, d'une louise qui m'échappe en roulant sur le contreplaqué de la chaise. C'est ce qui me semble réveiller l'ahuri. Il se lève, il part vers le salon. Sans vaciller vraiment, il penche. Il revient illico et il penche encore plus, tellement qu'il se pète la gueule, le bras droit dressé vers le ciel pour sauver le principal, une bouteille de whisky toute neuve qu'il épargne ainsi d'un bris catastrophique. Enfin il reprend pied ou, pour être plus juste, il reprend cul sur une chaise. Je pose deux bols sur la table et sers le jus. Il avale une gorgée qui vide le bol qu'il remplit aussitôt de scotch. Il avale une gorgée qui vide le bol qu'il remplit aussitôt de scotch. J'argougne la boutanche avant qu'il l'ait terminée. Parce qu'à ce rythme, on va bientôt en voir le cul ! C'est le moment qu'il choisit pour commencer à jacter et à me lantiponner, j'en ai peur :

- Voyaiz-vous mon ami (Il a pour le moment la faconde giscardienne et il prononce le 'Z' à la Chirac), votre avocat Nocud m'a prévenu de votre sortie du ballon. Vous pouvaiz me reprocher de ne vous avoir point rendu visite pendant les trois piges et des bérouttes que vous avai passai au trou. Car il est juste de dire que,

durant cette longue période, je n'ai pas fait le moindre geste en votre faveur. Je ne voulais même pas aller voute cherchai ! Attendre un peu avant de reprendre contact. Mais Berthe m'a dit que c'était crade de laisser un pote dans la mouise à sa sortie du placard. Alors finalement, ça m'a pris comme une envie de lansquiner. Hier matin j'ai sauté hors du page et je me suis ramené directos à la lourde de la cabane. C'est pour ça que j'étais fringué comme un con ! Moi habituellement fringué comme un milord ! Ah ah ! (Il reprend la boutanche, se sert une bolée de whisky et il en vide la moitié sans respirer.) MAIS ! C'est en pensant à vous que j'ai agi de la sorte, CAAAR (il s'énerve et retrouve sa voix de pécore) il était comme il est toujours parfaitement inutile que les lardus fassent un rapport entre vous et moi. (Il vide le bol, pique du nez vers la table sur laquelle il file un coup de tronche, il se redresse violemment et se met à lansquiner des châsses, il sanglote lamentablement.) Tu comprends, on a beau être innocent, on est toujours emmerdé par les poulardins !

Je sais, merci. Je sors d'en prendre ! Des embrouilles avec les poulets, je sais ce que c'est ! Je le laisse quelques instants à sa déliquescence lacrymale, le temps de me beurrer un demi-brignolet et de me resservir un jus. Il retombe en avant, le pif dans le bol, ce qui ne le réveille même pas. Je jaffe tranquillement, sans le déranger. Je supporte le ronflement amplifié qui sort du bol, pourtant il vaut, en volume sonore, celui de Berthe ! Mais maintenant je suis bien réveillé. Je reste éberlué du discours que Nanouk vient de faire. Il a l'élocution un peu difficile avec des variations autant dans le style que dans la tonalité. Alors que, les trois-quarts du temps, il se montre incapable de dire plus d'un mot dans toute une conversation et pas plus d'une conversation par jour, le voilà qu'il se met à jaboter comme la bignole d'un immeuble de grand standingue ! Parce que je sens bien qu'il n'a pas fini. Que dès qu'il va quitter les bras de Morphée, il va poursuivre son boniment. À condition qu'il ne dessoule pas trop vite. Je m'y prépare psychologiquement en lavant ma tasse et en nettoyant la table. Je laisse la bouteille près de lui, persuadé qu'il va s'en envoyer un gorgeon sitôt qu'il aura ouvert ses

quinquets. Je vais dans la salle d'eau, je prends une douche, je me lave les crocs, je reviens dans la cuisine où rien n'a changé. Je mouchaille dans la carrée, Berthe en écrase aussi, elle s'est tournée sur le côté, ce qui amortit un peu le volume sonore et offre une vue fantastique sur ses sphéricités... Je dois rester sérieux malgré le désir qui vient me tarabuster les glandes.

Je suis certain que Nanouk a encore beaucoup de choses à dire, qu'il ne dira que s'il reste bourré. Il a bien deux grammes dans chaque poche, mais avec tellement d'habitudes ancrées dans la tri-paille qu'il reste lucide même avec une dose à tuer un gaye ! Mais il roupille et est parti pour roupiller longtemps. Je dois le réveiller. J'hésite sur les moyens : le seau de flotte dans la gueule ? Si ça marche, je risque ma tête ! Idem si j'essaye la baffe, le coup de tatane et autres fantaisies brutales... Et puis, je trouve la solution ! Euréka ! Je débouche la bouteille de scotch et verse largement dans l'interstice entre le bord du bol et la joue de bœuf de Nanouk. Le résultat est immédiat, instantané, prompt et rapide, Nanouk se redresse, il vide le bol, m'arrache la bouteille des mains et remplit le bol qu'il vide d'une gorgée distraite en me regardant vaguement : je me doute du phénomène, il tente de stabiliser et de faire le point sur l'image qui fluctue devant lui en bougeant la tête de droite à gauche. Comme il ne connaît avec cette méthode qu'un insuccès nauséux, il choisit de fermer un œil pour corriger la parallaxe. Il a un cercle violet gravé dans la barbaque, du front au menton et jusque devant les cliquettes, le bol a laissé son empreinte. En fermant un œil, je suppose qu'il divise l'image par deux, j'ai connu ça, ce qui lui permet de me voir nettement :

- Putain j'en tiens une ! (J'acquiesce d'un hochement, il reprend la conversation comme s'il ne s'était écoulé qu'une broquille depuis son arrêt.) Quand tu t'es fait enchrister, j'ai cherché Bob. J'avais envie de foutre le souk pendant une de tes visites au palais et te sortir de là. C'est Nocud qui me tenait encore au parfum, c'était au début. J'ai eu beau faire, je l'ai pas trouvé le Bob. J'ai été récupérer ton blé chez toi et je l'ai planqué. Mais Bob a mis les adjas avec le

jonc ! Cet emmanché... Je suis sûr qu'il t'a balancé... Sinon, je ne vois pas pourquoi il se serait tiré ! Les flics ne sont pas sur notre dos, je ne vois pas comment ils sauraient que c'est nous ! Pourtant ils t'ont chopé !

Je m'écrase, je me contente d'écouter. Jusque-là, je n'apprends rien. Nanouk balance Bob et c'est vrai que celui-ci était hésitant, peureux même, au moment de passer à l'acte. Mais c'était un trac d'artiste ! Dès qu'on a été sur le coup, il a été à la hauteur ! C'est vrai que c'est à lui qu'on a confié la tâche de planquer la joncaille. Question de confiance et surtout question de muscles ! Le liquide, on l'a partagé aussi sec dans la piaule que je louais à l'*Hôtel de la Félicité*. Les deux caissons de lingots sont dans le coffiot de la charrette à ce moment-là. L'arrière traîne presque par terre ! On a les jetons que des loubards viennent tirer la caisse ! On ne peut être sûr de rien dans ce beau pays, on se demande ce que fait la police !

Donc, on ne s'éternise pas, Bob se barre le premier, Nanouk ensuite. Moi je reste encore quelques jours avant de rentrer chez moi, dans le plus beau de tous les trous du cul du monde, en Bretagne. La seule différence entre nous, c'est que j'ignore où partent mes complices alors qu'eux connaissent ma destination. D'ailleurs c'est là que Molux, par le plus grand des hasards, bien sûr, viendra me foutre le grappin sur les endosses sans la moindre preuve, mais à coup sûr sur un témoignage... Quel témoin ?

Nanouk continue son babillage, mais il baisse en intensité, je pense qu'il ne va pas tarder à s'endormir une nouvelle fois :

- Quand j'ai mis les voiles, hier, pour aller chercher ton flouze, j'ai repéré des lardus aussitôt, deux minus qui planquaient dans le troquet de Simone en face. Ils me prennent pour qui ? Je suis entré, je suis allé saluer Momone et j'ai commandé un caoua. J'ai dit à Momone : « Tu fais du poultock en plat du jour, aujourd'hui ? » Que les minus soient bien au parfum que je les ai retapissés. J'ai raqué le jus et je me suis tiré. Après, je me suis marré un peu, en traversant la rue par la station du tube, en montant dans le bus par l'avant

pour descendre à l'arrière, là, il y en a un qui est resté comme un con, et après, j'ai fauché un postillon. J'ai roulé jusqu'à ma planque, j'ai récupéré la valoché et j'ai pris la route du retour, peinarde... Un peu trop peinarde parce que je me suis gauféré sur une bordure de trottoir à cause que mon sabre s'est foutu dans les rayons. Je me suis enfoncé la poignée de frein dans le bide ! J'ai viré l'objet fissa et ça s'est mis à pisser du vermeil comme si j'avais reçu un pruneau ! De quoi attirer les caves ! En trois broquilles c'était le bordel, il y en avait partout ! Des zélés de l'assistance à personnes en danger, du genre de ceux qui font traverser les mecs qu'ont de la merde dans les châsses même quand ils ne veulent pas ! Des pires que cons ! Quand j'en ai vu un sortir son cornichon pour tuber aux pomplards, j'ai un peu perdu mon sang-froid : je lui ai collé une vieille mandale des familles qui l'a envoyé dans le coltard. Les autres cons me sont tombés dessus, j'ai été bien obligé d'en ébrancher quelques-uns ! Légitime défense non ? Ils ont foutu le camp et mégnace aussi. À pinces parce que la roue avant du spade ressemblait à une hélice ! (Il rigole un petit peu, tout seul, il contemple la bouteille de scotch avec mélancolie avant de la terminer au goulot. Il la regarde encore et laisse venir une petite larme au bord de son œil de lapin russe, et continue.) J'ai viré ma liquette qui suintait le raisiné comme une serpillière et j'ai fait une escale chez Momo à Belleville, histoire de me reposer un poil. Vains dieux, quelle besacée ! On a attaqué avec... (Il se gratte le crâne, ce qui a pour effet de remplir son bol de peluches grises, des pellicules grand format.) J crois bien qu'c'était du raki, du tunisien, un truc de chez lui à l'anis. Et après... Je sais plus !

Là, il rembouche le goulot de la bouteille qu'il a fini de sécher, il décide d'aller en chercher une autre. Il parvient à se lever, il s'évacue, toujours penchant, vers le salon. Mais cette fois-ci, il penche de trop. Il s'endort en cours de route, il s'affale sur le parquet, la boutanche continue toute seule en roulant jusqu'aux pieds du canapé. Déjà l'ahuri ronfle, un bras tendu comme une statue de la Liberté hideuse et vautrée.

J'ai été patient, j'ai écouté jusqu'au terme. En même temps je réfléchissais. Bob m'a donné ? Peut-être, c'est curieux qu'il n'ait donné que moi... Je dois prendre du recul pour analyser la situation. Je me sers un nouveau caoua et me rassois devant mon bol. Nanouk est toujours aussi frappadingue, il va attirer les lardus comme une chopine attire un alcoolo. Pour une fois qu'il jacte, il sait être instructif sans le faire exprès. Ce con est connu comme étant le sabreur du couvent, comme l'ététeur de Sainte-Mamelles et bientôt les journaux vont titrer sur l'élagueur de banlieusards. Ça ne va pas tarder à sentir le roussi dans les parages. Si les pompes à clous radinent et qu'ils me trouvent ici avec une valoché de biftons, je suis bon pour retourner au placard ! Merde, pas question ! J'ai envie de prendre ma retraite de bonne heure et c'est toujours la bonne heure quand on a décidé de rien foutre ! Si Nanouk a vu deux flics au troquet d'en face, c'est qu'ils savent où le trouver ! Ils l'ont logé ! Ils sont peut-être déjà en route ! J'en aurais presque des suées... Je jette un coup d'œil dans la carrée, Berthe roupille encore avec acharnement. Idem pour Nanouk dans le salon. Je chope la valise dans l'entrée et le sac de frusques et de bricoles que j'avais en taule. Les clés de la valoché sont accrochées à la poignée par une ficelle !... J'ouvre et découvre le pactole en petites coupures, les Pâlaconnards n'aiment pas les gros biftons difficiles à écouler, c'est bien connu. La valoché est pleine, cent mille billets de vingt euros, je compterai précisément plus tard : je prends une décision ferme et définitive : décaniller !

Après la mort subite et choisie de Molux, tué par son ambition démesurée et pourtant possible (les ministres flics n'ayant pas besoin d'être intelligents puisqu'il leur suffit d'être aux ordres et qu'importe qui les donne, comme tout fonctionnaire zélé), le chef en place fit descendre hiérarchiquement son souhait de remplacer ce brave commissaire par quelqu'un de moins con tout de même, de moins loufoque et de moins ambitieux. Ce qui perturba un moment le sous-chef car lui-même n'était pas des plus grandes lumières... Il transmit l'injonction à son adjoint qui fit de même et ainsi soit-il. Enfin, pas besoin de passer une annonce, les candidats ne manquent pas ! Après moult entretiens, exercices divers, variés et avariés, analyse complète des états de service, de l'état de santé, de l'État c'est moi et de l'état sœur, il n'est resté que deux candidats : Jeannette Quichon, en poste à Montreuil, et Jobig Orneau, en poste à Quimper.

La vive intelligence ministérielle brilla de tous ses éclats au moment de départager les deux derniers autant que valeureux candidats. Après avoir pensé à nommer celui qui aurait le zizi le plus long... Et après avoir constaté l'ineptie de cette proposition. Après avoir pensé à faire faire une dictée avec des mots ! Un problème

d'arithmétique, un match de Cluedo, constatation est faite que les résultats seraient nuls, à la mesure des supérieurs bien plus qu'à celle des subalternes.

Le ministre s'exaspère, le temps passe inutilement, arrive donc le moment où il se dit en le constatant et en jouissant enfin de son pouvoir : je suis le chef ! Et il nomme Jeannette Quichon ! Parce qu'elle est plutôt pas mal roulée et qu'on ne sait jamais et parce que je suis le chef ! Hélas, quelques instants après avoir signé le papelard qui... Il apprend coup sur coup que : premièrement, Jeannette Quichon est en vacances, elle se repose à la campagne, à Sainte-Mamelles, sa rivière, sa piscine, son camping, ses espadrilles, sa cathédrale, son fromage, son cimetière. Deuxièmement, Le corps décapité de Jeannette Quichon a été retrouvé sur le parvis de la cathédrale. Le rapport précise que le corps et la tête, un peu plus loin, ont été retrouvés par un couple de vieilles bigotes qui venaient nuitamment faucher des hosties dans la sacristie. Les vioques ont vu un individu moyen de taille moyenne, d'âge dans la moyenne, les cheveux châtain moyen de longueur moyenne, habillé d'un short et muni d'un sabre gigantesque, qui prenait la fuite en courant comme une chaloupe par gros temps. La nuit étant noire, le ciel sans lune et couvert, les vieilles peaux parfaitement bigleuses, qui venaient comme elles l'ont avoué « chaparder » le corps du Christ pour en faire une orgie d'hosties, n'ont pas été prises au sérieux.

Et pourtant ! Elles ne se sont pas trompées : celui qu'elles ont vu est bien l'ététeur de Sainte-Mamelles !

Nommé au poste très envié laissé vacant trop vite par le presque regretté Molux, et par sa successeuse, Jobig Orneau n'eut pas à s'occuper de l'affaire. Le ministre, ainsi que le chef de l'État, ancien ministre lui-même, ainsi qu'Europol, Interpol, monopole et Tronc Paul (sous-secrétaire d'État aux affaires urgentes, secrètes et puantes) le chargèrent de retrouver l'or disparu de la Banque de Pâlaconnie. Cet or ayant abouti, avant d'y être volé, dans les coffres de cette banque après quelques menues et diverses escroqueries et

dont les victimes, des États, paraît-il respectables, dont il convient de taire le nom, réclamaient le retour.

Le commissaire Orneau, sous les ordres directs du procureur Cidrolin et de la juge Ringard et dans le respect absolu de la justice et de la démocratie, rouvrit donc l'enquête menée par Molux et constata avec effarement l'étendue du vide laissé dans ce dossier par l'incompétence de son prédécesseur. Néanmoins, il avait les noms (supposés) et une des adresses d'un des coupables (présumés), mais hélas rien d'autre. Que l'adresse d'un gus qui avait balancé ses potes sans état d'âme pour qu'on le laisse tranquillement faire fructifier son magot... Presque quatre ans s'étaient écoulés depuis ce témoignage. Le témoin n'avait jamais été interrogé depuis. Molux avait arrêté le principal suspect (présumé), le nommé Bérigand. La juge Ringard l'avait encabané et depuis, rien à signaler jusqu'à la libération du suspect dénoncé, coupable présumé, qui, il est vrai, paraissait parfaitement innocent. Aucune trace du troisième larron. Molux calanché, Jeannette Quichon décapitée, Il restait au commissaire à faire ses preuves. Mais lui, au moins, Orneau Jobig, n'avait aucun engagement avec celui qui avait balancé ses complices (présumés). Il pouvait donc le foutre en taule ou l'utiliser comme bon lui semble. À condition de mettre la main dessus ou dessous selon la situation. Tout d'abord, mettre deux agents zélés obéissants et cons en planque devant l'adresse connue pour surveiller les allées et venues. Et pour cela, tout simplement, profiter des flics du commissariat de quartier, des hommes du commissaire Broncho...

Il fallut un certain temps, pour ne pas dire un temps certain, à ces deux braves agents pour se rendre compte que le présumé n'habitait pas à l'adresse indiquée. En réalité, l'immeuble avait été détruit, la rue avait disparu, le quartier avait été remanié en profondeur par des promoteurs avides de se remplir les fouilles et par des politiciens à la recherche de dessous de table conséquents. Même l'adresse avait déménagé, les habitants aussi, les bagnoles, l'épicerie de l'Algérien, le cordonnier, le charbonnier, le boulannier, le boucanier, le plafonnier et d'autres niers, tous les niers que vous voulez. Seul rescapé de

la catastrophe, *Le rendez-vous des amis*, trocson d'époque, avait servi de base aux deux agents qui, dès lors, n'eurent quasiment plus le temps de dessouler. Quand le commissaire apprit la nouvelle, il ne put se retenir et lâcha sans aucune retenue un « MERDE ! » qui fit trembler jusqu'au planton. Décidément, la bêtise de Molux avait fait des petits et ces retentissements même après des années le mettaient dans la panade.

Le lendemain de la libération de Bérigand, un fait divers particulier attira l'attention de Jobig Orneau qui lisait le canard en sirotant un gros-plant tiré sur lie en provenance directe du vignoble nantais de Bretagne, les arpions sur son bureau malgré l'important trou d'une de ses fumantes laissant apparaître un gros orteil aussi énorme que douteux. Dans la banlieue de la capitale, un individu a coupé des bras à plusieurs personnes après avoir fait une chute de vélo. Tout est lié par une logique imparable dans cette sombre histoire : selon les témoins et les victimes, l'individu était armé d'un sabre dont le fourreau s'était pris dans les rayons de la roue avant. Blessé à l'abdomen et saignant abondamment, l'individu a refusé l'aide que les témoins lui proposaient. Quand ceux-ci ont voulu avec entêtement appeler les pompiers, l'individu a tout d'abord assommé le bigophoneur d'une remarquable taloche, il a ensuite sorti son sabre du fourreau et il a frappé plusieurs personnes, les amputant proprement avant de prendre la fuite à pied, le vélo étant bousillé, sans que personne ne veuille le suivre et on le comprend !

Ce fait divers peu banal rappela à notre flic la manière dont le commissaire Quichon avait perdu la tête et rencontré la camarade à Sainte-Mamelles et la dextérité de sa maman quand elle préparait le boudin dans leur ferme du Finistère ainsi que l'aisance de Marco Pantani dans les cols. Pouvait-il y avoir un lien entre la libération du présumé suce-pet et le vigoureux ébranchage de banlieusards zélés ? D'autre part, il semblait bien à Jobig Orneau qu'un sombre évènement ancien avait déjà mis en scène un criminel armé d'un sabre. Cette affaire avait été jugée et rejugée, un juge en avait perdu la cafetière, les dossiers avaient disparu et le coupable présumé

avait bénéficié d'une mesure de grâce exceptionnelle. Le président de la République avait pensé lui confier le poste de bourreau et il avait fallu lui rappeler que la peine de mort était abolie depuis un bon moment, nouvelle qu'il avait accueillie avec tristesse. Quoi qu'il en soit, pensa tristement Jobig en finissant de lécher le fond de son verre, jusqu'ici je ne fais pas mieux que Molux ! Et ne pas faire mieux que cet abruti congénital n'est pas vraiment glorieux ! Il va falloir que je bouge ! Bouger était fatigant, rien que d'y penser... Jobig eut envie d'ouvrir le tiroir de son bureau et d'en extraire sa mini console de jeu... Mais soyons sérieux, bouger !

C'est à peine s'il eut le temps de bouger, de réintégrer ses panards dans ses grolles et de ranger son verre et la bouteille dans une armoire. Le bigophone fit son office en carillonnant sa musique désagréable. Le coup de grelot venait du commissariat du m'arrondissement. Le commissaire Broncho alertait Orneau sur la présence quasiment certaine d'un homme qui figurait en photo dans plusieurs dossiers concernant des affaires criminelles graves. Peut-être le mec que Jobig recherchait ? Broncho expliquait :

- Deux de mes lieutenants étaient en planque dans un troquet de la rue du cardinal Schrouptach pour essayer de choper un petit voyou qui emmerde le quartier, un petit voleur violent, minable et sans importance, quand un gus est entré dans le café, un mec avec un sabre à la ceinture... Il a montré à mes hommes qu'il les avait repérés... Eux, ils l'ont reconnu aussi, sans bien savoir qui c'était. Juste une photo sur le mur quoi... Ils l'ont coursé mais il a pris la fuite et les a semés. Tu es au courant de ce qui est arrivé de l'autre côté du périph ? Il ne doit pas y avoir beaucoup de mec à se promener avec un sabre ! C'est pour ça que je te sonne, ce mec est bizarre, ça pourrait bien être lui qui a raccourci Quichon, tu ne crois pas ? C'est pour le trouver que tu m'as demandé deux bonhommes ?

- Ouais ! Il y a de fortes chances que ce soit lui, mais comme ce n'est pas moi qui m'occupe de l'affaire Quichon... Ma hiérarchie suprême et adorée à laquelle je voue un véritable culte et une obéissance absolue, qui est aussi la tienne, a cru bon de confier l'enquête

à Lagourme de chez nous, secrètement, et surtout aux militaires... C'est vrai que dès qu'on sort du monde civilisé, on ne rencontre plus que ceux-là... Affirmatif chef ! Ah ah... Moi je suis sur le casse de la Banque de Pâlaconnie... Rien d'autre ; et Molux a fait un boulot à sa hauteur... Je suis dans la mouise ! Et de ton côté ? Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus... Tu as toujours la même femme ?

- Georgette ? Bien sûr.

- Les mêmes gosses aussi ?

- Ben... Ouais...

- Ah, je te plains mon pauvre Broncho ! Tu sais que tu m'as quelquefois servi d'exemple pour ne pas me marier et ne pas me reproduire ? Je t'en serai toute ma vie reconnaissant !

Mais le commissaire Broncho n'a pas attendu pour raccrocher...

Je n'ai pas vu passer le temps, tant mieux, je ne me suis pas ennuyé. Mais je suis tordu, coincé, cassé et douloureux ! Je me suis installé le plus confortablement possible sur le pucier dans la piaule que j'occupe à l'*Hôtel de mes Deux Mers*, au bord de l'une. Parce que quand je me suis subrepticement tiré de chez Nanouk avec mon père, j'ai foncé à la gare et j'ai brûlé le dur pour venir respirer l'air du pays. Pas très facile avec les trains de maintenant, je me suis planqué au dernier niveau des étagères à valoches, avec mes bagages devant moi et c'est passé. Je n'ai pas fait ça pour le sport : il ne me restait pas assez de thunes pour raquer le bifton, en dehors de la valise, bien sûr...

Je n'ai pas choisi le tapis le plus reluisant de la ville, mais le piaulier est un mec sympa et sa turne est propre. Donc je me suis installé sur le pageot pour compter les talbins. Et ça m'a pris tout le reste de la journée ! Dehors la nuit tombe en douceur, on est à l'ouest ici ça tombe plus tard et on est loin des pollutions capitalesques. Même au cœur des villes, le moindre coup de zef iodé nettoie les poumons jusqu'à la dernière alvéole, cela dit sans chauvinisme aucun mais cet air, on pourrait le mettre en bouteille, il saoulerait les citadins de Pantruche aussi sûrement qu'un litron de jaja.

J'ai commencé par sortir une liasse du tas pour vérifier que je ne m'étais pas fait entuber largement avec le coup des deux biftons qui font le sandwich autour de papelards merdeux genre Monopoly. Ça s'est vu ! Et les voleurs ne sont pas réputés pour leur honnêteté ! Après quelques bonnes liasses, j'ai eu des doutes sur le nombre de billets par liasse. Des fois que les Pâlaconnards ne mettent que neuf fafiots au lieu de dix... Avec ces escrocs de haute volée, il faut être méfiant ! Cent mille talbins à vérifier, à compter, ne pas se gourer ! Ce n'est pas une vie ! Tu parles d'un taf, je me demande s'il est possible de faire preuve quotidiennement d'une telle abnégation et être caissier dans une banque à tripoter la dentelle pendant huit plombs, tous les jours, pour être payé avec un lance-pierre ! Ça doit quand même filer des démangeaisons !

Enfin, je suis arrivé au bout, content d'avoir constaté que j'étais en possession de deux briquettes en euros. Avant que Molux me chope, c'était encore lauchem après le casse, j'avais collé ma valoche au frais sans y toucher. De savoir que j'avais tout ce pognon à disposition me suffisait, d'autant plus qu'il me restait assez de vaisselle de fouille pour voir venir. Maintenant j'ai l'intention d'en profiter tout en restant discret ! Ce n'est pas un problème, je n'ai pas l'intention d'acheter un tombereau de luxe ni une bicoque sur la Côte d'Azur. Mais comment faire ? Filer le magot dans une banque me gâche mon plaisir. Il paraît que l'on ne peut pas se passer de ces grinches de la haute pègre, les arnaqueurs patentés les plus pourris qui soient ! Pourtant, je n'ai pas vraiment le choix... À moins que je passe par une banque pour acheter de l'or... Mais ça me semble un brin ridicule, parce que du jonc, j'en ai un sacré pacsif qui roupille quelque part ! Où ? D'ailleurs il faut que je voie ça rapidement ! Je ne vais quand même pas foutre le camp en Suisse pour planquer ma fortune ! D'ailleurs, deux briques ça va les faire rigoler ! C'est même étrange qu'on n'ait pas trouvé plus de liquide, pour une banque aussi importante... Mais on a le jonc ! Enfin, on devrait l'avoir... J'aimerais le voir...

Je ramasse consciencieusement les biftons dans la valoche et je

pose le tout sur l'armoire. J'enfouille la clé. Suite de quoi je fouille le sac avec lequel j'étais au violon et j'en sors mon poste-radio. Après branchement, je sélectionne une station locale et je mets un tout petit peu trop de volume, à peine, juste assez pour qu'on l'entende depuis le couloir. Je ferme les rideaux devant la fenêtre en laissant assez d'espace pour que l'on puisse voir qu'il y a de la lumière de l'extérieur. Je crains les voleurs et ça me ferait bien chier qu'on me chourave mon oseille ! Ceci fait, je m'éclipse, j'ai faim ! Je n'ai rien bouffé depuis le petit-déjeuner de ce matin chez Nanouk, mon estomac fait un raffut pas ordinaire, on dirait qu'il chiale ! Je vais jusqu'au port, j'y avais quelques habitudes dans le temps. Je descends ces longs escadrins qu'il ne faut pas confondre, ni avec ceux de Rocamadour, ni avec ceux du placard.

Aucune trace de Bob dans le coinstot. Avant d'entrer dans un restau, j'ai fait le tour des rades dans lesquels Bob Nanouk et moi avions du crédit. Mais les proprios ont changé, la chalandise itou, les tarifs aussi ! Je n'ai même pas reluqué une tronche amicalement connue. Le contraire non plus ! J'ai fait le tour de tous les trocsos du port comme je l'avais fait il y a quelques mois alors que j'étais simultanément dans le burlingue de Ringard. Sans plus de résultats ! J'ai quand même éclusé quelques kilbus de kir, deux litres de pastis, une barrique de muscadet et un tonnelet de whisky écossais. Autant dire qu'il était largement temps que je m'installe dans le restaurant de ma copine Armelle et que je me sustente un brin pour éponger l'excédent. Pas de changement de proprio, pas de changement dans la qualité de la tortore, pas de changement non plus dans l'accueil : on se roule une pelle parfumée de derrière les fagots, dire derrière les tonneaux serait plus juste. Armelle remarque mon état « entre deux » comme disent les initiés de la chopine. Afin que je ne reste pas en déséquilibre, elle amène aussitôt un vin blanc sec fameux dont j'ignorais l'existence et qui vient tout droit de la presqu'île. Pendant que mijote la soupe de poissons et que cuisent les autres mets du soir, Armelle et moi taillons gaillardement une bavette, ce qui, dans un restaurant de poissons, ne manque ni d'arêtes ni de piquants. Elle est toujours aussi mignonne et je ne

parviens pas à retenir mes yeux qui plongent avec avidité dans les profondeurs de son décolleté. Heureusement, j'argoune une boutanche par la senestre et un godet par la dextre afin de contenir mes paluches dans une saine activité. Je ne souhaite pas foutre le boxon dans son gastos et je sais que son mec est chatouilleux et un chouia jalmince. Armelle a eu, il y a hélas bien longtemps, l'occasion de me le dire alors que j'avais tendance à m'endormir dans son pucier, après...

Elle n'a pas revu Bob depuis des années, pas depuis que Molux est venu m'arrêter et même certainement longtemps avant. Il a disparu et il n'a pas remis ses panards dans le secteur. Je sais qu'il fréquentait aussi, avec Nanouk quelquefois, une boîte homo dans la cambrousse du côté de Felno, mais je n'ai pas envie d'aller y voir. Chacun son truc et les vaches seront bien gardées ! Je m'occuperai de Bob plus tard. En attendant, je passe à table.

Retour dans ma carrée. J'allume la téléloche pour regarder le journal de la neuille. Le hasard étant toujours ce qu'il est, je tombe sur un débat, un forum, une discussion ou je ne sais quoi qu'il convient semble-t-il d'appeler en français : un talk-show ! Je m'abstiens de mettre le son pour l'instant, j'attends les infos. Je m'installe sur le plumard, avec une petite réserve de bières, parce que j'ai quand même besoin de digérer ma gamelle de soupe, mes quatre douzaines d'huîtres, mes trois litres de moules, mes six tourteaux bien remplis, mes cinq homards, mes quatre baudroies, mon petit kilo d'encornets, mon thon albacore et la casserole de beurre blanc qui va avec et enfin, ma glace à la palourde et à la coque avec du sucre de canne — un régal !

Je me sens un peu ballonné, situation rare que j'impute aux kirs royaux, nombreux, que j'ai bus pour accompagner mon repas. Envisager un régime ne sera pas, bientôt, superflu. Si ce bouquin dépasse les deux cents pages, j'explose ! J'essaye de comprendre de quel sujet causent les érudits du soir dans la lucarne en couleur. Érudits du soir, espoir ! Je mets un peu de volume, de quoi esgourder mais à peine. Après avoir englouti le contenu mousseux de deux

canettes, je pige que les vieux barbons télévisés jactent de la Pâlaconnie. Celui qui est le plus véhément est un tout petit mec maigre et chevelu de gris sale et au pif protubérant, la tronche en coin de rue, fringué d'un imper déformé ouvert sur une veste noire, une liquette grise et une cravate crade. La loi des contrastes a été respectée, il s'adresse à un mastard peinard doté d'une gueule de mastiff à qui on aurait greffé des yeux de cocker ou de saint-hubert. Le mastard se mare. Il est fringué comme un mec pété de thunes et qui veut le montrer. Il a les accessoires, la tocante, la gourmette, les bagoues... Les autres personnes présentes ont l'air de s'emmerder sérieusement mais, soudain... Je me dresse sur le plumard ! Ce zigomar à tronche de vieille morue syphilitique, je n'en crois pas mes yeux, c'est bien le directeur et l'unique employé de la Banque de Pâlaconnie ! Le gus au flair exceptionnel, le truffier majuscule, l'ensaché de la banque ! Le con qui m'a, soi-disant, reconnu au commissariat ! Je me réveille totalement, je pousse un peu plus le volume pour ne rien rater et, sous le coup de l'émotion, j'avale trois bières sans même prendre le temps de respirer. J'ai le palpitant qui accélère sévèrement, j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose d'important et que je suis concerné. Je pense immédiatement à Nanouk, je me dis qu'avec ses conneries, il a dû se faire choper et qu'il n'aura pas cette fois-ci la chance qu'il a eu dans l'affaire du couvent. Même si on ne revient pas sur la chose jugée, s'il se fait arrêter, il n'est pas prêt de sortir ! Sauf évasion, bien sûr...

Mais mon emballement pendulatoire est inutile. Les dicos qui jaspinent dans le poste ne sont pas des poulets, ils ne sont simplement pas d'accord sur l'origine de la Pâlaconnie, ou plutôt sur l'origine du nom « Pâlaconnie. » Le mastard penche pour la version historique la plus connue et reconnue : des bagnards qui deviennent les maîtres d'un navire qui les emmène à la grotte, les îles du Salut en Guyane. Ils balancent tous les matons et tous les marins à la baille et se retrouvent libres, mais comme des cons, parce qu'ils ne savent pas manœuvrer ! Pendant quelques temps, malgré tout et parfaitement au petit bonheur la chance, ils piratent quelques cargos, quelques paquebots, quelques optimistes, trois sous-marins jaunes,

une baleine et un vaisseau fantôme wagnérien. Ils récupèrent tant de pognon, de bijoux et de richesses diverses que le bateau devient lourd et s'enfonce en loucedé. Une tempête (évidemment) les dirige droit sur les saloperies de rochers qui entourent la Pâlaconnie, qui ne s'appelait pas encore comme ça si l'on en croit les savants. Les forçats se chicorent sur le rafiote. Tout le monde a son idée pour éviter le naufrage... Le plus balaise prend la barre et fonce vers les récifs. Tous les autres gueulent : « PAS LÀ, CON ! PAS LÀ CON ! » Les survivants choisiront ensuite ce nom pour ce morceau de granit désolé qu'ils nommeront la Pâlaconnie.

Le minus cradingue a une autre version, selon laquelle, au nième siècle avant Jean-Claude, la jeune princesse ibérique Connie a embarqué sur une galère pour un voyage devant l'emmener du port d'Aurillac, dans le Cantal, jusqu'aux confins subpolaires du Nord de la mer Michel pour y épouser son cousin de lait, le père Lustrucul, afin qu'il devienne son cousin par alliance. Aurillac, qui, comme chacun sait, était à cette époque le plus important port de commerce de la mer Lob-Ache, spécialisé dans la traite des vaches et l'exportation de fromages. Mais v'là ti pas que Connie tombe éperdument amoureuse de Spartacul, qu'elle a vu dans un cinéma sur le boulevard, et qui rame ! Ainsi donc : Voilà ! Du coup ! En fait ! (Car c'est ainsi qu'il convient aujourd'hui de locuter dans le poste dès qu'on en a l'occasion.)

Une nuit, alors que la galère double le cap Pif Rouge, Connie parvient à libérer Spartacul qui, aussitôt, profitant de l'aubaine (entre autres) lui fait perdre son pucelage et l'expédie au septième ciel. C'est une découverte ! Connie prend un panard d'enfer ! Pendant que son premier amant tue les infâmes esclavagistes et les balance dans la flotte afin qu'ils nourrissent la bouillabaisse, Connie l'Ibère libère les autres rameurs afin qu'ils l'a bouillavent et la baisent. Ce n'est que lorsque, épuisée par tant d'exercices, elle daigne roupiller, que les galériens qui n'en sont plus peuvent faire le point, élire un responsable et choisir une direction. Ainsi Spartacul plébiscité prend la barre et désigne à coups de pied dans

le train arrière une cinquantaine de volontaires rameurs. Les autres peuvent se reposer et se sustenter pendant ce temps-là. Ne connaissant que dalle à la navigation mais point trop con n'étant, Spartacul choisit de suivre le soleil et, donc, la galère se met à tourner en rond du matin au soir et s'essaye au sur-place pendant la night car vers l'est, vers l'ouest et vers nulle part, sans les courants...

Heureusement, la tempête (évidemment) arrive, le soleil se planque, l'orage éclate, le tonnerre gronde, la neige se met à tomber, des grêlons gros comme des mammouths laineux, la coupole de la grande mosquée, des grenouilles, des dolmens, la Pape-mobile, des capotes anglaises, des bénitiers : c'est l'apocalypse ! Connie se réveille, elle a le trouillomètre à zéro, elle se propulse sur Spartacul qui essaye désespérément d'éviter les écueils, les récifs, les cailloux, les menhirs, les icebergs et les rochers qui, soudain, se dressent devant la proue. Mais Connie, qui a le feu à la poupe, affolée à l'idée qu'elle va caner sans plus jamais prendre son pied, s'accroche à la barre avec toutes ses mains et même avec... Spartacul hurle alors ces mots qui restent définitivement dans l'histoire : « PAS LES DENTS ! NON ! PAS LÀ CONNIE ! PAS LÀ CONNIE ! » Mais c'est déjà trop tard. Le choc est violent, Spartacul est éjecté quand la galère s'écrabouille comme une merde sur les brisants. Il meurt dans l'accident, émasculé par la brave Connie, vidé de son sang ! Bien entendu les galériens choisissent de nommer ce caillou la Pâlaconnie.

Alors là ! Le mastard est hilare, le minus vire au rubicond, il cramoisise ! L'animateur de l'émission, qui aurait aimé être pâlaconnard mais qui n'a pas les moyens, interroge tronche de morue le banquier pour lui demander son avis. Celui-ci hésite un moment et il fait tout un discours circulaire et masturbatoire qui fait la démonstration qu'il serait plutôt de l'avis du minus mais qu'il préfère être de l'avis du mastard parce qu'il craint de prendre une taloche. Il est vrai que si le gros rigole, il montre aussi qu'il approche de ses limites de flegme, il commence à remuer dans son fauteuil comme s'il voulait calfeutrer une fuite, ce qui reste une possibilité, après

tout... Le banquier le regarde avec frayeur et il évite les sujets qui pourraient le fâcher. Par contre, il s'indigne contre le fait que les habitants de la Pâlaconnie sont appelés les Pâlaconnards et les Pâlaconnasses, ce qui, en France et en général dans la francophonie, fait rigoler tout le monde. Il estime qu'on devrait les appeler les Pâlaconniens et les Pâlaconniennes ce qui serait plus poli. Et voilà le débat relancé ! À la question « Qu'en pensez-vous messieurs ? » lancée par l'animateur en direction des rivaux de l'histoire pâlaconnasse, le minus défie le balaise rigolard en affirmant :

- Il est évident que le véritable nom des habitants de la Pâlaconnie devrait être les Pâlacons et les Pâlaconnes !

- Ah ah ah ! Et pourquoi pas comme le dit cet abruti pâlaconnard (le mastard montre du doigt le banquier à tronche de morue syphilitique) : des pâlaconniens et des Pâlaconniennes ? Non ! Arrêtez de prendre les Français pour des imbéciles, espèce de résidu cradingue ! Qu'espérez-vous ? La seule erreur dans la dénomination de cette bande de gangsters ravagés du bulbe est la suivante : puisque les individus de sexe masculin sont appelés les Pâlaconnards, les individus de sexe féminin devraient être appelés les Pâlaconnardes et non les Pâlaconnasses.

- Ah mais non ! s'insurge le minus.

- Vous êtes un gros tas inculte ! Parce qu'.....

Je coupe le son, je décapsule la dernière cannette et j'en avale le contenu d'une solide gorgée. Je laisse les savants s'envoyer des gentillesses, ils m'emmerdent ! Je m'évacue vers les chiottes pour tirer les oreilles à Clovis, je vire tous les cadavres dans la poubelle *ad hoc*, suite de quoi je reviens me pager. J'éteins la téléloche, la lumière et je m'endors tranquille.

Ce n'est qu'un rêve. Un vrai ! Pas de dédoublement étrangement bizarre autant que très peu ordinaire. Je n'ai pas bougé du plumard pour faire un tour à Sainte-Mamelles ni ailleurs d'ailleurs ! Sinon que je me souviens parfaitement bien de ce que je me suis montré en roupillant et que c'était choucard ! Pour mégnace qui ne me souviens que très rarement de mes rêves et qui kiffe la montagne, c'était même super choucard ! C'était le printemps avec plein de fleurs sauvages pour réjouir les châsses. Des oiseaux, des renards, des chamois, des rabbins, des escargots, des soles meunières, des diplodocus qui cavalaient dans les prairies et dans les bois. Enfin, pour les rabbins je ne suis pas sûr... Et peut-être que les soles meunières ne sont rien d'autre qu'un souvenir de mon repas d'hier soir... Mais je crois bien que j'ai reconnu l'endroit. Je n'en mettrais pas ma tronche sous la guillotine mais je crois bien... Que... Ces pics pointus turlututu qui dominent une vallée encaissée comme il y en a dans tous les paysages de montagnes jeunes et qui sentent bon... Ça me rappelle quoi ? Une affiche touristique peut-être ? Bon, l'envie de licebroquer matinale me tire des draps. J'ai quelques litrons en trop qu'il est urgent d'abandonner dans le lavabo. Ma tocante m'indique sept plombes moins quarante-cinq, soit environ six heures et quart,

ce qui est vraiment de bonne heure pour un mec qui n'a pas de programme précis et qui est qui plus est en vacances ! Mais j'ai fini de roupiller, c'est comme ça ! On prend des habitudes ma pôv dame ! Sacrée cabane ! Je me fringue un minimum, d'un calbut et d'un tee-shirt, avant de passer un coup de grelot à la réception afin que quelqu'une, et jolie, pourquoi pas, m'apporte de quoi me sustenter et le canard du jour pour me ravitailler en informations.

En fait de soubrette évidemment accorte et court vêtue, petit tablier blanc sur mini jupe noire à ras du q, c'est le taulier soi-même qui s'annonce et qui m'amène ma tortore matinale. Il s'attarde deux broquilles pour dégoïser trois conneries sur la météo qui est glaciale, ce qui le trouble mais il est vrai que pour les imbéciles qui sont de plus en plus nombreux hélas, qu'il fasse froid en hiver est devenu anormal ! C'est perturbant quand il y a de la neige sur la route, du verglas, des frimas collants. C'est tout le système qui coince, les banques et les usines, les hypermarchés et tout le tremblement consumériste ! Comme quoi il est bien fragile ce système pourri ! Et comme personne ne veut mettre des thunes pour raquer des mecs pour déneiger et déglacer les routes et qu'il n'y a plus de services publics, c'est le bordel intégral et ô combien réjouissant ! Le brave homme entreprend de discourir sur le réchauffement climatique, mais comme il n'y comprend rien et qu'il confond les prévisions à une semaine et le climat du quaternaire, son discours cesse rapidement. Je crois qu'il aimerait une forte accélération dans le chauffage planétaire pour que l'hiver disparaisse...

Pendant ce temps, je m'installe devant la table sur laquelle il a posé son plateau. Je suis décidé jusque-là à entamer un petit régime afin de perdre quelques kilos. C'est vrai qu'en cabane, on épaissit facilement à ne rien foutre, l'exercice principal consistant à bâfrer. Je me contente donc de manger une demi-douzaine de croissants et une baguette, malgré qu'il ne s'agisse pas de mon pain préféré. Surtout une baguette fraîche (pas comme George), pas assez cuite, pâteuse et sans goût. Et ce serait, paraît-il, le brignolet préféré des Frantçouses ! Enfin, avec une livre de beurre salé et un pot de

confiote, ça passe. L'hôtelier a regagné la réception discrètement en considérant le peu d'impact de son niais propos sur son involontaire auditoire.

Deux lignes à la une du baveux : « LA POLICE SUR LES TRACES SANGLANTES DE L'ÉTÊTEUR DE SAINTE-MAMELLES. »

Voir page 2.

Ce que je... Donc, le pisseur de copie raconte que :

« Le fameux commissaire Lagourme, de la BAS, Brigade Anti-Salopiots, s'est présenté au domicile d'un dénommé Nanouk Herbléd, présumé et supposé suspect dans l'affaire dite de Sainte-Mamelles sur laquelle les gendarmes de Saint-Locdu enquêtent conjointement ; suspecté et présumé aussi dans celle de l'amputation volontaire de banlieusards secouristes suite à une chute de bicyclette. Surpris par l'intrusion matinale et policière, le suspect a eu le temps de sortir son sabre et le commissaire Lagourme n'a dû son salut qu'à sa bravoure argousine et néanmoins exceptionnelle et à la vigoureuse poussée qu'il a donnée dans le dos de la bignole de l'immeuble, zélée auxiliaire de police pour l'occasion, poussée qui a expédié celle-là à la décapitation immédiate autant qu'instantanée. Profitant de la fuite courageuse du commissaire et de ses hommes (une retraite stratégique), le suspect, ainsi que sa compagne (une fort jolie blonde aux fesses rebondies et aux roberts avantageux) sont partis tranquillement. Ils ont été vus pour la dernière fois à la gare du Sud mais personne ne peut dire dans quel train ils sont montés ni dans quelle direction ils. Devant la gravité des faits, le procureur de la République Cidrolin a confié l'enquête au juge Ringard qui a convoqué aussitôt le commissaire Lagourme. Celui-ci devrait être reçu demain au palais de la République pour être décoré, par le président lui-même, de la Croix de la témérité prudente pour son action magnifique et la sûreté de ses réflexes dans cette affaire.

Il semble que madame le juge Ringard souhaite associer à cette enquête le commissaire Orneau, remplaçant de la commissaire Jeannette Quichon, assassinée par le suspect présumé. Quichon

Jeannette qui remplaçait le commissaire Molux décédé brusquement d'un suicide ayant provoqué une avarie majeure dans sa tuyauterie. Le commissaire Jobig Orneau dont la tâche actuelle est de retrouver les coupables du casse de la Banque de Pâlaconnie, affaire dont on connaît les retentissements internationaux. Nous espérons avoir plus amples informations demain, sinon je me demande bien ce que je pourrais écrire dans ce baveux à la noix ! Hormis bien sûr un article habituel sur la présence du président aux obsèques de la concierge, puisqu'il ne rate jamais une occasion manipulatrice de montrer son extraordinaire compassion pour le petit peuple miséreux qu'il contribue à maintenir dans la misère... »

L'échotier a préféré rester anonyme, l'article n'est pas signé... Je constate plusieurs choses simultanément et d'importance égale :

- 1) Rien d'autre ne m'intéresse dans le canard.
- 2) J'ai terminé mon très petit petit-déjeuner de régime.
- 3) J'ai envie de balancer mon rondin.

Agissant en fonction de l'urgence, je commence par allumer la radio sur France-Musique et j'ai la chance de ne pas tomber sur un opéra car les opéras m'emmerdent et je n'en suis même pas désolé. Je poursuis par le passage aux tartrisses, suite de quoi je prends une douche avant de revenir dans la carrée pour chercher des fringues. Je crois toujours être seul, je n'ai rien entendu... La jeune gonzesse qui est en train de retaper mon plumard me regarde sans cacher sa surprise alors que, de mon côté, je la regarde sans cacher mon service trois-pièces. Berthe est bien loin déjà et je sens bien qu'il se passe quelque chose d'agréable... D'autant que la demoiselle n'a pas l'air offusqué ni apeuré, qu'elle sourit et qu'elle est bien mignonne. Je jette quand même un coup d'œil sur l'armoire pour constater la présence rassurante de ma valoché. Après quoi je donne un coup de main à la nénéte pour redéfaire le page. Et...

Et elle se marre en me repoussant gentiment, malicieusement et fermement. Je me sens con et minuscule tout soudain... Je saute à pieds joints dans le premier calbut que je rencontre et je passe un

tee-shirt en vitesse en balbutiant des excuses qui la font rigoler de plus belle. Je reviens à un comportement plus normal, je remercie Sophie qui, elle me l'apprend en même temps que son prénom, n'est autre que la fille du patron et qu'elle attend avec impatience que celui-ci dévise pour prendre sa place avec des ambitions pour changer la catégorie de l'hôtel. Qu'elle prie chaque jour pour un petit AVC, une rupture d'anévrisme, une noyade, un cancer, une extrême glissade, une décapitation, une crucifixion involontaire et accidentelle, une chute de vélo, une fracture du cerveau, un infarctus demi au carde mais que son Dieu reste sourd à ses implorations. Qu'elle aime la bière belge, le chocolat suisse, parler, les grands bruns, la musique celtique, les marguerites, les lits à baldaquin, jouer au golf mais surtout qu'elle veuille en faire un palace avec casino et qu'elle est disponible à partir de dix-huit heures si par hasard je souhaite l'inviter à croûter. On verra ça, pourquoi non ? Mais il n'est pas encore neuf plombs du mat' et je n'ai pas envie de me projeter jusqu'à ce soir.

Il est temps que le mousmé dégage, parce que j'ai bien l'impression que je pars faire un tour à la mer ou à la montagne... J'ai le temps de verrouiller la lourde et de m'asseoir. Je suis curieux de ma destination...

C'est l'enfer ! La poussière jaune qui flotte dans l'air, le boucan atroce qui déchausse les ratices en cinq minutes, le froid qui englobe le tout ! Qu'est-ce que c'est que ce chantier ?

Je déverrouille la porte parce que j'ai oublié d'accrocher à la poignée la fameuse affichette : « Ne pas déranger ». Pourtant j'y suis et je n'y suis pas ! J'améliore encore le système, je gagne en maîtrise ! Ce que je fais avant de recrouiller et de revenir me poser sur le pad-dock.

A priori la poussière, plus lourde que l'air, descend, donc il faut que je monte et même que je fasse fissa si je ne veux pas choper la silicose ou quelque chose d'approchant. Je grimpe au pif dans la caillasse, je me déchire les arpions et j'en profite pour constater que

je suis presque à poil, avec juste un tee-shirt et un calfouette pour planquer mes bijoux de famille.

Dans la carrée je me démène : j'enfile mon futsal, une paire de chaussettes et mes grolles. Pour le reste, ce n'est pas en cabane qu'on fait l'effort d'efforts vestimentaires, sinon pour se pointer aux assiettes ou en correctionnelle. Alors je mets une liquette, un sweat-shirt et un blouson par-dessus.

La transformation a réussi, de justesse : à peine fringué je croise un gugusse en combinaison de taf avec un casque sur le crâne qui lui donne plus l'air d'un con que d'un moulin à vent. Quoique... Et ce mec m'apostrophe ! Mais j'entrave nib à ce qu'il raconte, il y a trop de boucan. Je vois bien, au mouvement du casque, qu'il fronce des sourcils. Il sort d'une de ses fouilles un téléphone énorme et il gueule qu'il se demande bien ce que branle la sécurité. Là, c'est michto, j'ai bien esgourdé. Je fais comme si le mec n'existait pas, je poursuis ma grimpette pour dépasser le nuage. Je suis d'autant plus pressé que le sol est mouvant. La caillasse que j'escalade a des tendances à faire le chemin inverse, ça tremble, trépide, vibre, flageole, frémit, oscille, bref, ça bouge. Je me magne et le mec, toujours collé à son turlu, me file le train.

Il a les bons croquenots pour arquer sur ce terrain. Il me rattrape en quatre foulées et il me tire vers lui et je ne me défends pas parce que je descends de deux mètres à chaque pas que je fais pour grimper de vingt centimètres. J'ai bien raison de suivre le casqué autant que mon instinct, il m'évacue en deux coups les gros en dehors de ce terrain tremblant, sur un sentier terreux sec, dur et pentu (sur un chemin montant, sablonneux, malaisé). On monte en vitesse pour sortir du nuage de poussière et du nuage de décibels. Personne pour pousser la diligence de La Fontaine. J'arrive même à cavalier dans la pente, tant j'ai le sentiment d'une urgence, à côté d'un torrent de pierraille qui descend et dont je viens de m'extirper. On sort du nuage de poussière et le chemin tourne sur la drauche puis sur la goite et s'enfonce dans la côte, ce qui éloigne évidemment le bruit. J'avance encore un peu mais j'ai le palpitant qui me joue un drôle

de jazz mal rythmé et il est temps que je fasse un break. Ce que je, en posant mon cul sur un cube de béton que je pourrais croire placé là exprès, mais comme j'ai autre chose à penser, je ne crois rien et je m'époussette. Dans un coin circulaire de mon angle de vue, je me vois assis sur le plumard, inquiet, tourné vers la lourde. Je laisserais bien une de mes portugaises traîner dans la carrée mais je n'en ai pas le loisir car le travailleur casqué radine et il :

- QU'EST-CE QUE VOUS FOUTEZ LÀ ?! (J'entends bien que ce mec doit souvent jacter dans un environnement bruyant, il huche comme un baryton d'opérette.)

- Où ? Où là ?

- COMMENT ÇA OÙ ? ICI !

- Ici ou là ? Faut savoir...

- VOUS VOUS FOUTEZ DE MA GUEULE ?!

- Qui ? moi ?

- Ah ! Venez par là...

- En haut ?

- BIEN SÛR EN HAUT ! VOUS VOULEZ RETOURNER VERS LE CONCASSEUR ?

- C'est vous ?

- Quoi ? QUI ?

- Le casseur ?

- VOUS ME PRENEZ POUR UN CON !

- Mais non...

- BON, RÉPONDEZ, QU'EST-CE QUE VOUS FOUTEZ LÀ ?

- Je n'y suis pas, vous faites erreur !

- COMMENT ÇA VOUS N'Y ÊTES PAS ! OÙ ÊTES-VOUS ALORS ?

- Assis sur mon lit, à l'hôtel...

- C'est plutôt un hôpital psychiatrique votre hôtel, non ? (Il a le sourire en coin.)

- Pas du tout, ce n'est que l'*Hôtel de mes Deux Mers*. D'ailleurs il va falloir que je me réunisse, je le sens.

- Il va falloir quoi ?

- Que je me retrouve... Vous ne pouvez évidemment pas comprendre...

Le mec a repris son talkie et il gueule encore qu'il a demandé la sécurité et que personne se ramène, qu'est-ce que c'est que ce souk ! Qu'il a autre chose à faire que se balader avec un dingue qui voulait passer par la concasseuse, qu'il arrive vers le poste 12 et que, s'il n'y a personne, ça va chier. Après quoi il se tourne vers moi :

- Ne vous inquiétez pas... Quelqu'un va venir vous chercher.

Je ne suis pas inquiet, pourquoi le serais-je ? Je me gondole intérieurement sans répondre. Mais quand même, il y a des failles sérieuses dans mon système dédoubleur. Je n'ose pas penser à ce que ça doit faire de tomber dans le broyeur ! Si j'y pense je défaille ! Et la gueule de la soubrette, la jolie et bavarde Sophie qui trouverait une montagne de bidoche hachée à l'hôtel, sur le plumard... Je regarde le paysage et je n'en reviens pas : on domine une vallée assez encaissée, profonde. Je vois un village tout au fond, une route, des bagnoles et des bahuts comme des fourmis. C'est loin en bas tout ça. En haut, des pics et des crêtes comme ailleurs en montagne. Mais quelles montagnes ?

- Vous pouvez me dire où on est ?

- Parce qu'en plus vous ne savez pas où vous êtes ?

- Ben non, je n'ai pas choisi ma destination... Alors, où est-on ?

- Au Monchestein...

- Dans la principauté ?

- Ouais !
- Cette vallée... C'est la vallée de Tontroulà ?
- Ouais, vous vous retrouvez ?
- Je n'y suis jamais allé.
- Mais vous y êtes !
- Ce village, c'est quoi ?
- C'est Redduk, le seul village de cette vallée.
- Qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?
- Ah ah ! Je me le demande !
- Bon je me tire. Regardez là-haut !

Le mec suit du regard la direction indiqué par mon index. Depuis un moment, je suis presque sur le manège du retour, j'ai fait ce que j'ai pu pour retarder le voyage mais je ne peux plus rien y faire. Je me retrouve assis sur mon plumard et quelqu'un toque à la lourde. Ma montre me montre qu'il est zheure, déjà !

Je rigole en imaginant le travailleur casqué sur son chantier de montagne au Monchestein. Il m'a pris pour un louf et maintenant il croit que c'est lui qui barjote... Dommage que je ne puisse pas assister au spectacle, il doit se gratter le casque : sa tronche d'ahuri doit valoir le coup d'œil !

Berthe en a gros sur le cœur, autant sur l'arrière-train, et maintenant elle en a aussi gros sur la patate. Avec le pote à Nanouk, ce Bérigand fraîchement sorti de taule, elle a voyagé, elle a été au fade comme jamais avant et il l'a tellement ratatinée qu'elle a raté la suite ! Quand elle s'est réveillée, Bérigand avait mis les bouts, elle se retrouvait seule avec Nanouk, sa gueule de bois, ses roupettes pendouillantes, son sabre et elle avait manqué un épisode ! Peut-être bien plusieurs ! Le Nanouk est barré pour chercher le pognon qui revenait à Bérigand, il est revenu puisqu'il est là et Bérigand a mis les voiles puisqu'il n'y est plus ! Pognon pas pognon ? Et quel fric ? Comment savoir ? Nanouk qui est parfaitement givré, prêt à se castagner avec une armée entière, lui l'étêteur de juges, de flics, de pécores, de cochons et de divers bestiaux trouvés au hasard de ses pérégrinations, le sodomiseur de chèvres, de curés et de canards, lui le fier maître-sabreur, le docteur ès braquemard, le décapiteur de nonnes, le décrosseur d'évêques, l'émondeur de concepige, le guillotineur toutes catégories, l'amputeur de théières, le trancheur de charcutières, bref, Nanouk Herbléd, a quand même l'air de s'écraser devant Bérigand ! Il file droit ! Il a les jetons ! Sous prétexte qu'ils sont potes depuis qu'ils sont mioches ? Apparemment quelle

belle amitié ! Il y a eu certainement des moments forts entre eux pour qu'ils soient accrochés comme ça ! Une tolérance absolue, une fidélité exemplaire ! Mais alors, pourquoi Bérigand a-t-il mis les bouts ?

C'est pourtant elle, Berthe en personne, qui a poussé Nanouk à se déplacer pour cueillir Bérigand à la lourde de la cabane ! Elle qui ne connaissait Bérigand que par l'intermédiaire d'une photo ratée publié par un quotidien bien-pensant, au moment de son arrestation et qui l'avait tout juste aperçu, esquiné, quand Molux l'amenait au palais de justice. Et elle a raté les retrouvailles entre les deux complices qui se sont rincé la dalle dans un trocson, elle ne sait pas de quoi ils ont jacté ni même s'ils ont. Elle a préparé un repas frugal, quelques kilos de bœuf mariné dans le gros rouge, un quintal de patates, des topinambours, des navets, des rutabagas. Ils sont arrivés tard, elle est tombée sous le charme du libéré, elle en a joui mais elle n'a rien ouï ! Non ! Sont-ce eux qui ont piraté la banque ? Elle demeure dans l'ignorance...

C'est une faute grave, une faute lourde, une faute mortelle, une faute professionnelle ! Déjà qu'à partager une partie de la vie du voyou le plus ravagé de la terre, elle risque sa tête au plus mince délire ou delirium du loubard barjot, en plus elle risque maintenant la révocation des services secrets pâlaconnards qui ne révoquent qu'à l'aide d'un riboustin comac !

Car voilà le secret de Berthe dont la maman parfois distraite brodait au point de croix et aimait par-dessus tout la daube bourguignonne. Pauvre Berthe, son papa bien-aimé est mort même pas vieux d'avoir avalé accidentellement une pelote d'épingles, cent mètres de fil de coton et une paire de ciseaux tombée par erreur dans la cocotte. Cet évènement curieux et malencontreux, quoique triste, l'avait décidé à gagner rapidement du blé, surtout qu'elle n'appréciait pas les voyages en métro, ni en vélo. Sachant qu'il y avait un bon pacson à affurer en acceptant un contrat de six mois en Pâlaconnie, qu'elle avait déjà largué son berlingue, involontairement sur le tas d'antracite à la cave avec un cousin germain et

pourtant pressé, qu'elle avait vu déjà quelques barrettes de shit et quelques lignes de coke, qu'elle était ouverte à toutes propositions, qu'elle possédait sans conteste des arguments importants pour équilibrer son corps devant et derrière, qu'elle était dotée d'un fort tempérament, d'une grande souplesse d'esprit, d'un goût inné pour l'aventure et enfin qu'elle aimait par-dessus tout prendre son panard plusieurs fois par jour, elle s'était retrouvée au palais présidentiel de Pâlak, la capitale pâlaconnasse. Elle avait su se tenir si bien et su si bien servir le Pâlaconnard en chef, le fameux pâlaconprésident, qu'elle avait bientôt gagné la nationalité si convoitée par tant de larçons, tant de dictateurs et tant de P-DG voyous. Le président lui-même lui avait filé le passeport. En contrepartie, et même si elle possédait dorénavant la double nationalité, elle s'engageait dans les services secrets pâlaconnards pour une durée.

Néo-Pâlaconnasse, possédant la double nationalité, elle était revenue au pays en navion et avait pris un taxi depuis l'aéroport. Avec le magot, une rente qu'elle avait extorquée au pâlaconprésident, elle pensait être peinarde pendant un bon bout. Elle avait hésité sur le nom du palace dans lequel elle allait s'installer et s'était finalement décidée pour l'hôtel *Khan-ailemêm*. Le luxe n'y atteignait pas les sommets du palais pâlaconnard mais une fenêtre donnait sur les toits et il y avait un frigo plein d'alcools, et quelquefois du soleil dans la rue, ce qui était un changement important puisqu'elle arrivait de Pâlaconnie. Elle flânait, elle faisait du chopingue dans les épiceries, elle s'écoutait prendre du poids le soir au fond du plumard quand elle suçait distraitement les restes, l'os du gigot ou la carcasse du chevreuil. Bref, elle était bien, très bien, et peut-être même très très bien !

Et voilà la catastrophe qui se ramène sous la forme du casse de l'agence locale de la Banque nationale pâlaconnasse ! Le réveil obligatoire de la taupe pâlaconnasse ! Aussitôt sorti de sa première rencontre avec le commissaire Molux, le directeur de l'agence bancaire a contacté Berthe. Le président la chargeait personnellement d'enquêter sur ce casse, de récupérer l'oseille et de ratatiner les enfoirés de voleurs

qui avaient osé ! Non mais des fois ! On ne va pas se laisser emmerder par des minis, des résidus, des verrues, des nano-voleurs, des poètes, des géants des Flandres, des cyclistes, des marins d'eau douce, des peintreurs, des circassiens et des moustachus ! Elle avait carte blanche mais hélas pas carte bleue car les crédits n'étaient pas illimités puisqu'on venait de les faucher ! Berthe devait changer de standingue, quitter son hôtel de lusque et donc trouver rapidement une solution de rechange. Le pâlaconprésident, que la populace pâlaconnasse appelait affectueusement « le Parrain », lui promettait de pallier rapidement cette subite absence de fonds propres. Un peu partout dans notre beau monde, les machines étaient en marche pour laver et désinfecter les fonds dégueulasses.

Le problème résidait dans le fait que Berthe, pour gentille, nymphomane et ouverte qu'elle était, ignorait tout de la manière de pratiquer le métier d'agent secret et donc aussi celui de flic. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être une enquête. Elle n'avait encore jamais lu le moindre bouquin policier, se contentant pour ses lectures de l'annuaire des marées du marais poitevin, du guide Picholine de l'année 14 et du traité de Godefroy de Bouillon sur « la cuisine moderne face à la contemporanéité de la sauce aigre-douce dans le rôti de veau faisandé » publié aux éditions de la Sauge. Ce qui est comme lecture la quintessence de ce que l'on peut conseiller à des jeunes filles bien élevées mais qui ne prédispose pas spécialement au métier de poulet. Quoique...

La brave Berthe donc, sa chambrette luxueuse possédait (quelle merveille !) un téléviseur, savait comme toute une chacune que l'enquête avait tété confiée au commissaire Molux par la juge Ringard, elle-même libre et indépendante du pouvoir, en principe, tout en étant pressée et manipulée par les attentes parquetières et ministérielles et même présidentielles, par l'entremise du procureur Cidrolin. Dépourvue de compétences flicardes, la belle Berthe résolut de faire confiance à son instinct de chaude bougresse et elle s'en fut traîner ses guêtres et sa mini-jupette du côté du quai et du palais, quasiment certaine que dans ce quartier elle pourrait lever un per-

dreau. Elle entreprit donc de faire le tour du quartier et comme il faisait beau, elle ne se priva pas d'en profiter pour bronzer. C'est donc grâce à sa patience et sans que le hasard y soit pour couac ce soit, qu'elle aperçut l'autoproclamé meilleur flic du pays, Le fameux commissaire Molux, par un grand portail bleu sombre ouvert et donnant sur des imposants murs de pierre, mais qu'elle n'eut pas le loisir de lui adresser la parole paske celui-ci était en plein boulot et que ce boulot consistait à emmener le présumé suce-pet Bérigand chez la juge Ringard pour le foutre au gnouf. Car elle vit un fourgon arriver et Bérigand, entouré par une escouade de valets en livrée, n'avait pas l'air très en forme, ecchymosé qu'il était par la thérapeutique argousine. Molux étant réputé pour sa flagrante inintelligence, Berthe en déduisit qu'il était incapable de s'occuper de plusieurs affaires en même temps et que, donc, Bérigand était accusé du casse de la banque pâlaconnasse.

Forte de cette information qui ne lui servait à rien, puisqu'on emplacardait le supposé présumé suspect, Berthe descendit sur le quai afin de réfléchir et de parfaire son bronzage. Il ne lui restait que deux petites journées, une de tout juste vingt-quatre heures alors que l'autre aussi, avant de se faire virer de sa piaule. Un banc attirant capta son valseur qu'elle posa donc. Elle étendit ses guibolles sans se soucier que sa jupette mini et courte à la fois remonte jusqu'à son mignon ombilic et dévoile l'arachnéen tissu de sa culotte et le joli et doux relief de. Elle ferma les yeux, ce qui n'empêche en principe aucunement la réflexion et permet au soleil de brûler à point le dessus des paupières. Et c'est ainsi que, cette fois-ci par la grâce du hasard, elle fit la connaissance de Nanouk Herbléd qui, bizarrement présent aux immédiats environs du palais de justice, se promenait au bord de la flotte verte et marron et tumultueuse. Malencontreusement distrait, il se prit le sabre dans les nougats de Berthe, se mélangea les arpions dans le sabre, piqua du blaire sur les pavés et termina sa chute dans le bouillon ! Heureusement, alors qu'il était entraîné vers le fond limoneux et crade par le poids surprenant du sabre et de son fourreau plein de flotte, la poigne énergique de Berthe le ramena tout à la fois au sec et à ses fantasmes.

Écarquillé des quinquets, la bave aux babines, ruisselant d'eau et de concupiscence, le sabre menacé par la rouille, le fourreau débordant, la goutte au nez et la couille pendante, ainsi Nanouk apparut à Berthe ! Douée d'un fort instinct et éventuellement d'une double vue, elle envisagea instantanément tout le plaisir qu'elle pourrait tirer de cet individu et, au-delà du plaisir, le logement gratos, la bouffe et pourquoi pas, le pèse !

Berthe et Nanouk se présentèrent l'un à l'autre très terre à terre et mondains et migrèrent illico et presto vers un estaminet du voisinage, afin d'y déglutir un expresso ainsi qu'une poignée de spaghettis, un kilbus de sauce tomate et trois kilos de parmesan. Ceci fait ils se connaissent un chouia de plus. Berthe avait, pendant cette légère collation, raconté sa ruine, son imminent statut de clocharde, la destinée de péripatétipute qui guette au coin de la rue avec l'évidence du trottoir, les mandales du hareng, les maladies vénériennes, le virus, les neuilles au bloc, les séjours à l'hosto, la misère suintante, le sixième dessous sans ascenseur, les chiottes sur le palier, le tas de charbon à la cave, la douche municipale, le vélo crevé, le polichinelle dans le tiroir, le poulet de classe A, la manufacture d'armes et de choux-fleurs synthétiques, l'assassinat du contrecoup violeur, la promiscuité de la prison centrale, l'odeur miasmatique des prouts, bref la déchéance à brève échéance !

De son côté, Nanouk, toujours ému, avait persisté à fermer sa gueule, ne répondant à Berthe que par les grognements du porcelet dont on arrache un jambon pour savoir si c'est bon avant de passer au sacrifice final. Mais pour ours et taciturne qu'il soit, Nanouk a la main leste et bavarde. C'est en parlant par son entremise qu'il emmena la belle jusqu'à son entrepôt de chambres, qu'ils cabriolèrent pour s'essayer et essayer le pucier, avant d'embarquer le maigre bagage berthien plus en bonus toutes les serviettes, les savonnettes, les cendriers, le contenu du frigo, les draps, les couvrantes, le rideau de la douche, les ampoules électriques, le matelas et l'armoire. Le réceptionnaire surpris eut un instant le désir de s'interposer, mais la simple vision du sabre le maintint le pif collé entre

les pages d'un hebdomadaire pornographique-politique d'extrême-centre.

Depuis ce jour, d'autres, nombreux, étaient passés et trépassés. Avec des semaines, des mois et des années ! Berthe a eu le temps de faire plus amplement connaissance avec Nanouk qui semble, sans rouler sur l'or, être plutôt à l'aise. Ils se sont installés dans un petit appartement propre avec tout le confort, une femme de ménage (mais Nanouk les use vite, il faut en changer souvent), un vide-ordures, une salle de bains, une machine à laver et le grille-pain en option. Elle a tenté moult fois de faire parler son nous sabreur mais à par grogner, bouffer et pitancher, le Nanouk ne fait rien que fermer bien sa gueule !

Il se barre quelquefois de l'appart' sans prévenir, il revient deux semaines plus tard, crevé, sale, puant le purin, les grolles chargées de fumier, le sabre sale et émoussé qu'il affûte ensuite patiemment pendant cinq minutes, sa patience en ce domaine étant toutefois assez limitée, jusqu'à ce qu'il coupe comme un rasoir. Berthe l'a suivi une fois ou deux, mais ces filatures se sont avérées sans intérêt. La première fois, il s'était rendu chez un charcutier à Malakoff (la fameuse affaire du sabreur de Malakoff...). Grand amateur de bonne chair, il avait estourbi l'infortuné maître-artisan du porc et s'était farci la matrone avant de passer son sabre au fusil et de trancher quelques jambons, dont, par inadvertance, un des jambons de la pauvre commerçante. Il avait pris la fuite, en métro, tout en becquant ses cochonnailles. Il avait tété jusqu'à la gare de l'Ouest, où il n'avait pas pris de train mais un taxi. Berthe était restée comme une conne en le voyant partir dans la caisse du vampire. Il était revenu après une semaine, les bras chargés de cadeaux : une brouette, une palette d'ardoises d'Espagne, un pot de beurre de cacahuètes, un groseillier à maquereaux, deux litres d'eau de javel et des biscuits apéro. Berthe l'avait entraîné au plumard en espérant lui tirer des confidences mais ce n'est pas exactement comme ça que s'appelle ce qu'elle était parvenue à lui tirer...

Une autre fois, elle l'a vu entrer dans un magasin de fringues et

en ressortir en costard-cravate sombre, la liquette blanche éclatante, le fourreau ciré, la lame étincelante. Seuls les pieds nus dans des tongs en plastique jaune fluo pouvaient choquer. Il s'est ensuite directement rendu, en autobus mais en regrettant le temps des véhicules hippomobiles, dans un immeuble chic de la cité des Six Mille Marins à l'Heure, aussi appelée la cité des Six Nœuds. Dès qu'il a eu disparu dans l'ascenseur, Berthe est entrée dans le hall et a étudié les blases sur les boîtes à lettres. Elle a été surprise de trouver celui de Nanouk et Joséphine Herbléd et leurs enfants ! Elle s'est planquée sous l'escalier et y a poireauté, peu de temps puisque presque aussitôt Nanouk est ressorti en compagnie d'une énorme femme et de deux mecs bizarres en short à bretelles, aux barbes impressionnantes, paraissant avoir environ trente piges mais gambadant comme des moutards en chantant « Papa est là euh ! Papa est là euh ! ». Ce curieux groupe a foncé à la supérette et Berthe est rentrée chez elle en se demandant si, en choisissant de cohabiter avec Nanouk, elle ne s'était pas fourvoyée. Car enfin, l'enquête n'avancait pas lèche !

Mais quand même, sa patience et son abnégation avaient été récompensées. Un soir de grande mélancolie spleenique, aidé par quelques litres d'alcool roumain, de la bonne Puica de Turt, un Nanouk pleurnichard s'épancha sur la poitrine accueillante de Berthe, lui parla de ses amis d'enfance, Bob Cirrehb le balèze aux mœurs légères et aux allures de gazelle, subitement disparu depuis quelques années, sans explications. Et surtout de Bérigand qui crouissait pour rien dans les cachots républicains. Au moment où la confiance devenait intéressante, alors que le pochtron domestique allait jacter de l'origine de l'enchristement de Bérigand, il se mit à gerber, un dégueulis acide qui rongea instantanément la moquette et qui dispersa dans l'espace des effluves pestilentiels. Berthe fonça prestement jusqu'à la salle de bains et en revint nantie d'un lave-pont, d'une since et d'un litre d'eau de Cologne. Entre-temps, Nanouk s'était endormi.

Quand il s'éveilla trois jours plus tard, il était de bonne humeur,

toutes traces de mélancolie étaient envolées et il était à nouveau taciturne. Elle essaya plusieurs fois de profiter de son goût pour l'alcool aux goûts de fromage de chèvres aux prunelles pourries, de son humeur égale, souriant bourré et de la sagesse du sabre qui ne quittait plus l'étui, pour le faire jacter de ses vieux potes. Mais rien n'y fit, il persista à fermer sa gueule, sauf pour boire et becter, jusqu'à ce jour où il apprit, comment ? que Bérigand sortait de taule. Il avait fallu qu'elle insiste pour qu'il aille pêcher son copain à la lourde... Drôle de mec !

Pour un changement d'air, c'est un changement d'air ! Déjà entre le violon et l'*Hôtel de mes Deux Mers*, c'était quelque chose ! Mais alors là, fini l'air iodé, les relents vaseux, la tripaille de poisson et les cris des cormorans, des mouettes et autres ptérodactyles ou albatros. Bonjour les tarines, les marmottes, les chamois, les rhododendrons, les urgentistes, les mouflons, les chalets, les orchis vanillés, les corbacs alpestres, les tigres du Bengale, les aigles, les chiens de prairie, les dorifants bicornus, les merlans frits, les isards, les korrigans, les bouquetins, les opinelophiles, les fromages troués et les grolles emplies de chartreuse verte ou de mont-corbier. Car je n'ai pas attendu longtemps pour revenir après ma virée dans la principauté de Monchestein. Je persiste à faire confiance à cette intuition magnifique qui me fait voyager gratuitement, rapidement et aventureusement. J'y étais arrivé, proche d'être réduit en pâté pour clebs par un concasseur et finir ma pauvre existence dans du béton armé (je me demande encore ce que ça aurait donné comme résultat dans ma carrée, pour cet autre moi ?...). J'en étais reparti parce que j'entendais d'une autre esgourde que quelqu'un donnait de l'index dans la lourde de ma piaule : Armelle, bonne copine, toquait à mon huis à l'hôtel. Nostalgique, elle quémandait une partie de jambes en l'air

et comme je n'avais rien contre et qu'aucune urgence ne carillonnait dans mon inconscient, mon conscient ni même mon subconscient, je sautai la copine.

Mais sitôt sorti de ces matinales turpitudes, douché et rasé, sustenté de rôtis, de daube, de cassoulet, de tartes aux pommes, de gibelotte, de rebelote et de dix de der, je m'évacuai vers la gare afin de me renseigner sur les horaires des trains pour le Monchestein. La principauté possède une voie unique et est desservie par un tortillard omnibus express qui tournicote dans la montagne avant d'atteindre son but. C'est ainsi que, sans retard aucun, la valise fermement tenue par cet accessoire pentaculaire qui termine mon bras droit et qui s'appelle une main (j'en ai aussi une au bout du bras gauche), mon sac sur le dos, et mon haut-de-forme (un gibus de soie usée) fermement planté sur mon occiput, je débarquai sur le quai.

La ville de Monchestein est couverte de banques, de commerces, d'hôtels de luxe, d'immeubles résidentiels de grand standing et de bidonvilles pour loger les esclaves du larbinat local et les employés de banque. Au printemps, les crevettes roses quittent leurs terriers pour la grande migration, accompagnées par quelques merlans frits, ce qui donne aux environs ce cachet particulier et parfumé qui attire tant les plombiers zingueurs, les peintres et les bossus du monde entier.

Malgré l'épuisement qui est le mien, dû aux exercices avec Armelle, au manque de sommeil, à la mauvaise qualité de l'express monchesteinien et plus globalement à la fatigue, je fonce directement dans une banque en faisant attention tout de même à ne pas entrer dans une agence de la Banque nationale pâlaconnasse. Ici, les banques sont ouvertes trois cent soixante-cinq jours par an et vingt-quatre heures par jour. Une des principales attractions touristiques du Monchestein, en dehors du château et des villas princières, est la relève des employés de banque, trois fois chaque jour. Les banquiers se sont entendus entre eux pour que cette relève n'ait pas lieu exactement au même moment selon les agences afin que le spectacle soit plus long. Des gradins permanents sont instal-

lés aux endroits stratégiques de la ville, gradins depuis lesquels on peut suivre le va-et-vient stressé des costumes trois-pièces sombres des traideurs et des boursicoteurs locaux. Au moment de la relève du soir, on peut voir jusqu'à cinq mille spectateurs s'entasser dans les tribunes, les places étant payantes et chères bien entendu !

Les banquiers ne sont pas regardants sur l'origine du pèse et ils préfèrent les biftons aux chèques et autres virements. Si je peux récupérer le jonc — j'y arriverai bien —, je pourrai compter sur ces banquiers-là pour le fourguer ! La seule chose qui m'emmerde, dans ce marché, c'est qu'il participe au « marché » de la mondialisation libérale, la mafia légale au service des mafias, l'horreur ! Mais ce genre de banques est, dans l'urgence de ma situation, un passage obligé. Pour les placements solidaires, on verra plus tard.

Après quelques maigres formalités sans devoir montrer ses fafs (les biftons suffisent comme papelards et le Monchestein n'est pas vraiment pointilleux sur les identités, tant que le solde est largement créditeur), j'ai ouvert plusieurs comptes numérotés, placements divers, rendement garanti par différentes et très sérieuses mafias. L'employé m'a invité à revenir dans une semaine pour retirer ma carte de crédit. J'ai retrouvé avec plaisir l'air pur de la montagne en sortant de la banque. Reste à trouver un endroit peinard pour passer la semaine. La ville, ce n'est pas ce qui se fait de mieux en matière de tranquillité ! Mais je ne connais pas bien la principauté, même si je m'y suis déjà baguenaudé dans d'autres temps, pour voir... Une pancarte attire mon œil aiguisé (je laisse l'autre au repos), elle indique le biroute de postar, ce que je traduis. Je m'y pointe derechef.

Il n'y a pas la foule dans la boutique : une femme tamponne hardiment son joli minois à l'aide d'un tampon de ouate imbibé du lait d'une jument hongroise qu'un cheik traite tandis qu'un sumotori en tenue d'apparat remet la chaîne de son vélo qui a sauté dans la montée. Dans un coin de la pièce, un archiviste archive et un grand dépendeur d'andouilles en uniforme du biroute de postar règle la circulation automobile. Une étagère en vrai plastique soutient l'an-

nuaire téléphonique principal qui n'est pas plus épais que celui de la Lozère. La moitié des pages et même plus est constituée par de la publicité pour les banques, l'autre moitié par de la publicité pour des commerces et enfin, la troisième et dernière moitié par la liste des abonnés au téléphone. À la lettre 'A', je trouve quelques auberges dont la fameuse *Auberge du Fondement*, à Redduk, dans la vallée de Tontroulà. Cette superbe vallée au-dessus de laquelle je me suis pointé dernièrement et où j'ai failli me faire becter par un broyeur de caillasses. Ce n'est pas loin d'ici, de l'autre côté du col du Périnée. Le souvenir que j'ai gardé de la beauté du paysage m'inspire. C'est l'endroit idéal pour une semaine de vacances.

Je me décide à appeler, le son monte, me semble-t-il ; depuis la vallée, on ne doit pas entendre le bruit infernal du chantier et du concasseur. Où se trouve la cabine ? Je balance un coup d'œil circulaire et en même temps je balance simultanément un pet façon missile en fin de course et un coup de coude dans la gueule du sumotori qui vient juste de se mettre en danseuse. La cabine est au fond de la pièce derrière les archives près de l'auto tamponneuse. J'y vais. Le grand dépendeur d'andouilles me stoppe pour laisser passer un autobus plein à craquer de touristes japonais. Enfin, j'agrippe le combiné.

À l'autre bout ça sonne. En tous les cas, l'esgourde plaquée sur l'ébonite suintante de transpiration puante et de cérumen de cancéreux borgnes, j'entends nettement la sonnerie, qui se propage dans le vide désolant de l'absence humaine comme des bactéries se propagent dans un yaourt périmé depuis plus d'un an. Curieux, le gus en uniforme cesse de faire la circulation et se ramène vers mouâ sous le regard souriant et goguenard de la frangine qui se tamponne.

- Quouirikk Téléfoni?ù ? s'enquiert-il.

- Redduk ! réponds-je.

- Redduk ? Mex Redduk Saulmygond ! Brachni?Ý plouf glou-glou !

- Ah bon ? réponge.

- Mex mex ! Chaglatte !

- Ah, je l'ignorais ! Merci mon brave !

Parce que, pour une surprise c'est une surprise ! Je ne savais pas que la langue officielle du Monchestein était le sbelarchæé?lapuk.

Mais à vrai dire ça ne change rien : je n'ai pas compris ce que me racontait l'escogriffe uniformé. Mais ma grande intelligence déductive me permet de penser que :

a) Le concasseur n'était pas là uniquement pour faire de la poussière et du bruit.

b) Le mec casqué qui m'a sauvé du concasseur n'était pas là uniquement pour me sauver du concasseur.

c) À en juger par la fin de la deuxième phrase du gugusse (voir plus haut), il est question de liquide.

Donc pour conclure cette miraculeuse réflexion, je déduis qu'un barrage est en construction et que Redduk, bientôt sous la flotte, a été vidé de ses habitants. Après cette belle prouesse d'intelligence déductive, je me félicite, je me congratule, je me loue, je me complimente et je m'applaudis. Suite de quoi, je retourne à l'annuaire, car je n'ai toujours pas trouvé de piaule. À la lettre 'B', je ne trouve qu'une longue suite de bordels, chaque mafia étant représentée par ses prostiputes de tous les sexes. Le Monchestein a beau se défendre à la tribune de la SDN de faire le jeu des bandits du monde entier, c'est pourtant bien comme ça que ça marche ! Et les claques monchesteinaises sont réputées dans tout l'univers connu ! Je passe toutes les autres lettres jusqu'à 'H' puisqu'en fait il faut aller jusqu'au 'H' pour trouver des hôtels ! C'est d'une logique imparable. L'embarras du choix ! Me voici plongé dans l'abîme sans fond de l'hésitation. J'utilise une comptine bien de chez nous : « Ce sera toi que je prendrais mais si... » Au bout de trois minutes, j'ai réduit copieusement le choix mais il en reste quand même un paquet quand la mousmée au tampon, elle est d'ailleurs plutôt choucarde, s'approche et m'adresse la parole :

- Vous cherchez un hôtel ?

- Exact, mademoiselle !

- Madame... Mais ce n'est pas grave... Au contraire... C'est gentil...

- Ah bon ? Votre époux a bien de la chance d'avoir une aussi belle femme.

- Vous trouvez ?...

Elle sourit en rougissant légèrement, mais il y a quelque chose de troublant dans son regard qui indique qu'elle n'est pas insensible au compliment et qu'elle n'est pas non plus insensible aux promesses cachées dans mes galants propos... Mais après une telle entrée en matière, je ne sais plus comment revenir au sujet qui me préoccupe : trouver une carrée ! Si je lui demande à brûle-pourpoint si elle connaît un hôtel, elle va croire que je la prends pour une ! Je tente de la jouer en finesse :

- Auriez-vous une adresse à me conseiller ?

- Euh... ben... euh ben... ben euh...

Je la coupe, ça peut durer longtemps quand c'est mal barré ! Une gonzesse qui déraile c'est vite le grand boxon ! Sympathique, mais de nature à durer ! D'autant qu'elle tousse, qu'elle s'étrangle, qu'elle s'engouille, que ça grayonne férocement dans sa triperie, que ses châsses s'exorbitent, que ses portugaises rougeoient comme le soleil du soir (espoir), que ses nichons ballottent dangereusement sous le chemisier, qu'elle ne peut retenir quelques louisées parfumées et qu'elle finit son concert par un minuscule rototo au sifflard ! Bref, je reprends la parole et ma liberté tout en restant un parfait Jean Tlemanne :

- Très bien, désolé madame, mais comme je ne souhaite pas dormir dehors, je poursuis mes recherches !

Elle s'est rapidement remise de ses légères turbulences météorologiques internes :

- Mon mari et moi, nous venons d'acheter un hôtel sur la route du col du Périnée, l'*Hôtel du Barrage Dubiday*. En ce moment, on a une clientèle d'ingénieurs, de cadres qui turbinent sur le chantier. Mais il nous reste des piaules vides, les plus michto ! (Elle a débité tout ça sans respirer.)

- Bien ! Alors pourquoi pas ? Il n'y a pas trop de bruit j'espère... La proximité du chantier...

- Le chantier est bien plus bas et de l'autre côté ! Le col arrête les bruits et l'hôtel est bien isolé, vous verrez.

- Allons-y !

Je lui emboîte le pas et, en termes d'emboîtement, j'ai du mal à ne pas penser à autre chose en voyant les mouvements onctueux de son valseur. Je suis envahi, pendant une fraction de seconde par une grande et profonde nostalgie, en me souvenant de l'hémisphère Sud de Berthe... Mais en galopant derrière cette prometteuse chute de reins, ne suis-je pas encore sur les traces de ma destinée ?

Mine de rien, il n'avait pas, et loin de là, la partie la plus facile. Se coltiner les deux caisses de jonc qui faisaient dans les cent kilogrammes par quintal chacune avec cette bagnole dont le cul traînait par terre... Jusqu'à son petit pavillon tranquille de banlieue... Il en a chié Bob ! Dès qu'il a quitté l'*Hôtel de la Félicité*, il a compris que ce ne serait pas du gâteau ! Il a rejoint son *at home* qu'il a acheté à croum avec son salaire d'aciduleur de bonbons et son épargne du temps où il carabinait les cuites. Le pare-choc arrière a failli rester sur la bordure du trottoir quand il a rentré la caisse dans son garage. Il n'a pas perdu de temps, aussitôt la bagnole entrée, il a attrapé un diable, parfois il est utile d'être outillé, il a sorti sans problème la première cassette, celle du dessus qu'il a fait glisser sur l'autre avant de plier les jambes pour la mettre sur le diable, et il l'a emmenée dans la cabane à outils, au fond de son jardinet. Idem avec la seconde et dernière boîte. Sinon qu'avec le bord du coffre trop profond, il a fallu forcer gros pour soulever la caisse et l'extraire. D'autant plus que l'arrière de la voiture montait aussi, soulagé de sa surcharge de précieux métal. Résultat : il est revenu plié en deux du second voyage avec un lumbago qui mériterait l'inscription sur le livre d'or des lumbagos. On a beau être costaud, avoir des bras

comme des cuisses et des guitares comme des troncs d'arbres centenaires et des abdominaux en acier sous des pectoraux en béton, on en n'a pas moins quelques menues faiblesses ! Un disque rayé... Le noyau qui se fait la malle ! La hernie qui gonfle comme un ballon de baudruche ! Bref, on a beau être musculeux on en n'est pas moins plié en deux sans se marrer !

Célibataire depuis quelques temps, il est désireux de changer ses mœurs après une douloureuse expérience sado-maso dont il est sorti maquillé par un poche-œil majuscule pour le visible et avec le service trois-pièces et le croupion en lambeaux pour le reste ; d'intégrer une norme plus « normale » animalement parlant. Il aimerait définitivement perdre ce goût pernicieux qu'il a pour l'humiliation et la soumission, pour servir de paillason, de pissotière et de serpillière. Il n'est pas pressé de revivre en couple. Il se retrouve seul et, la plupart du temps, il aime ça. Mais à l'instant ce n'est pas drôle ! En attendant et sans même savoir ce qu'il convient d'attendre présentement, il penche comme une bouteille vide sur la table d'un mec plein qui vient de la vider. Malgré tout, il parvient à pencher jusqu'à son canapé trois places clic-clac à monter soi-même vendu avec la quincaillerie nécessaire et éventuellement avec une andouillette-frites ou, au choix, des saucisses de Francfort pommes Pont-Neuf. Il y choisit douloureusement. Il trouve après un temps une position antalgique bizarre, les guibolles sur le dossier, les panards contre le mur et la tête dans le vide. Il cherche à tâtons des coussins, et il les trouve. Il en entasse en aveugle (en malvoyant ?) deux sous son crâne et, enfin, il peut réfléchir à la situation.

Et elle n'est pas brillante la situation ! La tire est volée, garée dans son garage, la lourde d'icelui bée, le coffiot de la caisse aussi et il y a la valochette pleine de pèse sur le siège avant ! Très visible de la rue dans laquelle il arrive que parfois souvent de temps en temps quelquefois tous les jours des lardus gyropharés du casque passent en vélo ! C'est la merde ! Le seul point positif, c'est que l'or est dans la cabane du jardin et qu'il n'y a pas de raison pour que quelqu'un aille y voir. À moins que... Soudain, Bob parvient à

trouver une position confortable, tellement confortable et sans douleur qu'une autruche vient bientôt le visiter sur son grand bi, elle porte un short jaune et des espadrilles de même couleur, elle a une bâche sur la tronche et fume la pipe, une de ces pipes de marin semblable à celle de Popeye (*the sailor man*) et non, il en est déçu, une pipe à la Magritte qui n'en est pas une comme l'autruche n'est pas une autruche et le grand bi n'est pas une autruche non plus. Bob se demande ce qu'une autruche vient foutre là mais après tout et en constatant qu'il est neuf heures et demie, il préfère boire un thé vert agrémenté par la suite en si bémol mineur de Jésus Sébastopol Baquet pour archiviole veloutée. C'est à ce moment précis que le soleil le bouscule en se couchant et que, bien évidemment, le bigophone se met à hurler !

Bob hurle aussi, de douleur, puisqu'il se réveille, le crâne pendant sous la nuque cassée, les coussins sont tombés, les panards ont quitté leurs appuis sur le mur, les guibolles dans le vide tirent sur l'armature dorsale coincée, l'équilibre est instable et la douleur est vive ! Forcément l'autruche a mis les voiles sans répondre au téléphone ! Mais quelle autruche ? Bob parvient à reprendre une position correcte compte tenu de son état : debout, plié en deux. Son subit endormissement et surtout son réveil en sursaut ne l'ont pas épargné. Il ne peut quasiment plus bouger, il a perdu le peu d'ouverture d'angle qui lui restait au niveau lombaire. Il souffre jusqu'au téléphone qui ne sonne plus au moment où il décroche. Mais il s'en fout, de toute façon, il doit appeler le toubib, il n'a pas le choix ! Un médecin crèche juste à côté, un vieux Ruskoff qui a fui le totalitarisme stalinien et qui se demande depuis ce qu'il a gagné avec le totalitarisme capitalolibéralultra. Sa réputation de grand buveur de vodka et son âge canonique quoique inconnu ne lui ont pas fait une réputation formidable. Le docteur Marad Tonkafka n'a pas l'air de chercher de clients, juste assez pour vivre chichement et se contenter de Smirnoff. Au moins, cette absence de clientèle fait de lui quelqu'un de prompt à réagir aux appels. Ainsi, trois broquilles plus tard, il se pointe alors que Bob, qui ne sait pas comment se tenir, aimerait bien poser son cul sur une chaise mais décidément, les chaises sont trop

basses, ou trop hautes, ou trop loin ! Tonkafka Marad voit immédiatement de quoi il est question. Sans même procéder à un examen approfondi, il va directement à la cuisine, il s'installe, sort son ordonnancier et son stylographe à billes rétractable en mobyletmène au carbure, pose tout sur la table et il écrit un arrêt de travail de deux semaines et deux ordonnances, une pour le pharmacien et une pour une infirmière. Il conseille mademoiselle Hortense Dugournafle, qui habite aussi dans le coin, et demande s'il y a quelque chose à boire. Il suit en tremblant les indications de Bob jusqu'au placard à alcool, il vide la moitié d'une boutanche de calvados et il se tire en vacillant, oubliant de se faire raquer la consultation car l'alcool ne favorise pas la souvenance.

Le pôvre Bob n'est pas plus avancé, ni plus reculé, ni rien. La douleur est ! Il se met à genoux devant le meuble sur lequel gît le bigo, non pas pour prier car il ne, mais pour cueillir l'annuaire d'une année mais celle-là et y trouver le numéro d'Hortense Dugournafle.

C'est une voix chaude et douce qui lui répond qu'hélas Hortense Dugournafle a tourné le coin depuis trois ans et qu'à ce moment là, elle était déjà retraitée depuis autant. Mais poursuit la voix si sensuelle qu'elle trouble le bel Atman Bob malgré l'inconfort et la souffrance :

- Puis-je quelque chose pour vous ? J'ai pris la suite de mademoiselle Dugournafle... Je m'appelle Hécusse, Monique Hécusse.

C'est le coup de foudre inattendu et violent ! Atman ne veut plus s'appeler Bob ! Il n'a jamais vu Monique jusqu'à maintenant, il ne sait rien d'elle, ni son âge, son physique, l'existence d'une famille éventuelle, un mari, des marmousets, un amant... Mais il sait qu'il l'aime et il jette dès tout de suite maintenant dans l'oubli cette vie dépravée qui était la sienne. C'est instantané et irrémédiable, croit-il. Il vire sa cuti, Il veut cette frangine, pour la première fois depuis sa naissance, il désire une gonzesse ! Le coup de foudre en attendant le coup de foutre ! Il s'empresse donc de donner son adresse et de souligner l'urgence. Ce à quoi Monique répond qu'elle

ne pourra venir que dans un quart de plombe bien tassé parce qu'elle est dans sa caisse et qu'il y a de la confiture de circulation.

Quand elle se pointe, elle trouve Atman endormi, à genoux et quand même assis sur ses talons (lui qui si souvent s'assit sur l'éta-
lon), le front appuyé au meuble du turlu, un meuble de facture tout à fait banale qui, donc, ne nécessite pas de description. Elle tourne sur elle-même à la recherche d'un quelconque indice pouvant la mettre sur la voie d'une prescription, elle trotte jusqu'à la cuisine, elle déchiffre les ordonnances de son camarade médecin Marad Tonkafka, fouille dans les papelards du malade et elle trouve la carte, celle qu'il faut, l'indispensable. Sur ce, elle fout le camp chez l'apothicaire sans réveiller Atman.

Quand elle revient, Atman, réveillé et debout, se demande comment procéder pour se poser sur le clic-clac. Il redresse la tête en l'entendant se pointer et ce qu'il voit lui coupe la respiration. Monique Hécusse est plus belle encore que dans ses rêves ! Elle proémine de la proue et il semble évident, simple question d'équilibre, qu'elle proémine de la poupe aussi ! Il est saisi par un grand frisson qui lui arrache un hurlement de douleur et, par une réaction en chaîne, un pet sonore mais inodore, néanmoins rejetant dans l'espace un soupçon de méthane polluant couac dénué d'hydrogène sulfuré. Monique regarde ce colosse étrange, dont le front est orné de la gravure en bas-relief et en creux de la poignée du tiroir de ce meuble sans intérêt que je ne décris pas qui supporte le téléphone. Malgré sa position ridicule : plié en avant, les genoux fléchis dans une révérence avortée, les mains plaquées sur les hanches, elle ressent elle aussi quelque chose qui ressemble à un coup de foudre. Elle reste immobile, il reste immobile, ils sont immobiles, ils béent du clapoir, la lèvre inférieure tombante, ils bavochent, on dirait deux personnages de dessin animé japonais en pleine action. Mais la souffrance rattrape Atman qui n'en peut plus ! Il geint, il pleurniche, il sanglote, il hennit et il ahane même et cela réveille Monique qui, dès lors, réagit promptement. Elle retrouve ses réflexes professionnels, elle déplace légèrement le clic-clac, elle

l'ouvre et elle aide Atman à s'y coucher, en chien de fusil.

Elle sort de son barda les instruments de son job, la faucille, le soufflet, la clé à molette et la seringue et du sac de la pharmacie les médocs et la pommade qui s'y trouvent.

Efficace, gentille, attentionnée, compréhensive et que sais-je encore ! Elle s'est occupée de lui avec tout ça et ce petit supplément qui ressemble à l'amour ! Dès le premier jour, elle est allée chercher la valoché dans la bagnole et elle a nettoyé soigneusement celle-ci pour virer les empreintes et elle a fait le plumard dans le canapé parce que la carrée d'Atman est au premier et qu'il ne peut pas grimper, ni à l'étage, ni sur elle. Dès le deuxième jour, la nuit tombée, elle est allée garer la caisse devant la lourde du poste de flics parce qu'ici c'est tellement peinard que ceux-ci ferment à l'heure de l'apéro vespéral, vers zeure moins soixante. Dès le troisième jour, elle a emménagé chez lui. Ils se partagent le clic et le clac, ils se massent, ils s'embrassent, elle lui fait sa piquouze et elle lui prépare sa pitance, elle l'écoute et elle l'égoutte, elle le lave, elle le lessive aussi, elle le mouche, le torche et même elle le... Elle est patiente, elle attend qu'il se redresse et qu'il retrouve la forme. Quand elle se barre pour bosser, ce qu'il apprécie de moins en moins déjà, il va aux toilettes et, assis sur la tinette, il rêve en réfléchissant, à moins que ce ne soit l'inverse, ce qui reviendrait exactement au même si vous voulez mon avis. Si vous ne le voulez pas, il est un peu tard pour y penser ! Non ?

À quoi bon, pense-t-il, turbiner comme un esclave dans ce monde pourri et injuste ? Pourkouâkje m'emmerde à aller au taf et kje passe un tiers de ma vie dans stusine ? Et qu'y faut y aller et en revenir ! Encore que j'ai la satisfaction de régaler les gourmands, les gosses, et, hélas, celle aussi de remplir les fouilles des dentistes ! D'autant qu'avec les trois huit, c'est jamais le panard quand on vit pas tout seul ! Toujours en décalage ! Je suis seul, heureusement, mais quand j'étais plusieurs j'étais pas tout seul ! Je sais de quoi kje koz ! Et pour être mal payé et méprisé par les patrons qui s'en mettent jusque-là ! Y'a pourtant plus de mecs comme mouâ que des richards et des grossiums de patrons de mon cul ! On pourrait leur dire de faire gaffe à leurs miches parce qu'on serait bien capab' de les botter ! Il suffit de s'entendre ! Bon, chais bien qu'avec tous les cons peureux qui majoritarisent, ce n'est pas gagné d'avance ! Mais ptêt bien con est assez nombreux pour botter le cul des cons peureux aussi, dans la foulée ?! Ça vaut le coup d'essayer !

Ah ce que c'est bon, ça plane, les pensées de la tinette ! (Car c'est strictement comme ça qu'il formule sa pensée.) Mais merde, pense-t-il en poussant : ça me fait chier ! (L'endroit s'y prête...) Je me mets à penser comme Bérigand et Bérigand est bien gentil mais ! Malgré que c'est grâce à lui que j'ai une valoché toute neuve avec un sacré pacson de fric dedans, c'est grâce à lui aussi si je me traîne avec le dos en vrac !... C'est donc grâce à lui aussi que j'ai sonné le docteur Tonkafka Marad et donc par découpage de l'évidence déductive, que j'ai connu mademoiselle Monique Héçusse et que bientôt je vais la... Qu'importe, ce n'est pas le sujet !

Bérigand, il s'est barré chez lui et c'est aussi mon bled ousque j'aimerais bien emmener Monique. Mais je veux pas lui amener Monique, à Bérigand ! Y srait capab' d'la sauter sul champ ! Sul champ ou sul'parkinge, y s'en fout ! Et comme j'le connais, il n'est pas près de décaniller ! Il faudrait un miracle ! Ou un flic ?... Et puis c'est aussi un village que Nanouk connaît bien ! Celui-là, j'ai beau l'expérimenter dans tous les sens depuis tout le temps et y compris dans ce qui se tait parce que, j'ai pas envie de le revoir de sitôt ! À

peine que je connais Monique, il serait foutu de me la décapiter ! Y'a pas plus branque que ce minus ! Que même s'il ne la décapite pas, va savoir ce qu'il va en faire avec son sabre toujours prêt à quitter le fourreau... C'est un violenteur violeur de première classe ! Je sais... J'ai pas envie qu'ils sachent, ni l'un ni l'autre que je crèche ! Pour l'heure... Pour l'or, on verra plus tard !

Comme il a besoin à parts égales de tranquillité d'esprit et d'intelligence puissamment stylée pour déféquer convenablement, il cueille près du trône dans la pile de bouquins un des chefs-d'œuvre de Raymond Queneau, *Les fleurs bleues*, et s'y plonge avec avidité. Il aurait pu en prendre un autre, un autre auteur, George Perec, San Antonio... C'est le hasard qui donne le jeu... D'autres bouquins, mais de mauvais auteurs (des hommes politiques professionnels), sont soigneusement découpés, déchirés et servent à ce qui semble être leur vocation première...

Le soir, avec Monique, après une bonne séance de baise puisqu'il a découvert les plaisirs que peuvent offrir les femmes dans un plumard à travers une seule, que dis-je, LA seule, le soir donc, comme tous les amoureux tout neufs, ils se racontent l'un à l'autre, ils se découvrent, ils s'inventent. C'est le moment pathétique des câlins odoriférants d'après, des emboîtements disjoints, de l'humidité refroidie et des rêves ardents. Passée cette tentation de sommeil qui assaille le mâle qui vient d'envoyer la semoule, les rêves de l'un et de l'autre cherchent l'harmonie. L'avenir se met à exister sur les ruines et sur les ordures dont les amoureux se débarrassent en dévidant leur trop-plein dans les tuyauteries des esgourdes de l'autre, là où le colimaçon joue de l'enclume avec ses cils.

Dans quelques mois, ils allumeront la télé et bientôt ils auront besoin d'avoir chacun la leur, ils agrandiront le plumard, ils achèteront une autre caisse plus grande et contemplant le fiasco, ils se reproduiront bêtement, animaleusement et ainsi ils retrouveront un sujet de conversation. Mais ils n'en sont pas là ! Atman apprend que SA Monique est née (ça il savait) au pied du col du Périnée (y savait pas), dans la clinique Bispu, la plus belle et aussi la seule maternité

du Monchestein ! Ça alors ! pense-t-il...

- Il faut en avoir de l'oseille pour se pointer au monde dans cet endroit-là précisément ousque tu t'es pointée ! qu'il lui dit.

- Ben non, qu'elle répond.

- Ben quand même ! qu'il lui dit.

- Ben pourquoi ? qu'elle demande.

- C'est un bled de nantis plein d'artiche le Monchestein ! qu'il lui dit.

- Y'a pas qu'eux, qu'elle répond.

- Ben quand même ! qu'il insiste.

- Ben mes vieux ils n'en ont pas, du pèse, que sinon je ne serais pas infirmière ! qu'elle déclame.

- Ben c'est quand même là qu'elles vont vivre les setars, non ? qu'il n'en revient pas.

- Ben ouais, mais pas que ! qu'elle hausse les épaules.

- Ben quand même... T'es une Monchesteinaise ? qu'il écarquille.

- Ben voui, qu'elle susurre.

- Ben merde, et faut pas de thunes pour crécher là-bas ? qu'il est chiant.

- Ben non, pas forcément ! Les richards y bectent, y picolent, y sont malades, y zont des bagnoles, des godasses, l'eau courante, des patates, des chapeaux, des portables, des cuisines, des enfants, des radiateurs, des stations-services, des ordinateurs, des clebs, de la nougatine, une gare, des pneus, des disperseurs de béchamel, des salons de jardin, des skis, des épiciers, des piscines, un fossoyeur, des loufiats, des haricots blancs... qu'elle énumère.

- Ben merde ! qu'il la coupe.

- Ben quoi, faut de tout... qu'elle rigole.
- Et c'est bien... Le Monchestein ? qu'il s'intéresse.
- Ben, c'est joli, c'est la montagne... qu'elle ne sait plus quoi dire.
- Y'a plein de monde ? qu'il questionne.
- Ben voui, des touristes, plein de touristes plein au as ! Partout des touristes qu'on ne sait pas quoi en foutre ! qu'elle informe.
- Ben... Ptêt qu'on pourrait y faire quelque chose... qu'il lui dit.
- Ben n'importe quel con peut y faire quelque chose !? qu'elle s'interloque.
- Des affaires que je veux dire ! qu'il lui dit.
- Des affaires ? qu'elle répète.
- Ben ouais ! qu'il lui dit.
- Ben dis donc, t'as retrouvé la forme toi ! qu'elle lui tirlipote le mandrin...

C'est ainsi que, quelques mois plus après, les amoureux ont trouvé ce qu'ils cherchaient. Une affaire, une vraie ! Ils ont mis toutes leurs économies respectives, l'épargne de tant et tant (et tante) d'années de labeur. Ils ont rajouté une part de la part d'Atman Cirrehb du casse de la Banque de Pâlaconnie en en gardant quand même un soupçon pour aider au démarrage et ils ont acheté l'*Auberge du Fondement*, à Redduk, dans la vallée de Tontroula. Il lui a raconté le cambriolage à sa Monique et Monique n'a pas tiqué. Elle dit que voler des voleurs c'est peut-être du vol mais c'est du vol honnête ! Que voulez-vous répondre à ça ? Rien ? Moi non plus ! L'auberge est bien placée dans le creux fleuri de la vallée, légèrement en dehors du village au bord de la Culière, ce ruisseau souvent à sec, alimenté par la pluie et parfois par des glissements de terrains nauséabonds. L'endroit a une bonne réputation, c'est l'hôtel le moins cher du Monchestein et de loin, il attire les touristes les moins

fortunés comme une bouse éléphanterque attire les bousiers. Ils ne comprennent pas immédiatement la raison pour laquelle les vioques qui géraient la turne l'ont larguée si facilement.

Le déménagement et l'emménagement sont vite faits. Et ils se mettent à ramasser de la thune. L'auberge ne désemplit pas, la patronne ne mise en plis pas non plus. C'est du turbin, mais Monique se démerde bien pour gérer les loufiats et les femmes de chambre. Atman s'est mis à la cuisine et il apprend vite. Ils bossent comme des narvalos et ils aiment ça ! C'est à peine s'ils gardent du temps, la nuit venue, pour ouïr le chant des pommes de terre sauvages qui colonisent la montagne jusqu'à l'étage nival. Parfois, quand même, ils regardent le ciel nocturne en écoutant la conversation des écrevisses maritimes quand celles-ci s'interlocutent avec les âmes des défunts qui errent sur la lande en jouant (mal) de la cornemuse désaccordée. Heureusement, la lande est rare ici. Car ce n'est pas qu'ils n'aiment pas ça mais ce son déchirant et ébréché leur file le bourdon.

Ils suivent ensemble, sur le baveux monchesteinai, le cours de l'or. Ils ne sont pas cons au point de penser que le prix du métal « précieux », qui yoyote gentiment, va grimper jusqu'au firmament, mais ils ne savent pas quoi faire avec ces deux cents lingots, alors, si ça monte encore, peut-être qu'ils se décideront à les fourguer dans une banque. En attendant, ils ont monté tout le paquet jusque dans une dépendance de l'auberge, une masure en pierres recouverte de lauzes dans laquelle les anciens Monchesteinai venaient, les soirs de pleine lune, manger du fromage de bouc en chantant des cantiques à la gloire de saint Thol, le patron des ecchymoses. Hélas, les traditions se perdent, personne ne vient plus ! C'est trop haut, les nuits de pleine lune sont fraîches et le dernier bouc a été tué en 16 par un chasseur aveugle qui pensait, à l'odeur, avoir reconnu sa belle-mère. Atman et Monique ont installé une lourde lourde en acier, qu'ils ont peinte en décor imitation bois pourri pour qu'elle n'attire pas trop les éventuels curieux randonneurs qui voudraient s'y abriter en cas de pluie. Mais comme la météo est le moindre de

mes soucis, il ne pleuvra pas dans cette histoire !

Bref, le bonheur coule de source comme un camembert bien fait. Ce si beau bonheur ne dure pas ! V'là ti pas qu'un jour comme un autre qui s'annonçait comme la veille et même comme l'avant-veille, un mec se pointe à la réception de l'auberge avec des papelards qui racontent que la vallée de Tontroula toute entière va être inondée et que Redduk va être rasé ! Les travaux ont commencé en aval de la Culière en haut de la côte Six. Le Monchestein est près de ses sous et même près des vôtres ! Les Monchesteinains en ont ras la coiffe de raquer au prix fort une électricité qu'ils peuvent produire eux-mêmes. La Culière a un bon débit quand elle en a un, il ne faudra guère plus de six mois pour remplir le lac et les turbines donneront du jus.

Pour les amoureux tout s'éclaire : les vieux se sont tirés dès qu'ils ont su la vallée condamnée. Ce qu'ils ignoraient, à moins de vouloir surtout prendre leurs retraites, c'est que le Monchestein n'était ni chien ni rapiat avec les déplacés de la vallée de Tontroula. Les habitants de Redduk sont relogés dans ce nouveau village, en haut, qui sera au bord de l'eau dans quelques temps. D'autres ont préféré la ville, d'autres encore ont mis les bouts et d'autres encore ont mis les voiles et d'autres encore sont calanchés comme des cons alors que certains mangeaient de la soupe à l'oignon avec des croûtons rassis et les fils de fromage qui nécessitaient des aspirations profondes : Slurpeuiihhhh... pour enfin les avaler.

À la famille Cirrehb les autorités ont proposé en échange de l'auberge, parce qu'ils n'ont pas eu le temps d'amortir leur investissement et parce qu'ils n'ont envie de mettre ni les adjas ni les voiles ni les bouts ni même envie de se tirer, quelque chose de tellement acceptable qu'ils ont instantanément accepté.

Berthe ne pouvait pas rater ça. Pour Nanouk, ça ou autre chose, du moment qu'il a du picrate, il s'en contrefout ! Il vit au jour le jour Nanouk et même la minute à la minute tellement il est imprévisible bien qu'il ne soit jamais pressé ou presque... On a vu à Sainte-Mamelles... Pour lui, rien n'est acquis, tout est à moi ! Heureusement il n'a aucun sens de la vie des autres ni de la sienne, aucun sens moral si tant est qu'il faille une moralité ?? Il n'est pas à un *vulgum pecus* près le Nanouk, rien à foutre des *homo sapiens sapiens* ! Il ne compte plus les cadavres qu'il laisse derrière lui, la tronche séparée du tronc comme le bouchon séparé du goulot ! Malgré tout, on ne peut même pas affirmer qu'il est méchant. Il aime la pêche à la ligne, le cassoulet de Castelnaudary, les moules fraîches, le lancer du poids et le camping sauvage. Il ne dédaigne pas, une fois de temps en temps, trancher dans le vif, décoller, émonder, décapiter son prochain, sa chaîne et même les autres...

Ils ont échappé au commissaire Lagourme de justesse mais non sans décapiter la concepige... Sans l'exceptionnel courage de ce flic modèle, ils étaient cuits ! En fait, les perdreaux ont eu tellement les jetons qu'ils n'ont même pas pensé à défourailler ! Parce qu'un sabre contre une bastos bien placée, ça ne fait pas le poids ! Mais la

panique ôte les réflexes sauf, en cette circonstance, celui de piquer un sprint interminable, celui de la retraite anticipée et de la déripette dans le calbut. Ainsi sont-ils les courageux hommes de Lagourme, ainsi est Lagourme soi-même.

Quand à Nanouk et Berthe, les voilà en fuite, planqués dans un hôtel automatique à côté de la gare. Ils ont jaffé tous les casse-dalles du distributeur (automatique aussi) et Berthe est allée jusqu'à l'épicerie la plus proche pour faire provision d'alcool. Du jaja pour lui, du punch pour elle, du whisky pour les deux. Demain, ce demain-là, ils verront bien... Ils ont pris un sac de fringue et de linge, un sac prêt pour la fuite en permanence en cas de besoin. Un grand sac de sport avec un double-fond genre tiroir-caisse... Et maintenant, ils sont vautrés sur le pageot et regardent la télé, cette émission culturelle sur la Pâlaconnie. Les savants historiens s'engueulent sur l'origine du nom du pays, ils sont assez comiques, surtout que Berthe s'en fout complètement ! Pâlaconnasse oui, mais avec des limites ! Par contre, quand il est question du casse de la banque, ce casse toujours sans coupables, quand c'est le directeur de la banque qui jacte au nom du pâlaconprésident et même de la Pâlaconnie entière, c'est du sérieux ! Le message est clair. Le banquier dit que, après des années d'enquête, il est anormal qu'il n'y ait toujours aucun résultat probant. Que pourtant des efforts ont été faits mais que sans doute il y a une erreur sur la personne chargée d'enquêter pour la Pâlaconnie... Il ne dit rien d'autre au grand désarroi des journalistes qui n'ont rien compris ! Ceux-ci tentent des questions :

- Vous voulez parler du commissaire Jobig Orneau ? De la juge Ringard ? D'un agent pâlaconnard ?

Pas de réponse !

Pour la belle Berthe, il n'y a pas de mystère : elle récupère l'or ou elle est morte ! Elle est turlupinée ! Quasiment certaine de connaître les coupables, au moins deux et même de vivre avec l'un depuis déjà longtemps ! Mais ses soupçons ne reposent sur rien de

solide ! Sur son intuition féminine... Sur la coïncidence qui lui a fait rencontrer Nanouk aux abords de la conciergerie le jour où Molux y amenait Bérigand ! Sur les valoches de biftons...

Et des Pâlaconnards il y en a partout et rien ne les distingue des autres cons banals (banaux ?). À part dans les pays les plus pauvres, dénuées de richesses intéressantes pour les Occidentaux, il y a des Pâlaconnards ! Ils sont tous armés ! Ils n'hésiteront pas à la flinguer si on leur dit — l'autorité présidentielle pâlaconnasse — de le faire... Berthe n'a aucune envie d'aller dans un de ces bleds où tout le monde crève ! Elle n'a pas la fibre humanitaire, le sens du social. Elle n'en a strictement rien à foutre ! La seule chose qui compte pour elle, c'est d'avoir de quoi vivre richement sans rien faire d'autre que dormir, bouffer et se faire baiser. Berthe est une vraie salope, elle assume et elle a envie de vivre comme ça longtemps. Si elle doit donner Nanouk, elle le donnera. Si elle doit le tuer elle-même, elle se sent capable de le tuer, après tout, il passe pas mal de temps à dormir... En plus il est capable de boire n'importe quoi, du jus d'endives fermentées, de l'alcool de prout, pourquoi pas du cyanure de potassium ? On trouve facilement ce genre de produit chez les Pâlaconnards.

Même chose pour Bérigand ! Mais celui-ci est moins con, ça risque d'être difficile... Le principal, c'est de récupérer l'or et de le refiler aux Pâlaconnards... Enfin, au pâlaconprésident ! Le reste, c'est de la gnognote, de la crotte de mouche, de la crème renversée, des sardines à l'huile, du charbon de bouâ !

Nanouk en écrase en ronflant, avachi dans l'oreiller trop mou, tordu, le sabre à portée de la main. À l'émission sur la Pâlaconnie a succédé un documentaire sur le Monchestein. Berthe le regarde sans y penser. Il y est question d'électricité, de barrage, de catastrophe pour l'environnement paysager montagnard mais de bienfaits pour l'économie monchesteinaise qui est déjà parmi les meilleures du monde, avant l'économie pâlaconnasse, déclassée depuis la perte de ces deux cents petits kilos d'or mou quand même, pas pour la quantité mais simplement pour la facilité avec laquelle les voleurs ont

opéré. Elle tâtonne pour trouver la télécommande, elle tripote Nanouk au passage, sans le réveiller... Enfin, elle trouve à la fois l'objet qu'elle recherche et la force d'appuyer dessus pour que la télécommande se taise. Elle s'endort comme ça, subitement, sans encore se douter que ce qu'elle vient de voir, ce dont elle va rêver, va se transformer en réalité...

Elle se promène avec une époussette, un haveneau plutôt mais elle n'en sait rien. De-ci de-là, elle ramasse des crabes, des motocyclettes, des avions, des éoliennes et des trompettes bouchées. Elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, uniquement parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle cherche quelque chose. Elle sait qu'il y a du soleil et que ça grimpe dur. Elle continue vaillamment son harassant boulot, abandonnant derrière elle les objets hétéroclites qu'elle moissonne. Puis, elle trouve un bras, un bras vivant et elle tente de le mettre dans sa gibecière mais elle ne peut pas parce que, justement, il lui manque un bras. Tant pis, elle continue. Elle ramène une tête de con, elle croit reconnaître le commissaire Lagourme, une autre tête qu'elle n'a jamais vue, encore une... Elle entend un sifflement bizarre, elle se tourne pour voir arriver la lame du sabre !

Elle a gueulé fort, assez fort pour réveiller Nanouk. Elle transpire, elle a encore la trouille verte de ce cauchemar qu'elle vient de traverser. Elle cherche une explication pendant que Nanouk lui fait la démonstration qu'il se réveille avec de l'appétit. Une fois n'est pas coutume, elle n'est pas à ce qu'elle fait. Elle commence par aller pisser dans le lavabo parce que les chiottes sont au fond du couloir. Nanouk prend la suite et l'assurine aussi au même endroit. Ils se rallongent de concert et elle reste obsédée par son rêve tandis que Nanouk la besogne sauvagement. Il ne s'étonne même pas de son inhabituel silence, elle si prompte au panard tyrolien mélodieux. Il évacue son trop-plein dans les draps, il se lève aussitôt, il enfle un short, il prend son sabre, une des maigrelettes petites serviettes de la piaule, et se barre prendre une douche. C'est à peine si Berthe remarque ce remue-ménage, à peine si elle reprend pied dans la réalité. Ce n'est que lorsqu'il tambourine sur la porte parce qu'il a

oublié le code qu'elle se réveille vraiment. Elle lui ouvre et lui dit aussitôt :

- On se tire d'ici en vitesse ! Faut qu'on sorte de ce pays où tous les flics sont sur ton dos. Même ailleurs je sais bien... Tu la joues genre vedette internationale ! Dans tous les pays du monde... L'étêteur, l'émondeur, l'élagueur, le décapiteur, le guillotineur... Les journaux n'en n'ont que pour toi !

- Hanreugh ! affirme-t-il.

- Y'a des moments, je me demande ce que je fous avec un con comme toi ! Prépare le sac et fringue-toi, je vais me récurer !

- Sac ?

Elle lui montre le sac qui est posé sur le deuxième plumard. Elle se passe une serviette autour des hanches et s'esbigne. Bien sûr, vu la taille de la serviette et l'importance du joufflu, les quelques mecs présents dans le couloir ne savent plus où ils habitent, ils se cognent aux murs, aux lourdes et ils cherchent désespérément leur code... Surtout que ses roberts savent se tenir malgré leur impressionnant volume ! Quand elle ressort de la cabine de douche, ils sont encore quelques-uns à essayer des combinaisons au pif sans obtenir de résultats. Comme la belle Berthe a cette fois-ci balancé la serviette sur son épaule, les gus commencent à se demander si, en fait, ils ne se trompent pas de portes, d'étages, voire même d'hôtel ! En tous les cas, la plastique indiscutable de Berthe laisse des traces dans les mémoires et pas uniquement là...!

Cinq minutes plus tard, Nanouk et Berthe se tirent. C'est quand ils sont installés devant un petit-déjeuner à la cafétéria du coin qu'elle lui annonce le programme :

- Tant qu'à faire de changer de pays, autant aller là où il y a du blé ! Et du blé, il y en a dans la principauté du Monchestein, plein de blé ! Puisqu'on est connus partout, autant y aller, on n'y sera pas plus mal qu'ailleurs !

Nanouk ne moufte pas. Pour lui, Monchestein ou ailleurs et s'il

ne peut décemment pas rentrer chez lui ou aller à Sainte-Mamelles, c'est du pareil au même ! Le blé, il en a et il a tendance à s'en foutre, il sait comment faire pour en avoir encore plus, mais il n'en ressent pas le besoin... Il a d'ailleurs un avis tranché sur la question.

Monique a été garer sa charrette à l'arrière de son hôtel, où se situe un grand parking. Une petite porte donne sur le bar, enfin sur un salon cossu avec plein de fauteuils profonds et usés comme chez Agatha sauf qu'ici, à défaut d'être en cuir, ils sont en velours polyamide, nylon et je ne sais quoi... Des petites tables basses séparent les fauteuils, des journaux pleins d'informations boursières et people qui patientent tranquillement en attendant l'hiver, sont posés dessus. Pas un pékin en vue, l'endroit est désert. Je suis l'opulente et rapide Monique jusqu'à la réception du côté opposé au bar. Personne, là non plus, pas plus que dans la grande salle de restaurant que j'aperçois et dans laquelle les tables ne sont pas encore mises. C'est encore le matin, il fait beau, on est au milieu de la semaine : toutes les conditions sont donc réunies pour qu'il n'y ait que moi dans la turne, avec Monique... Le mari ne doit pas être très loin, mais reste invisible. Enfin, elle passe derrière le comptoir de la réception, prend une clé et m'invite une nouvelle fois à la suivre. Ce que je, évidemment !

C'est dans l'ascenseur que je ressens ce picotement caractéristique annonciateur de voyage inopiné. Décidément, les hôtels me réussissent ! Je résiste, je me répète que je suis au Monchestein, à

l'Hôtel du Barrage Dubiday près du col du Périnée. Je tiens le coup mais je sais que ça ne va pas durer cent sept ans ! On grimpe jusqu'au troisième étage à défaut de déjà monter jusqu'au septième ciel. Couloir clair, large, meublé de lampadaires à deux boules et à cochonnet et de tarabustin Empire (d'époque) suspendu au plafond qui lui-même est d'époque aussi. Monique me fait visiter la piaule. Elle n'est pas regardante sur les adjectifs et sur les superlatifs. Même si je suis d'accord avec elle, la chambre est claire, bien agencée, la salle de bains spacieuse, la vue sur les montagnes est magnifique, je suis dans l'urgence ! Il faut qu'elle dégage la piste parce que j'ai besoin d'être tranquille pour voyager. Je m'approche d'elle avec ce sourire à moi tout seul qui ferait pâlir de jalousie tous les séducteurs cinématographiques haut-lit voudien, je lui colle une main (la gauche) sur les fesses, je passe le bras droit autour d'elle afin qu'elle pivote, elle pivote et je lui baise la bouche ! Ah ! Elle recule, effarée ! Ce n'est pas de moi qu'elle a peur, mais d'elle et de son incapacité à résister. Premier point positif, elle a fermé sa gueule. Je la pousse gentiment vers la lourde en lui disant que j'ai besoin de repos, que je la retrouverai plus tard, en pleine forme ! Elle me roule une pelle en quittant la carrée, ensuite elle s'en excuse, elle ne comprend pas, ce qui nous laisse présager des chaudes retrouvailles... Je verrouille dès qu'elle a viré ses arpions et je vais m'allonger, ce qui me permet d'apprécier la qualité du plumard. Et puis ça y est : je dégage !

La première fois que le phénomène s'est manifesté, j'ai quand même eu sérieusement les flubes ! Le trouillomètre à zéro ! J'étais au placard depuis peu de temps, deux ou trois semaines. J'étais peinardeusement allongé sur mon pucier paillasseux, j'écoutais vaguement la sombre musique de la taule en essayant de me concentrer sur un bouquin sans intérêt du genre de ceux que l'on étudiait dans le temps, à l'école. Et puis (donc voilà en fait et tout), association d'idées, j'ai pensé au collègue, quand j'y étais... Comment je faisais pour passer dans le temps trop long quand je restais enfermé, puni, collé, seul dans une classe avec des exercices de maths et un prof grincheux qui corrigeait des copies. C'était déjà la prison, d'une

certaine manière, les heures de colle ! Je me suis précisément souvenu d'un prof de français particulièrement sadique, un vieux con fascisant moustachu comme Pétain et avec au moins deux siècles de retard : au moment de la Révolution française, il aurait subi quelques menus sévices... dans le même genre que la spécialité à Nanouk. Comment avait-il traversé l'épuration post-défaite allemande ? Mystère.

Pour lui plaire et obtenir une bonne note, il fallait surtout s'abstenir d'avoir du style. Bon ou mauvais d'ailleurs. Interdit ! Il fallait rédactionner comme un classique emmerdant gentil périmé et surtout sans imagination. Rester dans la platitude absolue. On en trouve toujours un certain nombre dans une classe, des zélés obéissants, futurs flics, futurs matons ou futurs militaires... Ou futur sous-caporal adjoint au contrecoup dans les usines, les ateliers, les boîtes à la con qui harcèlent le pékin moyen contemporain piégé par le système. Bref, malgré de l'orthographe, de l'imagination et du vocabulaire, ce vieux con ne ratait pas une occasion de me foutre des mauvaises notes et se réjouissait de mes heures de colle ! Parce que je ne choisisais pas les bons sujets de rédac ! Ça ne lui plaisait pas !

Toujours est-il que j'ai commencé à me sentir dans un état pas pareil, différent, gratouilleur de neurones, inquiétant, agréable quand même et très nouveau.

Bref, je me suis retrouvé instantanément dans un couloir de ce qui m'a semblé être un appartement. L'endroit était, dans l'ordre :

1) puant (odeur de vieille merde, odeur de vieille urine, odeur de vieux pieds crades, légère odeur de vieille pisse de chats) ;

2) encombré (plusieurs seaux d'aisance, des pots, des cageots pleins de légumes pourris, des cartons de bières avec des bières dedans, un vélo dont la roue avant est absente, une vieille femme allongée sur un vieux tapis mité, la gare d'Austerlitz, un poste de télévision, un car Chausson, une tour Eiffel échelle un demi en allumettes de sûreté, une paire de pantoufles des Charente...) ;

3) sale (une épaisseur de poussière, dont la couleur, entre le gris et le marron, est assez difficile à définir, qui amortit les pas) ;

4) bruyant (la vioque étendue ronfle en émettant un son infernal, pire que Berthe et Nanouk ensemble !).

Je me suis bien demandé où j'étais et ce que je foutais là ! Je n'ai même pas réussi à me croire libre parce que, quelque part ailleurs dans une autre dimension que je ne nommerai pas, je me voyais posé sur mon galetas de mousse, mon sommier de ferrailles soudées et je me suis rendu compte qu'étant ici j'étais là-bas et que donc pourtant étant là-bas, j'étais ici ! Partout en chair et en os !

J'ai ouvert la première porte que j'ai trouvée, une lourde en partie vitrée mais avec du verre granité, opaque : dès l'entrée, j'ai été agressé par l'odeur de vieille poussière aux remugles merdeux. J'ai découvert un véritable capharnaüm, un chantier indescriptible et c'est bien la raison pour laquelle je cesse ici sa description.

Ça faisait un sacré bail que je n'étais plus collégien, mais j'ai reconnu ce prof à la mords-moi-le-nœud au premier coup d'œil. Il n'avait que changé de tonalité, de gris blanc très pâle avec la moustache pétainiste et le cheveu en brosse, il était passé au gris dégueulasse des vieux murs lépreux dont la chaux se décolle par plaques et sur lesquels le salpêtre crée des fleurs funéraires. Il était assis sur un fauteuil dans le même état, il était chaussé de pompes noires bien cirées, de chaussettes flasques et retombantes, d'un caleçon court à pois vert, à moins que les pois ne soient que des traces de vomissures ? Il ne portait pas de futsal. Il avait sur le dos les restes d'un marcel dont la couleur, grise aussi, se mariait, ton sur ton, avec la couleur de sa peau. Une cravate jaune lui pendait sous la glotte. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai constaté son occupation : il tournait frénétiquement la petite manivelle d'un tricotin mécanique. Les pelotes de laine se dévidaient en sautillant sur le sol et un long serpent multicolore disparaissait entre les boîtes. Un poste de télévision branché sur la chaîne qui rend le plus con diffusait un jeu débile. J'ai tenté l'avancée dans les cartons entassés, j'ai fait tomber une pile.

Le vieux s'est redressé en grinçant sans pouvoir arrêter son activité. Il a ouvert le plus grand possible ses yeux gris et rouge, il a eu un petit rire toussif autant que poussif et il m'a dit :

- Héhéhé ! Je vous reconnais !

- Moi aussi je vous reconnais, tête de con !

- Ah !! Insolence ! Encore de l'insolence ! Je vous mets quatre heures ! Et allez voir le directeur, non mais...

Il s'est remis à tousser en se tassant au fond de son fauteuil et en utilisant chaque période de répit entre deux quintes pour appeler : « Mémère ! Mémère ! ». Mais la vieille du couloir n'a pas bronché. C'est à ce moment-là que le manège s'est mis en route. Le phénomène est surprenant et c'était la première fois... J'ai trouvé le temps long... Heureusement que je maîtrise mieux maintenant !

Je me suis réuni sur ma paillasse, même pas satisfait du spectacle auquel je venais d'assister ! Ce vieux con de prof était parfaitement décrépi dedans comme dehors et je n'avais plus de motivations vengeresses. Le plat froid avait déjà été vomi. Par contre, j'étais plutôt joice du petit voyage que je venais de m'offrir discrètement. Je ne savais pas si ça se reproduirait ou non mais passé la mini trouille de départ, quel panard ! Restait à gagner en contrôle sur le choix des horaires de départ et d'arrivée et pourquoi pas sur les destinations. Aujourd'hui, je suis presque au point !

Pourtant je n'ai pas la moindre idée de ma destination. Je n'ai consciemment pensé à rien de précis, rien d'autre que le dargeot de Monique qui m'a fait penser à un autre... Pas n'importe lequel, le plus important peut-être, en largeur et en fermeté...

Oh la la ! Merde Berthe ! Berthe Merde ! J'y suis, je la suis, très près, trop tard pour fuir, je m'arrête net, plus un mouvement, je me pétrifie. Où suis-je ? J'observe : aucun doute, c'est bien le valseur de Berthe qui roule sous mes châsses, je ne peux pas me tromper. Donc, j'en déduis que ce chevalier du Moyen-Âge en armure (l'armure en plastique d'une panoplie pour enfant en vente dans toutes

les bonnes épiceries, les bureaux de tabac et les coopératives agricoles du Transyland), posé sur un fier destrier blanc lui-même en vrai bois et monté sur des roulettes, le tout tiré par la belle Berthe, ce chevalier qui arbore un casque dont le heaume est fermé, un écu publicitaire pour les suppositoires Vazyvazy (« un suppo pour la vie ») en façade et une affiche pour les dragées Kafu (« surtout ne bougez plus ! ») au verso, une lance de tournoi en saucisse sèche d'Auvergne authentique et un sabre sagement rangé dans un fourreau attaché à la selle, ce chevalier, c'est Nanouk ! Pour moi cela ne fait aucun doute !

Je regarde sur le côté, j'y vois un char à bœufs, trois paysans occupés à traire une pompe à bière, un chef de gare, un couvre-chef, la photo du président de la République, un boucher s'affûtant les crocs avec un fusil (de chasse), deux pédégères en tailleur chic s'entretenant de la conjoncture qui s'écroule sur les infrastructures du marché intérieur que les spéculateurs ont spéculé largement ce qui fait que, bien sûr etc.

De l'autre côté, un troupeau de piétons piétinant tirant sur le sol de ciment carrelé des valises montées sur des roues minuscules et hurleuses. Une douzaine d'hommes en bleu (de chauffe), les trombones noircies à l'anthracite, la visière de la def tombant sur le front, sortent de la bouche du métro en poussant et en tirant une locomotive, précédée de long panache de fumée noire et puante, qui peine visiblement à franchir les dernières marches de l'escadrin central. Un gros bonhomme peïnard est installé à califourchon sur une poubelle, le futsal sur les chevilles, en train de débouarrer tout en se sustentant d'un casse-dalle comac dans lequel on aperçoit une tête de lapin. Au-dessus de ma tronche, des trapézistes habillés en trapézistes font du trapèze, quadrilatère régulier, se balançant sous l'énorme verrière de ce hall.

La maison poulardin est aussi de sortie, une palanquée de casqués en tenue de combat se croisent, se décroisent, reniflent, observent, s'observent et s'emmerdent dans tous les coins.

Partout des pendules et des horloges, des cadrans solaires ombragés, quelques réveils matin mutins (mâtin !) et, isolées, des montres aussi franc-comtoises que les horloges du même nom jouent au barbu avec des sabliers grecs posés dans des assiettes creuses emplies de champignons. Pas de doutes possibles, je suis sur un quai à la gare !

Les journaux du kiosque affirment dans toutes les langues possibles et y compris en Sbelarchæé?lapuk que Nanouk est la personne la plus recherchée du monde, il est parfaitement décrit jusque dans les détails. Il est même en photo à la une, mais c'est une vieille image qui ne ressemble plus à personne, peut-être à la grand-mère du général Castagnetas ? Berthe passe au second plan car les journalistes ignorent qui elle est et ce qu'elle fout avec le sabreur. Elle est décrite aussi mais, pudeur ?... On ne parle pas de son pétruskin qui est pourtant un signe particulier absolument remarquable !

Bref, je les vois qui s'éloignent tranquillement, gentil couple, l'une tirant l'autre, ce benêt grimpé sur son canasson en arbre. Le fait que je débarque comme une patate crue dans une crème anglaise (pourquoi pas ?) surprend quand même un peu les bourres ! Ils ont tous sorti leur radio, leur portable, leur talkie-walkie (rit), leur mobile et je ne sais quoi d'aut' et ils se téléphonent entre eux histoire de montrer au bas peuple présent qu'ils sont supérieurement bêtes, que sinon ils ne seraient pas là ! Ils ne m'ont pas reconnu puisqu'ils ne me connaissent pas sauf quelques-uns sans doute mais il y a si longtemps ! Mais ils me voient alors que je ne suis pas là et que j'arrive sans être arrivé, ce serait perturbant même pour un aya-tollah ! Maitavi qu'ils essayent de joindre un chef mais que la ligne est occupée par suite d'encombrement... J'aimerais bien me tirer fissa fissa de ce quai mais avant, j'aimerais savoir où vont Nanouk et Berthe. Il n'y a qu'un seul train à quai, prêt à partir, vidange effectuée, pneus gonflés, plein fait à ras-bord, pare-brise impeccable, doubles-freins à disques ventilés en céramique réfrigérée, contrôleurs contrôlés, poinçonneurs équipés, les bourrins sur les chemins de halage sur le point de commencer à haler. Je m'approche en

vitesse, manège en route. Je zieute une pancarte clouée sur la façade d'un wagon de seconde : « Monchestein » !

Ben merde ! Qu'est-ce que c'est que ces histoires de merde ! Un écrivain, même génial, n'oserait pas écrire des conneries pareilles ! Et pourtant !

Le président regarde sa pendule dorée à l'or fin, celle qui est posée sur la cheminée qui ne sert à rien mais qui est en marbre de Carrare, devant le miroir biseauté encadré d'une somptueuse baguette dorée à l'or fin aussi par le meilleur encadreur de France et même d'Europe, surmonté par un portrait en pied du président, lui-même, et du drapeau, et il sursaute : il est moins vingt ! Ce qui signifie qu'il y a dix minutes il était la demie ! Qu'encore cinq et il sera moins le quart ! Il s'emmerde le président ! Les aiguilles renâclent à tourner ! Plus il regarde cette pendule qui fait partie du patrimoine national et moins le temps passe, plus il s'emmerde ! Si au moins il se passait quelque chose d'intéressant, qu'il ait un enterrement, une remise de médailles, une cérémonie quelconque...

Il n'a pas la cote auprès de ses concitoyens, comme le lui répètent chaque jour les journaux d'opposition ainsi que les panels interrogés pour les sondages. Même les sondages les plus truqués, les panels les plus manipulés, les instituts les plus menteurs et inféodés ne parviennent plus à un résultat positif ! Malgré une occupation permanente des plateaux de télé, des chaînes de radio, des toilettes publiques et des courses de vélo, c'est la constante dégringolade, la vraie catastrophe ! Il est temps de réagir, de reprendre les

manœuvres manipulatoires, de trouver une solution magique, un coup d'éclat pour inverser l'opinion imbécile, versatile, servile et publique des éternels indécis qui ne voient que par leurs trouilles vertes des autres, des étrangers, surtout s'ils viennent d'ailleurs, et par leurs minuscules satisfactions personnelles et consuméristes. Le président n'est évidemment là que pour la sécurité des citoyens, c'est dans ce domaine qu'il doit faire ses preuves !

Aussitôt dans l'action, le président embouche son olifant pour sonner ses gens. Au premier son de la trompe, les plus lèche-cul rappliquent. Le ministre flic, en permanence dans les starting-blocks, toujours prêt à foncer pif en avant vers le cul présidentiel, se ramène illico. Constatant les marques laissées sur le parquet par les genoux cagneux du ministre rampant, il le tance immédiatement. Ce n'est qu'après cette touchante scène de ménage que le président dévoile son idée et donne ses ordres à sa serpillière poulet (te).

Dès qu'il quitte le burlingue du grand chef suprême qui n'en est pas moins petit, le flic ministre retrouve, devant les huissiers éberlués, son allure martiale, la tête haute, le regard fier, la braguette ouverte par la béance de laquelle apparaissent un pan de liquette et l'extrémité d'une étrangleuse. Il gagne rapidement son proche ministère de la place Génice juste à côté. (Génice était une grosse vache qui fut vendue comme esclave par la NASA au pharaon Amétupiss I^{er} qui l'épousa, la répudia rapidement en constatant ses infidélités avec des joueurs de football italiens, la vira du royaume et se suicida, désespéré de n'avoir plus rien à traire. Génice, dès lors libre de toutes contraintes, partit vendre des cacahuètes grillées en Chine, ce qui lui permit de faire fortune. Elle revint en Europe, devint la maîtresse du roi et c'est en tant que telle qu'elle fut guillotinée, après avoir quand même refilé la chtouille à tous les ministres du royaume. La grande histoire nous affirme que sa bidoche était fondante et délicieuse, à peine grasse bien que légèrement entrelardée et que les héros de la Révolution purent nourrir de rôtis, de bourguignon, de daube et de beefsteaks tous les habitants de la capitale pendant trois semaines.)

Revenons à nos moutons... Plus tard, le président reçoit le ministre de la justice pour l'engueuler, celui-ci convoque le procureur Cidrolin pour l'engueuler, celui-ci convoque Ringard pour finir la partie de dominos qu'ils ont commencée quelques temps auparavant, un jour où il pleuvait et où même quelques averses de grêle avaient été signalées sur la région Centre et aussi afin que la juge reprenne sérieusement en mains l'affaire de la banque pâlaconnasse.

Rentré à son ministère, le flic ministre ordonne au chef de la sûreté de se ramener en vitesse. Ce que ce chef fait sans tarder malgré les envies de meurtre que lui inspire ce sinistre ministre qu'il jalouse avec obstination. Et ainsi de suite, l'idée présidentielle dévale la hiérarchie poulardine jusqu'aux commissaires Lagourme et Orneau qui se font botter l'arrière-train et qui repartent la queue basse vers leurs destinées policières respectives. Jobig Orneau doit faire le point avec la juge Ringard, Lagourme grâce à un sextant, sa cellule GPS ayant rendu l'âme.

La BAS (devenue la Brigade-Anti-Sabreur) de Lagourme a inspecté l'appartement du sabreur de fond en comble. La police scientifique a pointé son nez, ses éprouvettes, ses pinceaux, ses chaussettes, ses appareils-photo, ses sandwiches aux rillettes de Connéré et son savoir. La récolte a été faramineuse, farineuse aussi, surtout dans la cuisine. Il ressort de leurs observations que la bignole était du groupe O négatif et qu'avec tout le raisiné qu'elle a répandu, il y a gros à parier qu'elle est morte, d'autant plus qu'on l'a retrouvée avec la tête séparée du corps. C'est à ce genre de détails que l'on apprécie pleinement l'efficacité de la police. Ils ont aussi et quand même trouvé des traces de plusieurs personnes : beaucoup de traces de Nanouk Herbléd, ce qui n'est pas vraiment étonnant. Des traces caractéristiques du sexe féminin indiquant qu'une femme, blonde, a passé beaucoup de temps sur les lieux. Et enfin et surtout que Bérigand, principal suspect dans l'affaire du casse de la Banque de Pâlaconnie fraîchement sorti de taule, a lui aussi séjourné dans cet endroit ! C'est à partir de ces constatations dûment constatées (procès-verbal de la constatation sur simple

demande par courrier accompagnée d'un chèque de douze zlotys au commissariat du nième rondissement) que différentes affaires furent rassemblées.

D'abord, la décapitation de la bignole fit penser à Lagourme, pourtant obtus comme un angle plat, comme auparavant au commissaire Broncho, que le même assassin qui avait coupé la tête de Jeannette Quichon, avait coupé des abattis de banlieusards zélés et avait, mais le doute persistait, déjà été condamné pour une affaire ancienne autant que similaire d'assassinats de toute une tribu de nonnes regroupées dans leur couvent avec quelques autres personnes et des animaux. Un juge avait été raccourci dans des circonstances indéterminées, un énorme dossier avait disparu et le présumé supposé suspect d'être le coupeur coupable, condamné très lourdement, avait vu sa peine commuée en une punition très symbolique. Cet individu dangereux était, semble-t-il, connu du commissaire Molux... Était-il réellement un auxiliaire provisoire et intermittent de la maison poulardine ?

D'autre part, la présence de Bérigand au domicile du présumé sabreur, pouvait laisser à penser que Herbléd et Bérigand étaient amis ou complices, pourquoi pas associés dans le casse de la banque ! Le sabreur disparu avec cette belle inconnue, plus une seule piste ne s'ouvre devant les meilleurs flics du pays. Plus une seule jusqu'à ce subit encombrement sur la ligne téléphonique du commissaire Lagourme. Car celui-ci, rusé comme un renard dégénéré, a envoyé dans les gares de la capitale tous les hommes uniformés qu'il a pu rassembler. Leur mission : surveiller le plus discrètement possible les allées et venues, repérer Nanouk Herbléd, procéder à l'arrestation ou éventuellement à l'exécution. C'est ainsi qu'une bonne centaine de flics ont investi le hall et les quais de la gare du Sud, casqués, armés et brassardés, leurs autocars restant stationnés sur le parvis d'icelle, devant les portes. Pour la discrétion, c'est gagné ! Ce déploiement ostentatoire de force discrète n'a pas empêché Nanouk et Berthe de passer, sans aucun problème. Les lar-dus n'ont rien vu ! (Vexés qu'ils étaient, trois d'entre eux ont cru

bon d'arrêter une grand-mère d'origine asiatique qui vient chaque jour dans la salle des pas perdus avec une valise chargée d'essieux de tracteur qu'elle essaye d'échanger contre des timbres. La pauvre mémé a dû rembarquer sa valoche en vitesse et elle s'est enfuie sur sa planche à roulettes. Des voyageurs surpris l'ont vu dépasser leur train lancé à pleine vitesse alors que les flics faisaient du train-stop sur le quai. Personne n'a revu la vioque ! Si vous voyez une vieille Chinoise ridée sur une planche à roulettes avec une valise pleine d'essieux de tracteur, veuillez appeler le commissariat le plus proche. Merci.)

Ce qui a semé le trouble dans la gente poulardine, c'est la subite apparition de Bérigand sur un quai de la gare. Si personne n'a tiqué au passage de Nanouk sur son cheval de bois, dans sa panoplie moyenâgeuse, les regards argousins étant happés par les incontestables avantages de Berthe, à peine celle-ci disparue, tous ont été surpris de découvrir Bérigand là où il n'était pas au même instant ! Les poulets se sont regardés entre eux pour être sûrs qu'ils ne se berluraient pas, puis, sans quitter Bérigand des yeux, ils ont défouraillé leurs turlus pour appeler leur chef. Ils se sont beaucoup trompés de numéros, s'appelant entre eux alors qu'ils étaient à un mètre de distance, s'engueulant, toujours discrètement pour rester inaperçus. Certains d'entre eux se sont même foutus sur le casque avec leur matraque, abîmant ainsi les outils atrocement chers payés par les impôts des chers concitoyens !

Un grand nombre parvint tout de même à appeler Lagourme, mais celui-ci n'avait rien contre Bérigand ! Bérigand est libre ! Quand même, par acquit de conscience et surtout de peur de se faire rétrograder, Lagourme a prévenu Orneau. Orneau a demandé des précisions :

- Sur quel quai qu'il était ?
- Qui ?... Qui qui l'était sur quel quai ?
- Lagourme, vous êtes aussi con que Molux ? Vous visez un portefeuille ?

- Comment ça un portefeuille ?
- Oh rien...
-
- Est-ce qu'il y avait un train à quai là où est apparu Bérigand ?
- C'est que... Je n'y suis pas personnellement, je suis dans mon bureau...
- Vos hommes sont toujours à la gare ?
- Bien sûr ! Enfin, j'espère...
- Très bien, salut Lagourme ! Vous devriez faire un tour au marché aux puces, parfois, ils ont des cerveaux encore en bon état... ça vous changerait la vie, croyez-moi !
- Pardon ? Je ne comprends rien à ce que vous disez...

Jobig Orneau qui venait de raccrocher n'eut pas le plaisir d'entendre la dernière phrase de Lagourme. En le faisant rire, elle aurait confirmé son diagnostic. Son bureau n'étant pas très éloigné de la gare du Sud, il décida de s'y rendre à pincés, ce qui lui permettrait en même temps de lorgner les gonzesses sur le boulevard.

Une plombe plus tard, il était de retour dans son burlingue et il bigophonait à la juge Ringard. Sitôt après, celle-ci bigophonait au procureur Cidrolin, avec lequel elle avait commencé une partie d'échecs téléphonique (ils ont essayé aussi le strip-poker par téléphone, mais ça n'a rien de terrible, sauf pour le greffier !...), pour l'entretenir des dernières nouvelles de l'affaire de la Banque pâlaconnasse. Il y avait une urgence ! Il était ou il serait impossible de récupérer le pognon pâlaconnard ! Il était déjà ou il serait bientôt impossible d'arrêter les coupables ! Car le train était parti depuis... Eh oui, déjà ! Pour la principauté du Monchestein ! Les accords d'extradition existaient, mais la Pâlaconnie avait au Monchestein sa plus importante ambassade planétaire et même au-delà ! L'Amitié pâlaco-monchestenaise serait plus forte que tous les accords diplomatiques. La présence de Bérigand sur ce quai (quai duquel il avait

disparu aussi bizarrement qu'il y était apparu) indiquait clairement sa destination !

Tout de même, le procureur Cidrolin appela et chargea directement le commissaire Lagourme d'effectuer une enquête à la cantine de la caserne flicarde pour s'assurer qu'aucune drogue hallucinogène n'avait été subrepticement glissée dans la bouffe. Car enfin merde ! C'était transformer la gare du Sud en grotte lourdaise ! La divine apparition d'un loubard ! Sinon que lui, il n'a rien dit, rien prêché, ne s'est prévalu d'aucun culte. Il s'est contenté de regarder la direction du train et pffuuiitt... Plus personne !

Comment faire ? Impossible diplomatiquement d'intervenir en territoire étranger, la principauté monchesteinaise ne faisant pas exception à la règle ! Cidrolin se plongea dans une profonde réflexion : devait-il mettre sa reine en D6 ? Mais peut-être risquait-il alors d'y laisser une tour. À moins qu'il ne tente un petit ou grand roque and roll ! Dans l'immédiat tout de suite, il téléphona à son ministre pour partager ce dilemme et surtout pour savoir comment il convenait d'agir avec la principauté... Comme il y a toujours au moins une solution s'il y a un problème, que le hasard aime faire les choses bien, et surtout que j'écris ce que je veux, le ministre a LA solution :

- Vous avez bien fait de m'appeler, Cidrolin ! Vous n'êtes pas sans ignorer que j'entretiens des relations amicales avec son Altesse le prince du Monchestein.

- Eh bien...

- Taisez-vous Cidrolin ! Donc, mon cher ami le prince m'a transmis une invitation pour participer à ce qui sera le dernier safari de la vallée de Tontroula. En effet, après la mise en eau du barrage Dubiday il sera définitivement impossible de chasser le dorifant biscornu à deux têtes qui ne se nourrit que de merlan frit.

- Hum...

- Ta gueule Cidrolin ! Vous n'avez jamais entendu l'appel du

merlan frit dans les aurores glacées du Monchestein, quand les crocos flétris survolent la montagne en attendant que les crevettes quittent leurs nids douillets et que les dorifants bicornus jouent de l'accordéon dans les taxis sous-marins... Ah Cidrolin, je rêve...

- Monsieur le ministre...

- Ah non ! Merde Cidrolin ! Vous me cassez mes rêves ! Et ce prince de mes deux a été assez con pour fixer la date de son safari le jour de la Fête nationale ! À moins de me dédoubler, comme je dois être présent à côté du président pour célébrer la victoire de la charentaise fourrée sur l'espadrille chinoise en plastique ! Pas moyen de me défiler... Façon de parler bien sûr... Parce que je n'ai pas fini d'en bouffer du défilé ! Les navions, les chars, les patineurs, les trottineurs, les cyclistes, les paras, les chutistes, les sprinters, les rampeurs... Ah, quelle connerie de faire défiler les rampeurs ! Ce défilé, c'est un max de conneries !

- Et...

- Et l'invitation n'est pas nominative ! Elle n'est pas limitée non plus à une seule personne, il suffit d'inscrire les patronymes des individus qui seront présents dans les cases prévues à cet effet. J'y appose mon cachet derechef ! Vous venez la chercher et vous la donnerez à un flic sérieux qui pourra ainsi se rendre sur les lieux avec une excuse officielle. S'il s'agit d'un bon flic, il se démerdera... Compris Cidrolin ?

- Bien compris monsieur le ministre, j'arrive. Je suis désolé d'avoir interrompu votre rêve de taxis qui jouent de l'accordéon pour des crocos bicornus en bouffant des crevettes...

- Ah ! Silence ! Je vous attends, je vous expliquerai la faune monchesteinaise...

- Monsieur le ministre...

- Quoi encore Cidrolin ! Vous n'êtes pas déjà en route ?

- C'est que... J'ai un problème sérieux et urgent avec la juge

Ringard... Voyez-vous, nous jouons une partie importante et je me suis avancé un peu trop vite. Je ne sais plus comment faire ! Connaissant votre intelligence de fin stratège, je me permets de vous demander, alors qu'elle vient de placer un cavalier en E6 et qu'elle a un fou qui peut pointer son nez quand il veut jusqu'en E4 et quand ce salaud de cavalier menace directement ma tour, je me demande si je ne peux pas déplacer ma reine...

- Vous connaissez bien la juge Ringard ?

- Très bien, c'est une femme que j'apprécie, ses rouflaquettes me caressent le ventre quand elle me... Je veux dire quand elle me... Parce que... Excusez-moi monsieur le ministre...

- Écoutez, ce que je peux faire pour vous, c'est la décorer de l'Ordre de l'asperge confite ! Je lui dirai que c'est votre idée et elle se fera piquer son cavalier sans rien dire ! D'accord Cidrolin ? Alors magnez-vous de rappliquer !

Je n'ai pas fait long feu sur le quai de la gare du Sud, heureusement ! Je me suis pointé sur ce quai quasiment au milieu d'un régiment de flics prêts pour la castagne ! J'ai pensé qu'il y avait certainement une manifestation dans le secteur, une grève, des pauvres qui revendiquent une meilleure répartition des richesses, des sans-papiers qui réclament leur régularisation, des chômeurs qui veulent du taf, des précaires qui en ont ras-le-bol, des justiciables qui demandent justice, des malades qui demandent des soins gratuits, des retraités qui veulent vivre décemment, des vieux qui veulent qu'on vienne les aider chez eux, des jeunes qui en ont marre de l'oppression policière, des citoyens qui invoquent la démocratie... Bref, des combattants contre l'injustice, des rêveurs ! Mais apparemment, rien de tout ça ! C'est vrai que les cognes sont sur les dents (pour ceux qui en ont) et à la recherche de Nanouk. Il a becté son brignolet le meilleur, le Nanouk, il va vers le noir, le poussiéreux, le glauque, voire même vers la mort. Le connaissant comme je le, je crois qu'il s'en contrefout comme de sa première décapitation ! D'ailleurs il ne doit pas avoir souvent le temps d'y penser, de penser à quelque chose, sinon à becter et à entretenir le tranchant de son rasoir de poche... Et bien sûr, heureux veinard, de ne penser à rien !

Retour rapide dans la chambre de l'*Hôtel du Barrage Dubiday*. Il ne s'est rien passé pendant ma courte absence, l'endroit est toujours silencieux, tranquille. Je sors mes fringues du sac histoire de les aérer un peu. Il faudrait qu'au moins une fois je pense à faire la lessive dans ce bouquin ! On verra plus loin... En attendant, j'ai déjà pris des douches, j'ai satisfait à mes besoins élémentaires, je me suis changé, c'est déjà bien, non ? Sur la table de chevet, je trouve quelques documents touristiques, des renseignements pratiques : les horaires de la relève des employés de banque, les horaires d'ouverture du biroute de postar, les jours de fermeture des MMO (Maisons Mafieuses Ouvertes) qui sont les vraies maisons closes du Monchestein, les différents horaires d'ouverture du poste de police en fonction de la demande, de teure à teure pour porter plainte, de teure à teure pour les demandes de papiers, etc. Et les horaires de fermeture variables aussi en fonction de la saison et des activités personnelles des flics locaux. Ceux qui jardinent, ceux qui pêchent, ceux qui prêchent, ceux qui prient, ceux qui broutent, ceux qui s'alcoolisent, ceux qui turbinent aussi dans une MMO, etc.

Une page entière de la revue officielle monchesteinaise est consacrée à ces horaires ! Comme je doute fortement d'avoir besoin des services policiers, je laisse... Une autre page publicitaire raconte le dernier safari de la vallée de Tontroula qui aura lieu incessamment. Je verrai ça plus tard, c'est peut-être amusant... Je trouve enfin ce que je cherche : deux lignes minuscules qui informent sur l'arrivée du train quotidien et aussi sur le départ, quotidien aussi, du même train. J'apprends donc que, sauf retard ou imprévu sur le trajet, Nanouk et Berthe vont se ramener aux alentours de zeure et demie demain ! La même heure exactement qu'aujourd'hui quand je suis moi-même arrivé au Monchestein.

Mon estomac commence à chanter son habituel gargouillis d'avant la sustentation. Je m'apprête donc à gagner la salle à manger de l'hôtel quand, curieux de nature et de la nature, je regarde par la fenêtre. La piaule donne sur l'arrière de l'hôtel. En bas, le parking, en face la forêt et quelques sentiers qui s'ouvrent sur des

envies de balades champêtres, en haut la crête, des pics dont j'ignore le nom qui donnent l'envie d'aller y voir, sur la graute ou sur la doiche selon que vous soyez ici ou ailleurs, j'aperçois le col. Je m'évade (encore ?!) dans ce paysage chatoyant, vert nuancé de jaune chiasse de bébé (nourri au sein, si ça peut vous préciser l'odeur), fleuri d'oreilles de libellules périmées, parfumé de parfums. Je me laisse barrer dans le rêve, je m'oublie jusqu'au moment où des bahuts et des caisses, des kattkats dégueulasses, affluent sur l'aire de stationnement. C'est à peine si je les entends, la maison est bien isolée, mais je les vois ! Des mecs sortent de cette avalanche de véhicules, ils se rassemblent, ils se marrent, ils se collent des claques dans le dos et sur les épaules, des baffes, des tartes, des directs, des crochets et même quelques jolis ramponneaux ! On peut reconnaître les valeurs du rugby ! Il y a de l'ambiance dans les travaux publics... Et, fatalement, qui vois-je ? Le mec qui m'a épargné le concassage, la transformation en chair à saucisses ! Il vient becter ici lui aussi ! Merde ! Monique ne m'a pas dit que c'était la cantine des chefs du chantier... S'il me voit, le gus va m'alpaguer, me faire chier pour que je lui donne « le truc » magique grâce auquel j'ai disparu. Il a peut-être pensé que je n'étais qu'un hologramme ? Non ! Il m'a chopé par le bras... Il a dû souffrir un peu quand même, croire qu'il devenait dingue ! Je suppose qu'il va me présenter à ses collègues, parce que ceux-ci l'ont pris pour un cinglé quand il a sonné la sécurité. Pire encore, il va me demander d'expliquer ce que je foutais sur son chantier ! En plus, il est possible qu'il ait une piaule ici ! Pourquoi pas celle d'à côté ?

Je me questionne... Je tourne dans la chambre, j'inspecte le frigo mais je n'y trouve que des attrape-couillons, des minuscules fioles d'alcool, des minuscules petits sachets de cacahuètes et de noix de cajou, de pistache et de crottes de cochons d'Inde lyophilisées. Rien d'intéressant ! Bon, si l'hôtel n'est pas trop mal, pour ce que j'en ai vu, ce n'est pas un palace. Si j'ai bien compris ce que m'a raconté Monique, c'est son mari qui prépare la tortore. Je ne crois pas qu'il reste disponible en permanence devant son piano en attendant de répondre aux éventuels désirs gustatifs de sa clientèle ! Surtout qu'il

doit cuisiner pour le personnel du chantier ! J'imagine que Monique fait le service. Mais vu la taille de l'établissement, il y a peut-être du personnel ? Je ne sais pas si elle ou quelqu'un aura le temps de me monter le plat du jour... Parce que je ne suis pas trop difficile pourvu qu'il y ait la quantité ! Et puis le client est roi, non ? J'agrippe le turlu et aussitôt la voix suave, sensuelle, perverse, éraillée, pure, chaude, grave de Monique me répond qu'au menu de ce jour il y a au choix : la cuisse de sanglier ; la douzaine d'escargots monchesteinains (dont la particularité est d'être cueillie directement sur l'arbre dès qu'ils atteignent le fatidique poids de cinq cents grammes monchesteinains ce qui ailleurs fait une livre) ; ou le carré de bœuf, soit quatre côtes pochées dans un bouillon d'orties de printemps relevé par des radis de dix-huit mois et par une barrique de vin du Maroc. Tous ces plats sont accompagnés de légumes au choix aussi : des pâtes, du riz, des patates, du kromblouch, de la salade, rien de bien original en somme. Je somme donc Monique de me monter le tout en vitesse ainsi que quelques bonnes bouteilles de picrate et une bouteille de Lagavulin, on est riche ou on ne l'est pas !

Monique se pointe aux commandes d'un chariot à roulettes chargé de victuailles. Dès que je délourde, elle fonce dans la carrée, elle abandonne son char et elle se jette sur moi comme une chicorée witloof sur un Belge du Sud. N'aimant pas l'esclandre, je ne la repousse pas avec beaucoup d'ardeur, d'autant que les mets qu'elle vient d'apporter diffusent dans l'espace une odeur qui me tord les boyaux. Tandis que sans rien demander à personne Monique passe sous la table, je m'attaque avec voracité à ces plats du jour appétissants. Je me réhydrate avec un délicieux chignin-bergeron en dégustant les escargots de montagne (avec lesquels les montagnards font aussi un alcool vert et gluant qu'ils ont coutume de boire le matin de Noël, à jeun, avant d'aller en groupe vomir dans la rue). Monique et moi nous nous régalons car, sensible à l'urgence de sa situation, je me laisse aller sans plus attendre. J'attaque le carré de bœuf en inaugurant une deuxième bouteille de saint-émilion tandis qu'elle redescend à fond de train retrouver la chaude atmosphère de la cantine.

Après avoir terminé ma frugale collation, je constate que le parking est vide. Les ouvrières et les ouvriers, les employées et employés et les ingénieurs et les ingénieuses ? du chantier sont repartis dans leur jeu de construction. Je ressens un ballonnement léger que je dois, me semble-t-il, à la quantité de kromblouch (le kromblouch est constitué d'un mélange de racines de paroube calamiteux, d'herbes diverses et de fleurs de saison, des géraniums, de l'arsenic, de la digitale pourpre, de la diarrhée mesquine et du pen-sum structurabilis) que j'ai avalé trop vite et peut-être à ce petit crotin de chèvre sec cendré trempé dans l'alcool de poires que j'ai dégusté pour finir mon repas. Je m'envoie sur les amygdales une gorgée de whisky pour évacuer cette sensation de lourdeur. Toutes les conditions sont réunies pour que je puisse profiter réellement de ces quelques jours de vacances, de la météo exceptionnellement belle pour la saison, et profiter aussi de la magnificence environnementale et pittoresque de la montagne monchesteinaise. Bien sûr et comme lors de mon dernier et improbable voyage dans la montagne, je n'ai pas les pompes adaptées au terrain. Mais les choses étant ce caleçon et comme j'en ai vu d'autres, je me décide et, après un rapide passage aux tartrisses, je quitte discrètement ma piaule.

Personne n'est visible en bas, pas d'autres bruits que celui, lancinante mélodie qui vient de la cuisine, du moteur d'une machine que je suppose être une machine à laver la vaisselle. Pas de traces de Monique ni de son mari qui n'ont, je pense, pas fini leur journée. Je sors directement, sans chercher à voir qui que ce soit. J'aime la solitude, je m'entends très bien avec moi et je suis même parfois capable de me surprendre ! (Ah ! C'est moi !) Plusieurs chemins démarrent du parking. Un descend vers la ville, deux autres grimpent vers les sommets, le dernier ne va nulle part, il reste sur le parking, il ne présente à cause de cela que bien peu d'intérêt. Donc, je suis mon infailible instinct et je m'engage d'un pas décidé et lourd, un pas de paysan aux semelles chargées de terre grasse, de bouse et du papier-cul qui va avec, sur le sentier de droite, parce que ! bien sûr j'aurais pu prendre le sentier de gauche et pourquoi pas ne rien prendre du tout ! mais je vous rappelle que je suis libre

de faire ce que je veux, il pleut si je veux, il peut même neiger, tomber des grenouilles, des rocking-chairs, des imbéciles ou des madeleines, je peux mettre une autoroute à péage sur la crête, et même un aéroport au col du Périnée !

Donc, je monte d'un pas léger et alerte, efficace et élégant, bref : mon pas... Je marche lentement, la tête haute, sûr et fier de moi comme un commandant de navire arpente sans frémir le pont de Pénesclus (à Muzillac dans le Morbihan.)

Il fait frisquet sur la crête. D'ici, l'*Hôtel du Barrage* ressemble à un jouet de marmot. Il souffle une bise qui ne donne pas envie de s'éterniser. Le sentier part en pente douce vers la gauche, alors que si je continue tout droit, il descend sur l'autre versant dans la vallée de Tontroula avant de remonter vers le col et le bruit du concasseur et des bétonnières. Le paysage est superbe mais il caille de trop, je file vers la gauche. Le chemin retrouve bientôt la forêt peuplée par le chant des cabrettes et des binious koz sauvages qui cherchent un bon emplacement pour se reproduire. Il fait meilleur ici que là-haut ! Quelques truffes profitent du soleil (ardent naturellement) pour se masturber le mycélium truculent. Je vais lentement, charmé par le bucolisme paysager montagnard, par l'odeur musquée des maroilles farouches et des sconses carnassiers, par le sombre fleurissement des printanières de légumes. Bientôt les arbres s'écartent, la lumière devient plus forte, le style devient plus chiant, bref, je m'approche du parquinge. De part et d'autre du sentier, je vois s'enfuir désespérément les pommes de terre sauvages sur leurs minuscules pattes germées. Le ciel est d'une pureté littéraire magnifique, lourdingue comme une bulle papale, ridicule comme la bite à Dudule !

ET C'EST LÀ !

Ce qui doit advenir advint (à d'vains dieux d'vains dieux !). Il me tourne le dos heureusement car je tressaute, je saute, je sursaute et je remonte en reculant jusque sous le couvert des arbres. Je ne sais pas vraiment pourquoi, c'est pourquoi je me donne le temps de

réfléchir lentement, à l'abri.

Planqué là, je regarde, avec attention, pour être sûr de ne pas me tromper, mais déjà je n'ai plus aucun doute : ce mec taillé comme une armoire bretonne (ben quoi ?) qui est en train de pisser sur le mur de l'hôtel, ce balèze en tenue de mitron toqué, aucun doute décidément, c'est Bob !

Nantis de leurs invitations officielles, de leurs fusils de chasse, de leurs appareils-photo et même de son appareil dentaire (Lagourme), de son brassard portant en énorme l'inscription « POLICE » (Lagourme) l'élite de la police nationale, en mission secrète, arrive sur le tarmac à bord de l'avion présidentiel que, pour une fois, madame la première dame du pays n'a pas emprunté pour aller faire ses courses. Le vol a été ajusté précisément pour permettre une correspondance avec le train. Lagourme et Orneau foncent à la gare et ils y arrivent juste au moment où il le faut. À moins qu'à cause d'un peu en retard ils soient obligés de cavalier au cul de l'omnibus ?

Même pas ! Ils grimpent dans le premier wagon, qui est bondé comme les autres, ils essayent le premier compartiment qui est bondé aussi, à un tel point qu'une grosse dame défaite au chignon défait ne se maintient à l'intérieur que grâce à l'importance monumentale de son hémisphère Sud qui fait contrepoids alors que tout le reste pendouille à l'extérieur. Un petit bonhomme à lorgnon, redingote et chapeau haut-de-forme déformé, placé derrière elle, tient en équilibre sur...? enfin grâce à son... !? Et bien !... Et personne dans cette compression ne se rend compte de rien ! Enfin,

heureusement, il ne reste que quelques kilomètres à parcourir, les plus tortueux, les plus lents, les plus profonds, c'est en tout cas ce qu'espèrent cette brave dame et son petit monsieur. Lagourme est aspiré à l'intérieur par le nombre, il disparaît dans un « Slourpssshhh » glissant comme un pet sur un miroir. Orneau reste quant à lui sur son quant-à-soi et sur le seuil.

Dans le compartiment d'à côté, Nanouk et Berthe, seuls et tranquilles, finissent de casser la croûte avec les sandwiches gentiment abandonnés par un groupe qui s'est subitement souvenu qu'il avait un rendez-vous dans la capitale, un rendez-vous capital et tellement urgent que chacun des membres de ce groupe, soit huit personnes, préfère sauter en marche pour ne pas le rater ! Nanouk qui a ôté son costard de chevalier en plastique, absorbé par la bouffe, n'a pas levé les yeux de son casse-dalle au coq-au-vin-carottes-râpées-cancoillotte lors de l'arrêt précédent. Berthe, plus attentive (peut-être grâce au jambon-beurre-coulis-de-choux-de-Bruxelles-cornichons-miel), a vu les deux flics sur le quai et elle a deviné, à la compression supplémentaire dans le couloir, qu'ils étaient montés à bord. Elle a reconnu formellement Lagourme qu'elle a déjà eu, à peine, le temps de voir de près quand il est venu à l'appartement pour arrêter Nanouk. Quant à Jobig Orneau, il faisait il y a quelques jours encore la une de certains journaux avec pour gros titre : « LE COMMISSAIRE JOBIG ORNEAU EST-IL L'HOMME DE LA SITUATION ? ». Berthe signale les lardus à Nanouk qui aussitôt empoigne son sabre. Berthe le freine et même refrène ses ardeurs belliqueuses : il conviendra de patienter, une fois à destination, de laisser passer la foule et les flics. Et on verra bien, si on n'est pas trop con, s'ils sont accueillis et par qui et donc l'endroit où ils vont.

Tout ça est bien compliqué pour le sabreur impénitent impertinent qui a du mal à admettre que la discrétion convienne à la situation. Adeptes de la décollation après la collation, il aurait aimé décapiter tout le contenu du couloir et du compartiment mitoyen ! Mais alors, pour la discrétion, ce n'aurait pas été gagné !

Ainsi font-ils. Ils laissent sur le quai se répandre la marée inhu-

maine et transpirante des pauvres voyageurs épuisés. La grosse dame passe en dernier. Rubiconde, décoiffée, les yeux rougis par les escarbilles, les nichons libérés et tressautant posés sur la bedaine, une valoché dans chaque paluche, la jupe retroussée sur le dos, le petit bonhomme à lorgnon toujours accroché, bringuebalant au rythme martial et fessu des rotondités féminines de sa monture. Une fois passés la grosse et le gros de la cargaison, ils descendent à leur tour, assez rapidement pour observer les deux poulets. Ainsi ils les voient monter dans une berline encocardée des couleurs locales et nantie de plaques officielles de la principauté. C'est rassurant de voir que les deux commissaires sont pris en charge par les autorités, Berthe et Nanouk ont ainsi moins de chance de les croiser dans les rues ou dans les commerces. C'est elle qui se coltine le sac, elle n'a aucune confiance en Nanouk qui ne se rend pas compte de l'importance du tas de pognon planqué sous les fringues. Par contre, elle lui fait confiance pour trouver une carrée avant qu'il ne soit trop tard ! Parce qu'il y a une foule d'abrutis touristiques à se balader dans les rues, attirés qu'ils sont par la dernière aventure possible dans notre pauvre monde en état de pourriture extrême : l'ultime safari principal monchesteinai ! Même le prince, paraît-il, sera présent, vaillant malgré toutes ses maladies congénitales, malgré tous ses cancers (en ut mineur), ses infarctus, ses chancres, ses gripes, ses tendinites, son impuissance, sa vérole, ses colites et ses coliques, ses sinus en béton, sa fesse en fonte, son urticaire (Ah... l'urticaire princier le soir au fond des bois...) et j'en passe !

Un attroupement s'est formé sur le trottoir devant le biroute de postar. C'est ce qui attire les curieux parmi lesquels Nanouk et Berthe. Le biroute de postar est plein comme un œuf, comme l'était le compartiment... Berthe se juche sur les épaules de Nanouk pour regarder à travers la vitrine au-dessus de la masse informe des touristes en mal de timbres de collection et de téléphone. Elle ne distingue rien de particulier, il y a ce grand couillon en uniforme qui fait la circulation dans le fond, une belle bonne femme qui se tamponne la tronche, un cheik trayeur de jument hongroise en chèche, un archiviste qui n'archive plus rien tellement il est comprimé par

l'affluence, un sumotori plein de cambouis et avec un magnifique poche-œil qui brandit une chaîne de vélo de la main gauche et un vélo de la main droite, un agriculteur qui recharge sur la remorque de son tracteur les meules de foin qui en ont chuté lors du passage de la porte de derrière... Le reste n'est qu'un informe magma fringué de shorts, de maillots de bain, de combinaisons de ski, de casquettes pastis, de socquettes jaunes, de tee-shirts de footballeurs et de strings tricotés main. Deux mecs essayent de se foutre sur la gueule devant la cabine téléphonique mais leurs coups coincés sans recul s'apparentent à des caresses. Ils finissent par ne plus bouger les bras tout en tentant de s'écraser les nougats, ce qui les fait conjointement sauter l'un après l'autre et gueuler car plus ils sautent haut et plus ils retombent vite et plus ils ont les ribouis en marmelade.

Berthe constate en descendant de son perchoir qu'une partie, masculine en majorité, s'est déplacée pour venir s'agglutiner derrière Nanouk et surtout pour avoir une vue en contre-plongée sur ce qui constitue, il faut bien le dire, un des principaux atouts de sa personne, enfin de sa physionomie... Mais, et elle le prouve à chaque instant, on peut avoir un beau cul et pour autant ne pas être une conne ! Profitant du déplacement de la multitude, elle pousse Nanouk vers l'entrée de la postar, le sabre quitte le fourreau, le grognement bestial tonitrué et la foule s'écarte comme par enchantement, Nanouk, tel un empereur romain, pénètre dans le burlingue que les touristes peureux évacuent prestement.

Pour Monique, le choix s'est restreint soudain à ce couple étrange, la super gonze de course rembourrée airbag à tous les étages, ce en quoi il y a une certaine ressemblance mais Monique s'en tamponne les sacs à air... Et ce mec qui a fait le ménage en exhibant son sabre d'assaut. Comme elle a envie de remonter jusqu'à son hôtel le plus vite possible pour retrouver ce nouvel amant qu'elle n'a pas vu depuis hier, quinze heures ou presque, elle ne cherche pas la difficulté. Elle s'adresse donc à eux comme elle l'a fait la veille pour Bérigand :

- Vous cherchez un hôtel ?
- Kesskêraconte la pouf ? réplique Nanouk.
- Oh, tu fermes ta gueule, pôv tache ! que lui dit Berthe, aussi sec.
- Je vous demande ça parce que justement, si vous cherchez une piaule...
- Ce serait pas une pute cette pétasse ? demande Nanouk à Berthe.
- T'as vu souvent des tapins dans les biroutes de postar toi ?
- C'est pas paske j'en ai pas vu ky en a pas !
- Vous faites erreur monsieur, dit Monique, calmement. Je suis, avec mon mari, propriétaire d'un hôtel et il nous reste une piaule disponible. C'est peut-être la dernière du Monchestein ! Le prince a foutu un sacré souk avec son safari de chiotte ! Excusez-moi... Vous venez pour le safari ?...
- Non non, commence Nanouk. C'est paskon a besoin de se planq...
- Tu fermes ta boîte à merde ! Que t'es con ! lui assène Berthe.
- Quoi ?! Je voulais dire qu'on avait besoin de vacances, rien de plus ! Pour une fois que jkôz !
- C'est mieux quant tu t'écrases ! l'écrase Berthe.

Cependant Monique poursuit :

- Si c'est pour des vacances et pour être tranquilles, vous serez aux petits oignons chez nous ! On est au milieu de la nature, on a un grand parking, les fauves se tiennent à l'écart, les grands chauves qui viennent boire le soir au bar sont les bienvenus et les dorifants biscornus à deux têtes restent de l'autre côté du col. On ne les entend pas jouer de l'accordéon, pas plus que l'on entend l'appel des merlans frits et, hélas, on ne peut plus écouter non plus le chant mélodieux des cornemuses des âmes défuntes...

- J'entrave que dalle à toutes ces conneries ! Mais s'il reste une piaule, on prend ! termine Berthe.

Dès lors Nanouk réintègre son imperturbable taciturnerie. Il glisserait pourtant avec plaisir une paluche complimenteuse sur la chute de reins de l'hôtesse, mais Berthe est quelquefois tellement imprévisible qu'il n'ose.

Monique emmène ses nouveaux et derniers clients jusqu'à son kattrak et bientôt ils décarrent vers le col. Au biroute de postar, c'est de nouveau l'heure de pointe. Les touristes s'écrasent, s'écrabouillent, ils suent et ils puent ensemble, ce qui crée des liens heureusement défectibles. Certains n'hésitent pas à lâcher subrepticement des vesces puantes ce qui provoque parfois des remuements agressifs au sein de la cohorte et les tartes volent bas.

Les deux commissaires, maintenant déguisés en chasseurs et fin prêts pour participer à la grande tartarinade, libérés par leurs hôtes princiers, passent devant le biroute de postar en se demandant bien pourquoi un tel rassemblement. Ils ne se doutent pas qu'à une poignée de secondes près, ils ont raté celui qu'ils suivent depuis si loin et qu'ils cherchent avec tant d'entêtement ! D'ailleurs ils regardent au bout de la rue (qui aurait pu être une avenue, une ruelle ou un boulevard mais qui n'est qu'une rue, en accord avec ma grande modestie coutumière) l'arrière d'un véhicule qui fume doucement comme une cheminée brumeuse dans un champ de pétrole koweïtien à la fin de la guerre du Golfe. À aucun moment ils ne peuvent se douter que l'étêteur, le meurtrier sanglant, l'homme le plus recherché du monde se trouve dans cette bagnole et lorgne avec concupiscence la luxueuse paire de roberts de la conductrice. Décidés à profiter le mieux possible du hasard qui les a amenés ici, les deux flics se promènent, ils badaudent, chacun perdu dans ses pensées.

Lagourme le piteux pense à son collègue Broncho, avec lequel il aurait apprécié plus encore cette virée aventureuse et qui lui a demandé de ramener un rhino en plastique pour son fils Otto. Il

pense aussi, non sans une certaine émotion, à Georgette Broncho qui a quelquefois pour lui des attentions touchantes et des désirs à peine voilés, qui cuisine merveilleusement bien cette amélioration toute personnelle du goulasch dans lequel elle ajoute du gras de poulet, de la cervelle de mouches bleues à peine saisie dans un mélange d'huile de foie de morue et de miel de poireaux et un demi verre d'alcool de rutabaga et dont Lagourme raffole bien sûr, car le parfum du plat lui rappelle le purin d'orties que son père fabriquait pour traiter les fruits et les légumes dans le jardin familial.

Bien loin de ces pensées terre à terre, Jobig Orneau traîne ses lattes dans les rues poussiéreuses et néanmoins capitaleuses de la principauté, sans aucune énergie, enfin pas plus que lorsqu'il traîne ses lattes dans son quartier, qu'il turbine dans sa ville, qu'il s'emmerde à être payé, fonctionnaire brillant de la police. Non, Orneau se laisse dériver dans un rêve constitué pour partie par ses souvenirs d'enfance, de mouflet quimpérois draguant sans vergogne la Finistérienne sur les quais de l'Odet et la dévergondant, la troussant pour y farfouiner de la paluche, de la menteuse et du tarmouze et aussi du zizi, la libido démesurée, multipliée par le cidre et par l'air iodé chargé au passage sur les terres de l'odeur du fumier de vaches et du parfum des grosses moules ouvertes sur l'estran et sur les plages. Mais son rêve anticipe aussi sur un avenir qu'il voit comme une certitude. Un avenir entre Fougères et Ouessant, entre Clisson et Sein, entre la Loire et Saint-Malo. Un avenir dans lequel il pêche depuis le pont de son bateau, depuis les remparts, depuis les rochers. Il pêche à pied, à cheval et en voiture Simone, il est pêcheur et athée, il aime les saumons de l'Aven et les huîtres plates, les petites sardines et les grandes filles délurées, il pêche avec des casiers, des filets, des lignes, il est plein aux as, le fric lui autorise toutes les énormités que son statut de flic lui interdit et il sourit béatement jusqu'au moment où il se cogne durement dans un poteau signalant une interdiction à tous véhicules ! Comme quoi le rêve n'a pas que du bon !

Le choc le réveille, mais l'inverse eût été possible s'il avait mar-

ché plus vite ! Trois moutards, fringués comme des petits bourgeois désuets endimanchés et le nœud papillon à élastique bien serré, se foutent de sa gueule. Pour un peu il défouraillerait et il ferait un carton ! Saloperie de gosses de merde !! Mais bien entendu il n'en fait rien, il rigole de sa propre connerie, il s'excuse auprès du poteau qui n'en a absolument rien à foutre mais ce faisant il désamorce les moqueries méchantes des petits cons. En même temps, il constate qu'il a sans s'en rendre compte semé Lagourme, et il en est content. Il demi tourne afin de trouver une station de taxis ou une arête d'autobus, enfin une rue avec de la circulation. C'est là-bas, au fond, qu'il voit quelques voitures qui passent dont celle du duc d'Auge. Tiens donc ! pense-t-il simplement.

Monique a casé Berthe et Nanouk dans la dernière piaule disponible de l'hôtel. Elle n'est pas vraiment joice parce que les festivités princières ne lui amènent pas grand bénéfice. Le chantier du barrage n'est pas terminé et sa clientèle de travailleurs, pour fidèle qu'elle soit, ne choisit jamais les services les plus chers tels que les repas à la carte, les massages thaïlandais monchesteinains (spécialité religieuse), les petits-déjeuners dans la chambre, l'éclairage à la bougie, la télévision en relief, le service des chaussures, du pressing, du nettoyage à sec des fringues, les spécialités culinaires du chef, etc. Au contraire, c'est chaque jour une colossale quantité de poussière qu'il faut balayer, aspirer, rejeter sur le parking qui a tendance à changer de couleur ! Et il n'a pas plu depuis fort longtemps ! De plus cette clientèle ne traîne pas au bar le soir, parce que les travailleurs sont crevés, ils ne pensent qu'à bouffer et à roupiller ! Il a fallu doubler le nombre de chauffe-eau électriques pour assurer à tout le monde de l'eau chaude, puisqu'ils se douchent tous au même moment ! Ils bouffent tous en même temps et quand ils sont chez eux, il y a fort à parier qu'ils baisent tous en même temps après avoir regardé le même programme télévisé ! De plus, pour la plupart, les clients retournent chez eux en fin de semaine pour ne

revenir que le lundi suivant, ils ne dépensent donc pas leur pognon à l'hôtel ! Bref, c'est d'autant moins la joie qu'elle a reçu un nombre impressionnant de coups de fil de journalistes du monde entier qui souhaitaient louer des carrées au plus près de la vallée de Tontroula pour être aux premières loges quand le safari débiterait. Mais elle se console parce que le chantier est de longue durée et constitue en quelque sorte une garantie de revenus.

En sortant de la chambre dans laquelle elle a laissé le sabreur et sa gonzesse, elle file rejoindre ce client qu'elle n'a pas vu depuis la veille. Elle voulait lui rendre visite hier soir, après la bouffe, mais Atman était angoissé, il avait besoin de parler, de dévoiler ses craintes au sujet de la cachette de l'or pâlaconnard. De plus, il craint de ne pas pouvoir longtemps résister à ses pulsions quand il voit quotidiennement tous ces beaux mâles fatigués... des costauds, des travailleurs de force, des durs... Monique s'en fout ! S'il veut renouer une fois de temps en temps avec ses turpitudes anciennes, qu'il ne se gêne pas ! Que risque-t-il ? Il y a assez de préservatifs ici pour s'épargner les saloperies virales qui peuvent traîner dans un tel rassemblement de mecs. Il risque plus sûrement de prendre un coup de tronche ou un coup de poing et d'exhiber ensuite un coquard qui passera par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ! Mais ce con aime ça aussi, une petite roustie de temps en temps, et qu'on lui pisse dessus et même qu'on l'enduisse de merde ! Il trouvera une excuse, il inventera une histoire qui le transforme en héros...

Elle lui dit tout ça et aussi qu'elle aimerait bien faire un tour dehors — une ruse pour s'esbigner pendant qu'il se pieute —, mais voilà que l'angoissé est d'accord pour une promenade nocturne ! L'hôtel est endormi, les étoiles sont dans le ciel sans que personne se demande où elles pourraient être ailleurs, on entend dans le lointain des sommiers qui couinent et les échos éloignés des sirènes du Mississippi. Ils font le tour du parking avant d'aller se pager.

- Demain, lui dit-il, j'irai chercher le jonc et je le planquerais dans la réserve, sous les patates.

- Tu veux te coltiner ça tout seul ? Tu as oublié ton lumbago ?
- Non, il y a un diable, une remorque et le treuil du 4×4, je me démerderai !
- Mais tu risques de te faire remarquer !
- Mais non, l'après-midi, c'est rare qu'il y ait quelqu'un dans le quartier...

Ce matin de bonne heure pour l'arrivée de l'omnibus tortillard et néanmoins express, Monique est descendue en ville pendant qu'Atman faisait la tambouille. Maintenant, elle grimpe à l'étage supérieur, elle frappe à la lourde et elle entre sans attendre la réponse. Il est là, allongé sur le plumard, roulant un pétard à cinq feuilles pour une ânesse chauve, tatouée de la cuisse et percée de la truffe et de l'esgourde, qui patiente en lisant le journal du matin d'un autre jour et d'un autre pays. Gênée par l'entrée intempestive de Monique, l'ânesse lâche le canard, lâche une caisse et s'envole majestueusement par la fenêtre, mais non sans foutre un coup de tronche dans le linteau. Bérigand, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'a que le temps de poser le joint sur la table de chevet avant de recevoir Monique. Une fois de plus elle est pressée, il fait de son mieux et bientôt, après diverses ondulations gymnastiques accompagnées de changements de rythmes et de positions à la limite de la perte de contrôle, elle lui annonce sans discrétion aucune qu'elle arrive, qu'elle vient, qu'elle est là : « oh oui oh oui oh oui Ohhhhhhh OUI !... »

Quelques ablutions partagées plus tard, Monique regagne l'office dans lequel elle officie et la réception dans laquelle elle réceptionne. C'est que c'est du turbin un hôtel ! qu'il faut presque tout faire soi-même et aussi surveiller le personnel parce que les loufiats et les femmes de chambre ont souvent envie de s'entraîner à faire des petits, histoire d'être fin prêts au moment opportun. Un peu comme elle... Et que ça n'avance pas l'herbe pendant ce temps !

De leur côté, Nanouk et Berthe, fatigués par le voyage, visitent le frigo de la carrée, vident toutes les fioles et les flasques d'alcool

qu'il contient, les sachets de biscuits apéro, les cacahuètes, les pets de nonnes, les crottes de biques et les noix de cajou et ils décident, pour parfaire leurs digestions, de s'octroyer une petite sieste. Malgré le confort du train et la place disponible dans le compartiment, le voyage a été long et fatiguant. Pour la tortore, rien n'est perdu, on verra plus tard.

Bérigand ne prendra pas le risque ce midi de descendre dans la salle à manger dont il subodore l'ambiance réfectoire de cantine scolaire, niveau collègue... Maintenant qu'il sait qui est le chef cuisinier, il pourrait ? Il ne sait pas encore comment se passeront les retrouvailles... Après tout, Atman s'est tiré avec l'or sans en avertir ses potes... De là à penser qu'il voulait se le partager en un, il n'y a pas une grande distance... Et si c'est le cas, on peut aussi penser que c'est lui qui a donné son complice à Molux ! Reste le mystère de cette arrestation unique, Atman l'aurait donné sans donner Nanouk ? Comme c'est étrange !

Comme hier, Monique lui montera un plateau chargé des différents plats du jour, quelques bonnes bouteilles de picrate et peut-être encore une bouteille de Lagavulin ? Mais non, il lui en reste assez pour aller jusqu'au soir. Tout en s'installant devant la fenêtre sur le rocking-chair que l'ânesse vient de libérer en prenant son envol (le vol de l'ânesse au printemps est un peu dangereux car la bête est épuisée par la longue migration qu'elle est obligée de pratiquer chaque année pour trouver un âne digne de ce nom), Bérigand jette un œil distrait (le gauche) sur le parking. À ce moment précis, un taxi débouche de la route et s'engage sur l'aire de stationnement. Horreur : Jobig Orneau lui-même descend de l'auto (il descend aussi du singe, ce en quoi il semblerait qu'il n'est pas le seul...). Bérigand se pousse en arrière, ce qui le renvoie immédiatement en avant, avec une telle force qu'il ne parvient que de justesse à éviter la chute ! Éjecté du fauteuil, il esquive le vide et il emplafonne le mur, bras en avant heureusement. Le calme revenu, il ferme la fenêtre et c'est au travers des rideaux qu'il observe les mouvements du commissaire qui semble hésiter entre le sentier de gauche et celui

de droite et peut-être aussi celui qui retourne vers la ville et peut-être même celui qui ne va nulle part. Finalement Le flic décide de se renseigner à l'hôtel, il doit bien y avoir quelqu'un ou quelqu'une à voir.

Monique accourt dès qu'elle entend le son de la corne de brume qui fait office de sonnette réceptionnaire. Elle reconnaît instantanément le commissaire qui est devenu sans rien foutre une vedette de la télévision, de la radio et de la presse écrite. D'ailleurs sa tronche se trouve en première page du baveux local encore aujourd'hui, photo prise lors de l'inauguration du musée de la police primaire situé sur le quai Branlo. On y voit Lagourme, fripé, sale, morveux mais courageux, mettant en valeur le fier Jobig Orneau entouré d'une marée de casquettes, de képis, de casques et de chars à voiles. Le beau commissaire regardant consciencieusement une matraque télescopique en pensant que, bientôt, ce sera la saison des cèpes, des morilles et des poireaux-vinaigrette.

Ce fameux commissaire qui, en dépit de la promiscuité des transports en commun, est sorti indemne et impeccable du train et du voyage qui, pour court qu'il fût, fut aussi épique et compressé. La photo est ainsi légendée : « TCHOUTCHOU B?@MMAILE PACSUL SAFÇRÉ JOBIG ORNEAU » ! Pas le moindre mot au sujet de Lagourme qui, de toute façon et heureusement, ne sait pas lire.

Monique a quand même le palpitant qui fait des bonds ce qui lui gonfle le sein gauche qui n'en a pas besoin. Qu'est-ce qu'il veut ce poulet de classe A ? se questionne-t-elle.

- Vous désirez ? donc lui demande-t-elle.

- Ça m'arrive, oui, répond-il.

- ??

Monique est troublée, non pas par le charme émanant du poultok, charme indéniable de l'aventurier vêtu de battle-dress et de chaussettes de laine dans des écrase-merdes volumineux, mais parce qu'elle n'a rien entravé de la réponse policière non policée. Après

un certain temps de silence, elle capte :

- Ah ! Tant mieux pour vous mais moi, je m'en fous ! lui assène-t-elle. Ce qui ne me dit pas ce que vous voulez !

- Excusez-moi... Je voudrais savoir quel est le meilleur sentier pour passer dans la vallée de Tontroula... Celui pour aller au col du Périnée... Et aussi, est-ce que vous faites restaurant ? Il est possible de manger ici ce midi ? Et j'aimerais aussi déposer mon fusil, si c'est possible...

Monique explique, le sentier par le menu et tant qu'elle y est elle explique le menu de midi en même temps tout en rangeant le fusil derrière le comptoir. Orneau remercie et il fout le camp après avoir annoncé sa présence pour déjeuner.

À peine celui-ci barré, voilà l'autre qui se pointe ! C'est un vau-deville au niveau du rythme ! Monique a à peine le temps de rejoindre Atman dans la cuisine pour prendre en note la composition des plats du jour et les noms de baptême que le chef leur file que la corne de brume la rappelle à la réception. En y allant, elle voit par une fenêtre un taxi qui quitte le parking. Et à la réception, le commissaire Lagourme, en tenue militaire et coiffé d'un galurin de chasseur bavarois rehaussé d'une plume de charlouffe minaudeur (l'équipement complet est disponible dans toutes les tailles, du 16 ans jusqu'au 62 dans les magasins de sport, les magasins d'électroménager, les boucheries humaines et les pharmacies au prix de 80 € sans la plume, 100 € avec la plume). Le fameux flic, décoré fraîchement, est reconnaissable à sa discrétion, son sens du secret qui lui fait exhiber son brassard de police, son fusil d'assaut et un énorme rhino en peluche rose. Il veut savoir si le commissaire Orneau est passé par là, il l'a perdu dans la rue en faisant ses courses matinales. Après avoir donné les explications demandées et casé difficilement le fusil et le rhino d'Otto Broncho derrière le comptoir, Monique s'octroie sans honte quelques minutes pour rêver de son bel amant, là-haut, là où elle aimerait être présentement plutôt que s'emmerder en bas à renseigner des lardus !

Hercule Poirota quitte à ce moment l'hôtel pour sa promenade apéritive. Il porte comme d'habitude une redingote, des guêtres, des moustaches cirées, un vieux bitos melon et une livre de beurre pour sa mère-grand. Maintenant, pense-t-il, tous les ingrédients sont réunis pour que la recette soit réussie ! Tous les personnages sont là... Même Hastings, son fidèle compagnon n'est pas loin. Il est aux toilettes parce qu'il a un peu de mal à digérer les toasts apéritifs aux escargots crus qu'il s'est pourtant contenté de regarder en passant.

Quel suspense !

Les travailleurs du barrage ont regagné leur chantier, laissant derrière eux un nuage de poussière que l'absence de vent ne dissipe pas et qui retombe lentement sur le parking. À l'extérieur, près de la porte de la cuisine, Hercule Poirotu poirote, assis sur une chaise de jardin devant une table sur laquelle est posée une tasse fumante. Il s'époussette avec un fin mouchoir brodé. Il attend son compagnon Hastings, qui est aux toilettes depuis un moment parce qu'il n'a pas digéré le kromblouch servi au déjeuner. Hastings a, à n'en pas douter, des problèmes de vidange. Sans doute depuis sa retraite de militaire et le brutal changement de nourriture, car le brave Hastings faisait partie de la fameuse armée des dindes et, à ce titre, il a glouglouté pendant quinze ans (mesurés en années de volailles, ça fait très beaucoup). Il est aussi possible aujourd'hui que le cuisinier ait fait une légère erreur en utilisant comme ingrédient du pensum vulgaire, qui comme chacun sait, est un déconstipant manifeste, en lieu et place du pensum structurabilis qui n'est pour sa part qu'un régénérateur adipeux.

Atman a foutu le camp dès qu'il a pu avec le 4×4 sur le chemin de droite à travers la forêt. Son passage bruyant et puant a pour résultat l'envol des charlouffes minaudes qui nichent au sommet

des arbres nains afin de ne pas être emmerdés par les truffes masturbatrices de mycélium truculent. Les charlouffes n'aimant pas être dérangés lâchent lors de leur envol des hurlements affreux concomitamment à des bousées nauséabondes, qui, pour une fois et c'est heureux, ne sont pas tombées sur le parking. Malgré une météo propice et silencieuse, il est impossible d'entendre le chant d'appel des merlans frits qui se concentrent de l'autre côté de la crête, y attirant naturellement les dorifants biscornus et les crevettes roses. C'est ce qui surprend les deux commissaires qui se sont retrouvés pour bouffer et qui, maintenant, ont entamé une partie de palets digestive.

Assis dans le fauteuil, derrière les rideaux de sa chambre, Bérigand les observe. Ils ont installé la planche au pied du mur, à côté du cadavre d'une ânesse qui a raté son entrée mais, d'une certaine manière, n'a pas raté sa sortie. En arrivant un peu trop vite au-dessus des arbres, elle a constaté avec horreur que toutes les fenêtres de l'hôtel étaient fermées et qu'elle n'avait plus assez de puissance pour passer au-dessus du toit. Elle n'a, hélas, pas eu le temps de freiner, elle s'est écrasée comme une fiente au pied de ce mur et depuis, elle pourrit tranquillement.

Lagourme, concentré, semble bien être le plus fort aux palets. Il se lâche donc, minus sautant et cavalant dans tous les sens comme un avant-centre qui vient de marquer le but de la victoire. Lui, Attila Lagourme, plus fort que Jobig Orneau ! Grâce à l'isolation phonique, les sons ne parviennent pas jusqu'aux esgourdes de Bérigand, mais à en juger par l'attitude de Jobig Orneau qui risque d'y laisser son flegme et qui s'est enfoncé des mouchoirs en tissu dans les portugaises et par les mimiques de Lagourme, celui-ci doit hurler !

Monique, qui vient de terminer le nettoyage de la salle, le rangement des tables, le balayage, l'argenterie, le passage de la serpillière du sol au plafond, les carreaux, la vaisselle, le transvasement des fonds de bouteilles dans des bouteilles de grands crus classés, la désinfection des toilettes, l'aspiration des poussières ; qui a eu le temps de remplir les vases et de vider les seaux, de manger et de pitancher un peu, de prendre un bain, de fumer un joint et de faire

une réussite, s'apprête à rejoindre Bérigand dans sa piaule quand le turlu sonne. Un appel interne, un espoir ?

Chez les derniers arrivants la sieste est terminée ! Ils ont avalé tout ce qui se trouvait dans le frigo et maintenant ils souffrent du manque ! Donc ils appellent au secours ! Ils réclament à beceter sans se soucier qu'il est déjà teure ! Monique se propose de leur amener des sandwiches parce que le cuistot ne bosse pas à teure ! La réponse est positive. Monique rassemble donc tous les ingrédients nécessaires à la confection de casse-croûtes, ingrédients que je n'énumère pas puisque vous les connaissez aussi bien que moi. Sachez simplement que, spécialité du casse-dalle monchesteiniais, le brignolet de sept livres coupé en deux est tartiné sur toutes les faces avec le kromblouch de la veille, mixé avec des olives vertes et de la purée d'escargots crus.

Tant et si bien que lorsqu'elle peut enfin rejoindre son amant avec l'espoir de pouvoir encore une fois s'envoyer en l'air, ce qui est une excellente façon de tromper l'ennui et, en ces circonstances pas uniquement l'ennui, celui-là lui annonce immédiatement le retour du mari. Le kattkat vient de se garer et Atman a réintégré ses pénates. Il va rapidement trouver que l'absence de sa femme est suspecte...

Il n'a pas souffert pour charger les deux caisses dans le coffre de la bagnole. Grâce au treuil dont elle est équipée et grâce à la pente du terrain, tout s'est remarquablement bien passé. Il n'avait pas même pris la remorque qui l'aurait encombré plus qu'autre chose et qui aurait considérablement augmenté les risques d'accidents. Comme la petite maison de pierres est maintenant parfaitement vide, il l'a laissée ouverte, ce qui est selon lui le meilleur moyen de décourager les curieux suiveurs du safari. Et si quelqu'un veut s'y abriter des tirs des fusils à frites et des jets puissants des disperseurs de béchamel (puisque c'est ainsi que l'on doit chasser traditionnellement le dorifant biscornu à deux têtes), qu'il s'y abrite ! Tant pis pour lui si les dorifants en goguette le bouffent en le confondant avec un merlan frit !

Donc après un câlin abrégé mais néanmoins agréable, un échange salivaire et une poignée de mains, Monique descend rejoindre son bonhomme en vitesse car il ne va pas être simple de planquer le jonc dans la réserve à patates !

Après un long conciliabule, les époux, mariés sous le régime de la communauté de biens et qui se sont jurés fidélité, décident d'un commun accord fidèle de laisser les caisses d'or dans la chignole, c'est encore là qu'elles sont le plus à l'abri. Atman a d'ailleurs consciencieusement fermé les portes. Monique, qui connaît bien son cher époux, doute. Elle s'en va donc vérifier.

Hercule Poirot et Hastingue, enfin sorti des latrines, partent bras-dessus bras-dessous avec un panier d'osier vers la forêt pour ramasser des pommes de terre sauvages. Les lardus ont terminé leur partie de palets, ils envisagent sérieusement de rentrer à l'hôtel et de venir au bar pour boire, une tisane (camomille-verveine) pour Lagourme et un cognac pour Orneau qui n'a pas la même philosophie thérapeutique que ce confrère et collègue qu'il traîne comme un boulet. Ensuite, dans la soirée, il sera l'heure habile et polie de rejoindre le palais princier pour s'y emmerder en souriant au risque évident de choper des crampes du muscle orbiculaire de la bouche, de l'élévateur de la lèvre supérieure, de l'ascenseur et du monte-charge. La possibilité aussi d'abuser du picrate et des petits-fours... Avant de rentrer pour rejoindre le bar, ils rangent les palets et la planche dans un appentis près de la cuisine. Dans le même instant, vérification faite, Monique rentre. Elle croise Nanouk et Berthe qui sortent avec l'envie de respirer un peu l'air pur de la montagne. La voyant, ils se ravisent et finalement ils décident de la suivre jusqu'à la réception afin d'avoir des informations touristiques sur les environs.

L'après-midi s'annonce paisible et se présente sous les meilleurs auspices avec son programme de promenades champêtres, de découverte de la faune et de la flore monchesteinaises, des paysages enchanteurs de la montagne, des mœurs étranges de certains habitants de la région, survivants miraculeux d'une époque à laquelle les

baleines avaient des pattes et se nourrissaient de mammoths laineux, de crevettes grises et de caviar iranien. Chacun profite du calme et vaque à ses occupations de loisirs...

C'est dingue ce que je peux voir depuis ce fauteuil basculant derrière la fenêtre. C'est *Fenêtre sur parking* ! Le spectacle n'est pas permanent et je n'ai pas une guibolle dans le plâtre mais quand même, ça vaut le bol ! Je vais de surprise en surprise, je ne suis pas venu pour rien, ni au Monchestein, ni à l'*Hôtel du Barrage Dubiday* ! Déjà en ville : je me fais draguer par une belle gonzesse qui s'avère finalement être simultanément la femme de Bob et la patronne ! Car je découvre que le patron de l'hôtel n'est autre que Bob : Atman Cirrehb ! Mais je ne me suis pas encore décidé à le saluer, j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de mort entre nous. Quelque chose de sa part qui ressemble fortement à une trahison. J'en éprouve un certain chagrin, je cherche quelle faute j'ai pu commettre ou quelle faute j'ai pu omettre au mètre, ô maître ! Je déconne ! Un nouveau Bob qui partage sa vie avec une superbe femme ! Il a viré sa cuti. Quand on le connaît comme je le, et depuis longtemps, c'est une surprise. Parce que mon vieux Bob, c'était vraiment moitié *Nuits fauves* et moitié *Village people* ! Y a-t-il un lien entre cet apparent changement de mœurs et ce silence absolu que je considère comme une trahison ? Moi qui n'ai jamais donné dans son jeu ? Que de questions !

Mais s'il est dans le quartier, le jonc ne doit pas être très loin... Et c'est ce qui m'intéresse maintenant ! À moins qu'il ne l'ait fourgué dans une banque ? En tous les cas, retrouver Atman comme ça, c'est une surprise.

Parce que je viens ici suite à un de mes voyages extraordinaires ! Résumé des épisodes précédents : je suis sur mon pageot à l'*Hôtel de mes Deux Mers* et je me retrouve en même temps au milieu de la caillasse qui descend dans un concasseur ! Renseignements pris, c'est au Monchestein que cela se passe. Comme j'ignore le pourquoi de cette destination, j'y reviens ! Réaction évidente et normale d'un individu intelligent : mouâ ! Car il y a de l'évidence intuitive musclée dans cette impossibilité de choix qui me conduit là où je vais en le voulant sans le vouloir ! C'est on ne peut plus simple : c'est hasardeux mais de cette forme de hasard inaccessible aux imbéciles, dans lequel le hasard n'a rien à faire ! C'est logique ! Toujours est-il que je reviens, cette fois-ci dans la réalité de tout le monde, en train ! Et j'y reste une semaine en pause (enstandebaille ?), attendant, sans rien à foutre (à part Monique), que la banque dans laquelle j'ai largué mon oseille me file une carte bancaire internationale anonyme, numérotée, millésimée, de luxe. Jusque-là, ça allait. Monique est plutôt gironde, gentille, agréable et elle possède une bonne technique qui ne gâche rien. Peut-être un peu trop entreprenante ? Mais cela convient parfaitement à ma paresse ! Elle ne sait pas qui je suis, je paye l'addition hôtelière rubis sur mon oncle, elle n'a pas besoin de connaître mon nom... Pas encore ? Bien sûr, si je rencontre son bonhomme, elle va tomber des nues !

Dernier voyage imprévu en date, je pars d'ici-même pour me retrouver cerné par les cognes sur le quai de la gare du Sud, juste derrière Nanouk et Berthe qui grimpent dans le train et ce train a pour destination le Monchestein ! N'est-ce pas génial ? N'y a-t-il pas dans ce don une certaine reconnaissance de la nature médiumnique et fantastique et fantasmagorique et magique et tactique et anarchique de mon génie ?! Et maintenant, vu de ma chère fenêtre, je constate que ce gentil couple — le décapiteur et sa Vénus — a pris

une carrée ici ! Voilà donc le trio de casseurs de la Banque de Pâlaconnie réuni par le hasard et la fatalité dans le même hôtel monchesteinais ! Le plus étant l'arrivée inopinée des deux plus fameux flics du pays d'à côté, l'abominable minable Attila Lagourme et le dangereux Jobig Orneau. Dangereux, car il n'a pas l'air d'être niais et non-comprenant comme le sont nombre de ses collègues et son prédécesseur Molux. Et même, à le regarder se comporter avec Lagourme, il me deviendrait presque sympathique !

Veinards comme ce n'est pas permis, Nanouk et Berthe sortent de l'hôtel à ce moment précis où les deux lardus tournent le dos à la lourde, occupés qu'ils sont à ranger leurs joujoux. Et quand les deux flics font demi-tour, le couple maudit a disparu dans les entrailles de l'hôtel, sur le cul de Monique (façon de parler) qui fait pareil. Et voilà Atman en grand uniforme de cuisinier d'exception qui sort par la lourde de la cuisine avec un grand panier vide et qui marche vers la forêt. Aucun doute et à mon avis, il part chercher les ingrédients du kromblouch. J'espère pour Hastingue qu'il ne se trompera pas dans son choix de pensum... Au même instant, le sumotori passe sur la route, dans la côte, toujours en danseuse (avec un tutu par-dessus son slip à baguettes). Son cocard a viré au jaune avec quelques jolis reflets mauves. Il a sur son porte-bagage l'archiviste qui archive imperturbablement. Ils sont eux-mêmes poursuivis par le grand dépendeur d'andouilles en uniforme du biroute de postar qui galope d'une longue foulée aérienne et gazeuse, lui-même poursuivi par le car de Japonais. Ils foncent tête baissée en aveugle vers les terrifiantes mâchoires du concasseur... Mais je m'en désintéresse car peut-être font-ils une course ? Peut-être que le sumotori a kidnappé l'archiviste ? Toujours est-il que je vois émerger de la forêt Hercule Poiroti et Hastingue qui tiennent, chacun d'un côté par l'anse, un panier empli de pommes de terre. Hastingue marche à petits pas rapides comme s'il connaissait encore quelques menus ennuis de boyaux. Poirotu a du mal à suivre, il a les bacchantes en désordre et le beurre a fondu dans le pot et coulé sur ses fringues. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il va retrouver sa mère-grand ! Ils entrent dans l'hôtel et donc disparaissent à ma vue.

Le vide ne dure pas, naturellement ! Monique se pointe dans mon champ de vision, suivie de, dans l'ordre d'apparition à l'image : Berthe, devancée par son architecture de façade et suivie de toute l'importance de sa chute de reins et de Nanouk. Ce dernier a avec lui son équipement habituel : son sabre et ses tongs. Il a encore son futsal de joggeur vert, mais il porte un tee-shirt noir très serré qui lui remonte par un effet d'ascension dû au volume de la bedaine, jusqu'au-dessus du nombril. L'ensemble est pittoresque, certes, mais assez peu ragoûtant... Je m'approche de la vitre pour voir, mieux si c'est possible, et déterminer, curieux que je suis, l'état alcoolique dans lequel se trouve le sabreur. Pour l'heure avancée de ce tout début d'après-midi, il semble encore tenir le choc. Mais à cette heure-ci, je suis pourtant certain qu'il a déjà englouti au moins un décalitre d'alcool entre le vin blanc, le vin rouge, l'apéro, la bière s'il en a trouvée, et le pousse-café ! Berthe marche devant, elle marche vite. Elle a beau connaître son étêteur sur le bout, elle doit s'en méfier quand même ! Monique les regarde partir pendant une poignée de secondes avant de disparaître une fois de plus vers l'intérieur. D'ici qu'elle toque à ma porte...

C'est au tour de Lagourme d'apparaître. Le voilà, en courant ! Il cavale sur le parking, quelques mètres, pas beaucoup. Il s'arrête net et il fait un rapide demi-tour comme s'il avait vu un croco flétri lui foncer sur la gueule ! Mais c'est bien pire que ça ! Nanouk s'est tourné, je pense que Lagourme est sorti en gueulant. Nanouk est à la lisière de la forêt, il amorce le geste de dégager son sabre du fourreau et je vois une des énormes paluches de Berthe qui le chope par le colbac et qui le tire en arrière.

Ils se sont engagés sur le sentier de gauche, précisément celui sur lequel Atman s'est engagé aussi pour accomplir, religieusement, sa précieuse cueillette. Dommage que les arbres me cachent la suite... Mais Lagourme le rapide et courageux poulet revient en scène, il tient devant lui un grand rhinocéros en peluche derrière lequel il pense être en sécurité, camouflé, invisible ? Il a aussi en bandoulière un fusil d'assaut rutilant. Un vrai, de fabrication bouldavaque

comme on en trouve au marché aux puces de Limerzel (Morbihan), sur les terrains de rugby de Tulle (Corrèze) et sur tous les ponts enjambant la Limace pendant les nuits d'été. S'il savait lire, il aurait, certainement, pris connaissance du règlement du safari qui stipule que le dorifant biscornu à deux têtes ne se chasse qu'à l'aide d'un fusil à frites ou d'un disperseur de béchamel ! Certains chasseurs se croyant plus malins que les autres ont essayé, lors du dernier safari en date, la pomme de terre crue dans les fusils et la mayonnaise dans les disperseurs ! Ils en ont été pour leur frais ! Les dorifants biscornus à deux têtes s'en foutent carrément ! Ils sont même plutôt excités par la mayonnaise et un des chasseurs, rattrapé par un animal, n'a dû son salut qu'aux frites avec de la béchamel qu'il avait mangées ce jour-là (au lieu d'en charger ses armes, le con !), et que la trouille l'a fait gerber, ce qui a ratatiné l'animal ! Lagourme pense peut-être qu'une balle de fusil suffit à tuer le dorifant ? Hors les frites et la béchamel, point de salut ! Lagourme se goure et moi je m'en fous !

Jobig Orneau pointe son museau à son tour, il ne fait que quelques pas sans se presser, il tient son godet de cognac par le pied (du verre...), il observe la scène en souriant. Ils ont, Lagourme et Orneau, reconnu Nanouk, ça devait arriver ! À Sainte-Mamelles, Nanouk réussirait à s'enfuir, il connaît le terrain comme le fourreau de son sabre, mais ici ? Dans la montagne en plus, avec sa surcharge alcoolique et pondérale ? Ce n'est pas gagné d'avance même poursuivi par un con minus (vobiscum) comme Lagourme. Surtout que ce dernier a une sacrée pétoire ! J'aimerais bien voir la suite !

Voilà que l'on cogne à mon huis et voilà Monique qui ne se donne pas la peine de me demander mon avis pour entrer. Au-dessus des arbres, je vois la crête mais elle est loin et j'aurais du mal à y distinguer des Crétois ou des crétiens, même quand ils y seront. Je demande donc à Monique, en vitesse, avant qu'elle ne mette en pratique les idées qui l'ont menée jusqu'ici, si elle possède des jumelles, ou une longue vue... Elle me répond que voui, que sinon ils (Atman et elle-même) ne pourraient pas repérer les

ânesses à temps et ouvrir les fenêtres, qu'ils ne pourraient pas non plus voir les crocos flétris lorsqu'il arrive, rarement, que certains s'égarent de ce côté-ci de la montagne.

Aussitôt, obéissante, elle descend pour chercher l'objet.

Orneau à disparu du parking qui se trouve maintenant parfaitement désert. Mon attente est distraite de l'ennui par la descente à toute berzingue de l'archiviste qui a réussi à faucher le vélo du sumotori et qui retourne vers la ville avec l'individu en uniforme du biroute de postar sur le tansad. Un moment de silence, brillant comme une plaque de verglas dans le désert d'Atacama, se déroule tranquillement devant mes cliquettes ébahies. Puis, ce magnifique instant de bonheur est troublé par le passage de l'autocar de Japonais, moins rapide que le vélo, autocar sur le toit duquel on peut distinguer le sumotori qui se mouche dans son tutu.

Une fois de plus, on toque à mon huis. Sans me retourner, je demande à Monique de m'apporter les jumelles car il semble y avoir de l'animation sur les sommets. Et puis j'ouïs un raclement de gorge grave qui me fait penser à une subite mue de la gonzesse, alors je tourne la tête. Monique me tend la paire de jumelles, Jobig Orneau me salue d'un hochement souriant :

- Bonjour Bérigand ! lâche-t-il.

- Bonjour commissaire ! lâché-je.

- Que quo quoi ? s'exclame Monique.

- Eh bien, quoi ? que je lui demande.

- Bérigand ?

- Ben ouais, Bérigand...

- Vous avez l'air surpris madame, rigole Jobig Orneau. Comment se fait-ce ?

Monique rougit quelque peu :

- Ce nom me dit vaguement quelque chose... Mais je ne sais plus

quoi précisément...

Jobig la regarde en rigolant de plus belle mais sans poursuivre la causerie. C'est avec moi qu'il jacte :

- S'ils passent de l'autre côté du col, les jumelles ne serviront à rien ! Il faudrait grimper là-haut pour voir quelque chose !

- Ouais... Monique, tu as les clés du 4x4 ?

- Ben oui, elles sont en bas, à la réception.

-Tu veux bien nous emmener ? Ouais ? Alors on va grimper ! Je jette un coup d'œil quand même, par curiosité...

Ce que je vois reste petit malgré les jumelles. Atman Cirrheb, alias Bob, est presque au sommet, reconnaissable à sa tenue de cuisinier, Nanouk et Berthe ne sont pas très loin derrière, ainsi que Lagourme qui s'accroche toujours fermement à son rhinocéros. Je fais un commentaire radiophonique pour mes camarades de chambre façon Tour de France, l'échappée, les poursuivants, le groupe rhino. Vu d'ici, à l'abri du sabre vengeur, on rigole. Pas longtemps ! Déjà Atman a basculé de l'autre côté de la montagne.

On descend en vitesse, Monique chope les clés de la caisse, on embarque. C'est elle qui est au volant, c'est elle qui est monchestennaise et qui connaît le mieux le terrain ! En plus, c'est sa caisse ! On fonce ! On rejoint la route du col et Monique accélère, je lui fais confiance, faute d'avoir d'autres choix... Comme je suis arrivé le dernier, je suis monté à l'arrière, seul sur cette confortable banquette en cuir, je regarde derrière...

Quand je pense que j'aurais pu, comme Hastingue et hercule Poirot (retenus à l'hôtel par un blocage gastrique d'Hastingue le gourmand qui a confondu une truffe masturbatrice de mycélium truculent avec une patate sauvage et qui a tenté d'avaler cette dernière sans la laver), rater le bouquet final, la grande gerbe rouge ! Sans le commissaire Orneau, je serais resté dans la piaule, l'œil désespérément collé sur le verre glacé des optiques grossissantes (des jumelles quoi...). Placé aux premières loges, il m'aurait fallu attendre le journal télévisé pour savoir... Mais l'idée du commissaire était la bonne !

Je suis à peine secoué sur cette moelleuse banquette, dans cette bagnole de luxe fonctionnant aux pets de nonnes et à l'huile de crevettes (on peut ajouter au mélange jusqu'à 10 % de kromblouch rassis), glissant petitement dans les virages serrés de la montée vers le col. Aussitôt grimpé dans le bolide piloté par les mains expertes de Monique, j'ai repéré les deux caisses de jonc dans le coffiot, derrière le siège. Rassuré, je profite du paysage, j'admire la grâce et l'agilité des grands singes qui jouent du trombone au sommet des cocotiers quand le soleil, écarlate autant que le pif de Lagourme ou même que le tarin turgescent d'Atman, se couche derrière l'horizon,

lointain et inaccessible horizon derrière lequel se cachent tant d'aventures cruelles et tant de puantes et vieilles gens d'aubes, de robes et autres soutanes, tant de scandales politiques, tant de tortures d'opposants, tant d'oppression...

Jobig Orneau est silencieux, admiratif de la technique de pilotage de Monique et admiratif aussi sans doute des volumineux nibards de la meuf à Bob. C'est comme ça que l'on a négocié le dernier tournant du sommet et qu'on s'est lancés dans la descente. Assez plus loin mais quand même pas très, Monique a rangé son véhicule sur une aire de stationnement aménagé à cet endroit précis, précisément parce que sinon il aurait été ailleurs et pour la suite de l'histoire ça m'aurait emmerdé ! Donc nous nous garâmes. De toute manière, la route est interdite à partir d'à peu près ici, réservée aux engins de chantier, aux pelleteuses, aux bulldozers, aux bérouttes et aux tondeuses à gazon.

De ce parking, pas moyen de voir couac ce soit. Il est sur un petit replat entouré de légers mamelons qui me rappelle Sainte-Mamelles en abrégé. Nous escaladons un de ces jolis tétons et aussitôt le nuage de bruit et de poussière du concasseur nous pollue même s'il est encore assez loin. C'est un peu plus bas, sur notre droite, près de l'endroit où débouche le sentier. À venir en bagnole, on est largement en avance ! Je pense, en regardant le dénivelé et les difficultés du parcours que, sauf abandon, véhicule à moteur ou dopage intempestif, le premier des coureurs ne sera pas en vue avant une bonne demi-heure. Jobig Orneau veut satisfaire sa curiosité en s'approchant du concasseur. Je suis d'accord pour ne pas y aller, car je connais assez l'endroit pour garder mes distances et comme Monique a subitement besoin de satisfaire d'autres envies, nous nous couchons sur l'herbe tendre, ce qui dérange quelques écrevisses maritimes qui regagnent derechef leurs terriers en crachant par terre et en vomissant quelques injures acides.

On en est à se rhabiller, se reculotter pour elle et se rebraguetter pour moi, quand on entend les appels du commissaire. On se redresse et on le voit qui nous fait des grands gestes pour diriger nos

regards vers la crête. Et en effet, Atman, alias Bob, toujours seul en tête et donc en tête-à-tête avec lui-même est apparu. Il a raison d'en profiter ! Les jumelles me permettent de le voir de près, c'est leur rôle, elles n'existent que pour ça ! Et le vieux Bob est cuit ! Ratatiné, flanchant du mollet, mollasson de la cuisse, trempé de la toque, essoré du paletot ! Qu'est-ce qu'il fout là, Bob ? me questionné-je.

On se dirige vers Orneau, doucement. Je prête une main à Monique pour éviter qu'après s'être envoyée en l'air elle se plante la tronche dans la caillasse. Comme les ânesses, elle préfère les atterrissages en douceur.

En parlant de caillasse, de la ouskon se pointe, on voit et on entend un énorme bahut qui grimpe depuis la vallée de Tontroula, chargé de pierres de toutes sortes, exceptées les pierres précieuses, draguées dans le lit de la Culière me semble-t-il. Il vient benner sa cargaison au-dessus du concasseur, mêlant son assourdissement à l'inférieur vacarme de la machine à fabriquer des graves et des gravillons. On rejoint le commissaire qui s'est enfoncé quelques doigts dans les portugaises pour préserver ses tympanes et tout le bastringue intérieur qui lui permet d'ouïr. Sur son sentier montant, sablonneux (sable au nœud ?), malaisé, Atman s'est arrêté pour respirer. Il s'appuie de toutes ses mains sur ses genoux, la gueule béante, la baveuse bavant et pendante. Derrière lui, à une centaine de mètres, Berthe apparaît, le torse nu, le tee-shirt noué sur la thèière, le nichon libéré, fier et transpirant, la liberté guidant le sabreur ! Car elle tire Nanouk par l'élastique de son falzar, il n'arrive donc qu'avec un certain retard dans mon champ de vision. Il a abandonné le fourreau, quelque part en route, et porte haut le sabre de la violence, aiguisé comme un rasoir dont le fil tranche la lumière de cette magnifique journée... (Putain le style !!!) Il ne faut pas longtemps pour voir poindre le rhino en peluche et le bada de chasseur avec sa plume de charlouffe minauder. Derrière le rhino et sous le bada, Lagourme, branlant sous le poids du fusil, pâle comme un lavabo, virant au verdâtre, aimanté par sa destinée et aussi, il faut bien le dire, par l'ana-

tomie berthienne qui s'échappe devant lui. Puis le relief nous masque la suite de la course.

En poursuivant notre descente, on arrive près de l'endroit où je me suis retrouvé avec le mec casqué qui appelait la sécurité, au moment où je suis rentré à l'*Hôtel de mes Deux Mers*. Orneau nous suit. Quand j'arrive dans ce petit creux abrité du raffut du concasseur, presque du silence, je stoppe. Un peu fatiguée par les exercices précédents, Monique pousse jusqu'à ce cube de béton pour y déposer délicatement son mignon dargiflet. Le commissaire s'arrête à côté de moi :

- Alors Bérigand ! Vous êtes rassuré ? L'or pâlaconnard est dans la voiture ?

Il me sidère et me scie l'air et comme il se doit quand un lardu m'adresse la parole, je m'écrase ! Il continue :

- Les deux caisses sont dans le coffre du kattkat, stupidement sérigraphié : « BANQUE NATIONALE DE PÂLACONNIE, CENT LINGOTS D'OR PUR, CENT KILOGRAMMES. » C'est bien proprement écrit, sans fautes... Je les ai vues tout à l'heure en jouant aux palets avec ce connard de Lagourme !

C'est vrai qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir les caisses assez volumineuses, peintes en noir, et les inscriptions en orange fluo qui gueulent comme un feu d'artifice. Néanmoins, je persiste à fermer ma gueule. Mon silence le fait rigoler et secouer la tête mais je ne ressens pour autant pas d'animosité à mon encontre et je n'en ressens pas contre lui. Il n'y a pas de mépris dans son rire, peut-être de l'admiration, pas de moquerie d'aucune sorte, juste une feuille de salade verte qui reste coincée depuis son repas de ce midi entre deux de ses incisives et une trace de kromblouch sur son menton, ce qui lui donne quand même l'air un peu con. Il poursuit :

- Est-ce que vous voyez une raison pour expliquer la fuite du patron de l'hôtel ? Votre « ami » Bob, Atman Cirrehb... Et à votre avis...

- Vous en savez des trucs...

- À votre avis, dis-je, est-ce que votre autre « ami » Nanouk Herbléd fuit devant Lagourme, ou est-ce qu'il cavale après Bob ?

- Vous me cassez les burnes avec vos questions à la con ! Qu'est-ce que ça peut foutre ? Le résultat est le même, non ?

C'est vrai quoi ! Il commence à me gonfler ce poulet de mes deux ! De quoi t'est-ce qu'il se mêle-t-il ?

- Je pose des questions à la con, comme vous dites mais c'est pour vous...

- Pour moi ?

- Bien sûr ! Votre association avec ces deux gougnaftiers n'a rien de naturel ! Vous n'êtes plus à la maternelle ni à l'école primaire ! Vous ignorez que l'amitié a des limites ? Il n'y a que la bêtise qui n'en a pas !

- Keske ça peut vous foutre ?

- C'est juste... Mais je sais qu'il y a une question, qui vous tur-lupine, dont vous méconnaissez la réponse...

- Vous parlez trop bien, commissaire... Vous dépareillez dans cette histoire ! Vous pouvez pas jacter comme tout le monde, qu'on entrave ?

- Maintenant vous vous planquez derrière ce défaut de style pour ne pas avoir à répondre à cette question : Qui vous a donné ?! Ça vous a valu quand même trois piges et demie en cabane ! Y'a de quoi rabâcher des envies de meurtre !

- Mais vous êtes trop sûr de vous comme tous vos collègues ! Je ne tue personne ! Et bien sûr, vous pensez que savoir qui m'a balancé m'intéresse...

- Le contraire serait étonnant ! Trois piges de placard pour avoir été balancé, c'est pas que dalle !

- Bof... Une pige sur la jambe droite, l'autre sur la jambe gauche... ça passe !

- Vous en oubliez !

- Le reste c'est de la rigolade, ça se fait sur le petit doigt en équilibre sur le bord des tinettes !

Avant même qu'il ait le temps de me répondre, je pige ! C'est une illumination, l'évidence qui éclaire les recoins les plus glauques de la réalité : Orneau sait qui m'a donné puisqu'il a succédé à l'infâme débris Molux. Et si je suis le seul du trio à avoir été empla-cardé, c'est parce que les deux pourris m'ont balancé pour éviter de plonger ! Quelques questions subsistent : chacun de leur côté ou ensemble ?... C'est vrai que j'aimerais le savoir même si c'est maintenant parfaitement inutile. Mais la déception n'est pas d'aujourd'hui. Il a raison le commissaire, j'ai eu le temps, en cabane, pour me poser les questions qui font mal ! Pour prendre conscience de la trahison. Aujourd'hui, c'est le calme... Et puis, mon bavard Nocud, il devait avoir accès au dossier et donc connaître les raisons de mon emprisonnement ! Et la juge Ringard ! Pourquoi ne m'ont-ils rien dit ?

- De la rigolade ? Vous n'espérez pas que je puisse vous croire...

- Larguez donc ces subjonctifs trop snobs, commissaire, mais que vous y croyiez ou non, j'en ai rien à battre ! Je me suis bien marré !

Il semble oublier le sujet de la jactance. N'empêche qu'il m'emmerde à moufter du jonc ! Même s'il n'est pas chez lui et qu'il ne peut rien tant que je suis au Monchestein... Mais merde, je n'ai pas envie d'attendre dans ce bled jusqu'à la fin de ses jours ou des miens ! J'ai besoin d'air, de vent, de balades au bord de la mer, d'aller à la pêche devant l'infinitude océane... (Que c'est beau !!) De retrouver la Bretagne !

Ce n'est pas un ange qui passe, mais une troupe d'ânesses qui volent à basse altitude en discutant de la valeur du cannabis monchesteinois qui a beaucoup perdu en qualité et beaucoup augmenté depuis le passage à l'euro, comme, entre autres, la baguette, la langue de bœuf et les patates ! Mais Orneau n'a pas perdu le fil de

sa pensée malgré son air rêveur :

- Ce con de Molux avait tous les éléments en main pour régler l'affaire de la Banque de Pâlaconnie. Il serait devenu ministre dans la foulée ! Il le serait encore ! Il suffisait pour cela qu'il arrête Herbléd qui s'est pointé le premier pour vous balancer, Cirrehb et vous ! Il avait laissé son sabre au vestiaire ce jour-là, c'était l'occasion !

Il attend, soit pour ménager ses effets, soit parce qu'il croit que je vais jacter. Un bruit étrange, alors que les ânesses ont disparu, se fait entendre. Un son puissant, un grésillement qui nous met sur le qui-vive. Décidément la faune locale n'a pas fini de nous étonner : deux merlans frits, parfumés à l'huile d'olive, panés et panurés (double panure) de frais traversent le sentier en se dandinant de l'arête centrale. Ils dégagent à fond de train dans la montée vers le col. Subjugué par ce spectacle étonnant, j'ouvre la gueule mais je persiste à la fermer.

- Cirrehb a mis deux semaines avant de venir voir Molux pour lui raconter son histoire. Il vous a balancés aussi, Nanouk et vous ! Après il a mis les voiles et il est venu directement ici avec Monique qui est monchesteinaise... C'est beau l'amitié, non ?

- Parce que vous y entendez quelque chose à l'amitié, vous...

- Ben je crois, oui...

- Votre ami Lagourme...

- Ce con ? Ah non ! D'ailleurs je n'ai pas d'ami chez les flics !

-

- Par contre, j'ai un vieux pote à Concarneau, un retraité de la marchande... Sa sœur est belle et gentille...

- Rien à foutre, Orneau !

- Je l'aime !

- Oh putain !... Aussi con que Molux !

- Mais non ! Vous allez comprendre...

Mais voilà Atman qui se ramène, tout proche, juste au-dessus du concasseur. Il se fige encore pour souffler, il ne peut plus arquer ! Il a toujours son grand panier d'osier sous le bras ; comme s'il allait aux champignons ou au marché ; il n'a pas pensé à le larguer en route. Il tombe sur les genoux et son essoufflement de baleine parvient (grâce au sens du vent aussi, faut pas déconner) à couvrir un instant le fracas des pierres broyées. Il bée de la margoule, il a les yeux vides, le corgnolon qui vacille au-dessus de ses épaules de catcheur... Il a abandonné ! C'est une évidence de son attitude, il croit qu'il n'en peut plus donc il n'en peut plus, il est foutu !

Berthe radine alors qu'Atman vient de voir Monique, une Monique froide et imperturbable, posée sur son cube de béton comme dans un fauteuil de théâtre. Elle regarde son mari et je devine une partie des questions qu'elle se pose... Que dois-je faire ? Que puis-je faire ? Qu'est-ce que, quoi, quand et où ? Est-ce que je devrai me fringuer en noir pendant longtemps ? Quant à lui, il comprend qu'il vient de se laisser tomber et qu'elle fait partie des pertes irrémédiables. Surtout qu'à cet instant précis un vieux croco flétri survole la scène et lâche une légère bousée qui vient (négligemment) s'écrabouiller sur son monumental tarin. Berthe n'a pas changé de tenue, elle s'immobilise à côté d'Atman, elle tracte toujours Nanouk par l'élastique de son froc. Elle ne prend pas le temps de souffler, elle jaspine avec l'agenouillé qui fait l'effort de se relever et qui secoue la tête en signe de dénégation et pour virer la merde de croco. Que se disent-ils ? Jamais nous ne le saurons. Il tente un geste en notre direction, le salaud n'est plus à une judasserie près, mais il n'a pas le temps.

Nanouk arrive, lancé. Il fonce, tiré par l'élastique. Il fait des moulinets avec le sabre au-dessus de sa tronche vermillon. Berthe a le réflexe de se baisser au bon moment. Le sabre coupe net la tête d'Atman qui semble ne pas bouger. Comme une chandelle dans un film de cape et d'épée ! Mais elle glisse quand même, la frime ahurie et le reste du corps n'a pas l'air très en forme sur ses guitares qui

plient en tournant lentement. Le crâne dégringole dans le panier et son poids envoie tout l'ensemble valdinguer dans le concasseur. La hure d'Atman jette pour la dernière fois un regard déjà absent vers le ciel. Terminé les tête-à-tête !

C'est le mec de la sécurité qui se pointe aussitôt, il a dû voir passer le cadavre, le crâne décollé du tronc, peut-être a-t-il vu aussi le moment auquel les mâchoires d'acier ont fait exploser l'ensemble. Il est aussi blanc que son casque ! Il brandit son turlu en montant vers Nanouk que Berthe est en train de secouer et même de gifler ! Forcément, il a été Atman avant que celui-ci ait le temps de dire où est l'or !

Il n'est pas vraiment solide des cannes, le gus du chantier. D'ici, on voit bien que ça tremblote, que ça flageole, que ça chancelle. Pas besoin de se coller la prunelle sur la loupe pour mordre que le mec est en train de virer au vert printemps comme un terrain de golf ! C'est Berthe qui lui fonce dessus. C'est dommage d'être privé du son parce qu'on voit bien qu'elle huche. Elle doit même gueuler fort parce que le casqué fait un pas en arrière, suivi d'un autre et encore un, involontaire celui-là, qu'il balance son bigophone dans les nuages et qu'il bascule, le cigare d'abord entre les ratiches de la machine. Le barrage Dubiday est baptisé ! Deux ânesses sont venues se poser pas très loin, visiblement assez allumées, elles se marrent en se sabotant le chanfrein !

On est tellement charmé par ce qui se passe sous nos yeux qu'on en oublie le dernier acteur de la tragédie, le fonctionnaire obéissant auréolé de son implacable zèle, couronné de sa bêtise congénitale. Car il se pointe, Lagourme, le fabuleux Lagourme, toujours poussant le jouet monstrueux qu'il a acheté pour le fils de son collègue Broncho. Avec encore son magnifique fusil d'assaut sur les endosses, toujours avec son bitos de fada, la plume de charlouffe minaudeur un peu couchée par l'effort mais symbolique de l'héroïsme du flic illettré ! Il s'approche ce con ! Plutôt que de s'immobiliser et prendre appui sur sa peluche géante pour épauler et viser le Nanouk, il se ramène juste à côté ! Alors pour ranimer le sabreur

un peu interdit après l'engueulade de Berthe, rien de mieux ! Lagourme se rend compte de son erreur. Il pose précipitamment le rhinocéros et fait glisser le fusil sur son bras. Mais déjà le sabre tourne en sifflant, Berthe lève les bras au lieu de se vautrer sur le sol : son bras droit dégage, coupé net au-dessus du coude, il tombe dans les cailloux accompagné dans sa chute par la tête du rhino. Berthe se baisse pour récupérer son aile, le sabre tourne encore... Lagourme a le doigt sur la gâchette quand sa tête l'abandonne. Le cou est parti et le coup est parti dans la même fraction de seconde ! Berthe bascule dans le concasseur, là où son bras vient de se faire hacher. Nanouk n'a rien compris, c'est à peine s'il a senti le pruneau lui perforer deux trois poumons, un ventricule et j'en passe. Il continue de faire tourner le sabre au-dessus de sa tête comme les pales d'un hélicoptère, mais ses guiboles plient, ses bras perdent de leur force, le sabre devient lourd... le mouvement ralentit, la lame descend : comme dans un suprême effort, Nanouk Herbléd invente l'auto-décapitation au sabre, à la volée, sans billot !

Tous ces braves gens glissent dans le concasseur et disparaissent à tout jamais... Les ânesses, constatant la fin du spectacle, reprennent leur vol vers le col...

Le spectacle est terminé, tous les acteurs sont concassés, peut-être qu'une parcelle de béton du barrage Dubiday sera colorée de pourpre ? Pour un peu, on applaudirait tant ce fut inattendu et beau ! Impossible de bisser, évidemment ! Pas de ralenti non plus... Monique se tourne vers moi, le visage décomposé, des larmes, énormes comme une crue de la Culière, roulent sur ses joues. Elle me rejoint, Jobig Orneau fait de même, nous regagnons dans le silence et la tristesse le kattkat d'Atman qui n'en a plus besoin... Nous croisons un dorifant biscornu à deux têtes qui a reniflé les merlans frits mais qui est en pleine engueulade, les deux tronches n'étant pas d'accord entre elles sur la marche à suivre pour entamer la chasse.

En cours de route, l'appétit prend le dessus sur le chagrin. Nos estomacs chantent en chœur le bonheur du sandwich au rôti de che-

val haché, du vin de Bordeaux et de Bourgogne, du Beaujolais et des Côtes du Rhône, des saucisses de Francfort, du muscadet et du riesling, du cassoulet, du chignin et de la roussette, des huîtres de Pénerf, du jurançon et du sancerre, des rôtis de veau, de bœuf, de cochon, les bières allemandes, les civets de lapins, les fraises des bois, les choucroutes et les kouglofs, les cuissots de chevreuil, les méchouis, les camemberts, les cancoillottes, les roqueforts, les cognacs et tout le reste, ce que j'oublie, les kromblouchs et la raie au beurre noir ! Les larmes sont ravalées ! Et puis on ne chiale pas avec deux quintaux d'or dans la caisse quand on est au Monchestein !

Déjà Monique envisage une petite sieste...

Je n'oublie rien mais je pense à autre chose ! Je n'ai pas envie de faire des cauchemars ! Même quand Monique me rend visite chez moi, ici, dans mon Morbihan, ma petite mer à moi, et qu'elle traîne quelques images sanglantes entre autres souvenirs. En fait de mer, je me tiens loin de la côte en général, d'abord parce que le mari de ma copine Armelle ne serait pas très content de me voir et ensuite parce que ce rivage magnifique est bousillé par les promoteurs et par leurs pavillons, leurs villas, leurs immeubles et tout le tremblement ! Le pognon avant tout ! Après la révolution, on verra pour le recyclage... Et puis l'océan lui-même viendra faire le ménage...

Monique a accepté une petite part du fric de la vente de l'or, de quoi voir venir tranquillement la vieillesse et la suite. Elle a gardé son hôtel proche du barrage et donc proche de la sépulture improvisée et improbable et impropre et impayée et impensable et imperturbable de son cher mari Atman Cirrehb et de quelques autres clam-pins... Parmi eux, Nanouk et Berthe que je connaissais bien. L'ouvrage d'art est terminé et aucune partie du béton qui le compose n'a rougi. Pourtant, et vu le volume de certaines personnes, ça fait quand même une sacré quantité d'hémoglobine (et de bibine) qui est partie teinter le ciment ! M'enfin... C'est de l'histoire ancienne...

Jobig Orneau a envoyé au procureur Cidrolin un rapport complet sur une série d'évènements gravissimes et relativement perturbants qui ont marqué la fin péremptoire et définitive de cette enquête. Tous les témoins, toutes les preuves, toutes les suppositions, tous les supposés, tous les toires, tous les suppositoires, tous les présumés, les suce prouts, les concernés, les cons tout simples, les simplets, les enquêteurs, les zouaves, les bancs publics, les merlans frits et les dorifants biscornus, tout s'est volatilisé, pétrifié, a été cimenté, noyé par la vague immense qui a recouvert la vallée de Tontroula, le village de Redduk, et le pourtant si joli cours de la Culière. Ce rapport a été transmis au ministre, au président, au monde entier ! Le commissaire n'a pas parlé de moi, pas parlé de l'or, rien d'autre que le minimum. Et comme tout se monnaye, il m'a permis de rentrer chez moi sans encombre. Quant à lui, il a simulé une dépression, logique après un tel choc. Il a donc eu droit à un arrêt de travail conséquent suivi dans la foulée d'une mise à la retraite anticipée.

Une cérémonie grandiose, à laquelle de nombreux chefs d'États qui n'ont rien d'autre à branler ont participé, a été organisée sur les lieux du drame dès que les faits ont été connus. Le président de Pâlaconnie, qui tenait à être présent, a été arrêté dès l'atterrissage de son zingue, ce qu'il n'avait pas prévu ! L'aéroport ne se trouve pas au Monchestein mais juste à côté ! Il a alors été question du tribunal international mais l'ONU a tergiversé, hoqueté, toussé et radoté. Quelques-uns des représentants des États présents ont voulu le pendre et le fusiller en même temps pour être sûrs de ne pas le rater avant de le noyer et de brûler son corps, bref, le moment, historique, était mouvementé ! Finalement le pâlaconprésident a été renvoyé dans son pays avec un solide coup de saton dans le derche et il s'est engagé à restituer le pognon habilement détourné des finances de quelques nations réputées ! Ce qu'il n'a évidemment pas fait...

Aujourd'hui, les touristes affluent vers l'*Hôtel du Barrage Dubiday*. Aussitôt passé le col du Périnée, la vue est magnifique sur le plan d'eau. À partir du parking de l'hôtel, les sentiers mènent vers les plages privées et les bars et les boutiques de souvenirs en

toc et en stock qui se sont construits tout autour du lac Rectalum. On se croirait presque sur la Côte d'Azur. Monique a gardé son hôtel qui ne désemplit pas. Elle a embauché du personnel, un cuistot tout neuf, des serveuses, des serveurs, des femmes de chambre, etc. Elle a même embauché deux guides : Hercule Poiroté et son fidèle Hastings dit « tord-boyaux », qui font visiter à la clientèle les lieux du drame, les chambres occupées par les principaux protagonistes, le chemin jusqu'au concasseur, ce dernier a été gardé, nettoyé et transformé en monument (aux morts).

Le lendemain de cette macabre chute, alors que commençait le dernier safari de la vallée de Tontroula, j'ai rassemblé mes bagages, je suis descendu au bled avec le kattkat et j'ai rejoint le commissaire Orneau. Directos à la banque ! Ça bouchonnait dans le sens de la montée ! Jobig Orneau a ouvert un compte et on a fourgué le jonc. On n'a pas manqué de bol parce que son cours était haut, on en a tiré une somme aux environs de sept briques. Cinq pour mégnace, et les deux restantes partagées entre Monique et Jobig. Sorti de là et ayant récupéré cette fameuse carte bancaire arrivée avec quelques jours d'avance, après un dernier et solide repas dans un restaurant de la ville (l'hôtel étant momentanément dépourvu de chef), je me suis tiré en prenant l'inratable omnibus tortillard qui va bien assez vite pour moi qui ne suis pas pressé.

Jobig Orneau s'est payé le bateau de ses rêves et il a épousé la frangine de son pote concarnois comme il avait prévu. Il m'a invité aux épousailles et je me suis empressé de lui répondre qu'il pouvait aller se faire voir ailleurs ! Merde ! On n'a pas gardé les merlans frits ensemble, faut pas déconner ! J'ai appris incidemment (par l'ex-commissaire qui était dans le secret) que le procureur Cidrolin, futur ministre, et madame la juge Ringard, se sont mariés aussi. La juge a payé cher une épilation du visage qui lui a transformé la tronche en une sorte de potiron (du rouge d'Étampes), scrofuleux et bouton-neux, qui finalement allait très bien avec la couleur de sa robe...

Quant à moi... je garde le silence à mon sujet pour éviter d'être emmerdé par les imbéciles...

PARUTIONS DU MÊME ÉDITEUR

ROMANS

Ce jour-là, récit de J. F. DU RIAL

Les états généraux de la loose, récit (pour adultes) d'ANGELINO GÖHTPERZ

Prizu, d'AVOGADRO PULMONAIRE (préfacé par ALAIN MADELIN)

Les arcanes de la loose, de CYRILLE CLÉLAN

La loterie byzantine, de CYRILLE CLÉLAN

La pesée des légumes s'effectue en caisse, quasi-polar de SABINE JOURDAIN

Léopold, examen de conscience de MICHELLE BRIEUC

Cons et consorts, fiction d'EMMANUEL GLAIS

Chonzac, polar d'YVES TANGUY

Les 3 singes, polar d'YVES TANGUY

Initiales BB (Béatrice Baldini), autofiction de BRIGITTE NOBLE

NOUVELLES

Au paradis sans préavis, de CYRILLE CLÉLAN

Le clandestin du Sloughi, de HENRI LE BELLEC

La face cachée du soleil, de FRANÇOIS AUSSANAIRE

La vengeance du dindon farci, recueil collectif avec CYRILLE CLÉLAN,
STÉPHANE GRANGIER, NICOLE MADEC et NICOLAS MAIER

Des idiots presque parfaits, de GAËL MONTADE

L'île des valeureux, recueil de 22 nouvelles, de B. BUSQUET,
P.-O. CAUSSARIEU, A. CHASLE, C. CLÉLAN, A. GÉNOIS, N. MAIER,
MICHÈLE SOUCHET-GAVEL

Une bière à Firenzuola — suivi de *Chiffres*, recueils de MAURICE LE ROUZIC

Chiens dans la nuit, recueil de 5 nouvelles (pour un public averti) de
STÉPHANE GRANGIER

Stiff little fingers, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER
(parue initialement dans le recueil *Chiens dans la nuit*)

Chiens dans la nuit, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (idem)

Amarrée noire, nouvelle de STÉPHANE GRANGIER (idem)

Remugles, nouvelle (pour adultes) de STÉPHANE GRANGIER (idem)

Rencontres vents et marées, recueil de PIERRE-VÉRO RÉSHYTTO, préfacé
par ARMANDINE CHASLE

La clinique du docteur S, recueil collectif de CYRILLE CLÉLAN,
ARNAUD GÉNOIS, EMMANUEL GALIS ET DANIEL LE FAOU

BANDE-DESSINÉE

Paul et Mic ruent dans les brancards, de SRI

10 principes pour résoudre la crise et mener une existence miraculeuse,
de SRI

THÉÂTRE

La saison des arcs-en-ciel, comédie policière de CYRILLE CLÉLAN

Le cirque d'Amélie, comédie de SERGE TRAVERS

Du sable pour horizon, drame de GUILLAUME COUPECHOUX

Système solaire et chaise bancale, saynète de CHRISTOPHE COJEAN

Air conditionné — *la comédie des temps chauds*,
de SERGE TRAVERS et PAUL GUIMONT

Manoir sous haute tension sur l'île de Man, de KATIA VERBA
La valse des matadors, de NATALIA FINTZEL-ROMANOVA
Le château de Montgueux ou le secret éventé, comédie sentimentale de
KATIA VERBA
Norma Jeane, drame de PIERRE GLÉNAT
Aux premières loges, comédie en 20 scènes de SERGE TRAVERS
Échec et mâle, comédie de KATIA VERBA
Marchands de sable, farce de JACQUES THOMASSAINT
Vénus on the moon, comédie d'ALAIN GIRODET
Fatalement vôtre, vaudeville de KATIA VERBA

REPORTAGES

Straed Naonediz — Histoires de la rue Nantaise, de CYRILLE CLÉLAN
Guyonville — Histoire et anecdotes d'un petit village de Haute-Marne,
de JACQUELINE FORGEOT

POÉSIE

L'électron libre, recueil de fictions poétiques de CHARLES LESCUYER
Poésie-Flaques, recueil de poésie, illustré par RÉGIS MOULU
et préfacé par GHYSLAINE LELOUP

JEUNESSE

Le couloir de Léa, roman d'ARNAUD GÉNOIS,
illustré par MATTHIEU CHOUTEAU
Des pucerons sur les rhododendrons, recueil de nouvelles de
JACQUES THOMASSAINT illustré par SANRANKUNE

Éditions de la rue nantaise

**1 square Étienne Nicol
35 200 Rennes**

www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35) © Février 2012
ISBN : 978-2-919265-30-5